

Le Monde Illustré
Album Universel



SA GRANDEUR MGR BEGIN, Archevêque de Québec

VÊTEMENTS DE PRINTEMPS

Tout annonce un printemps prématuré, cette année, et nous sommes tout à fait en demeure de faire face à toutes les demandes, quelles qu'elles soient.

Les nouvelles marchandises de cette saison donnent à nos magasins un aspect des plus pimpants. On y voit les tissus les plus beaux — les dessins les plus exclusifs — une confection supérieure.

Les prix ne manqueront pas de vous intéresser, non plus, comme ils le font pour la plupart des hommes.

Comparez nos prix et notre marchandise à tout ce que vous pourrez trouver ailleurs — nous sommes confiants dans le résultat.



Complets ou Pardessus

\$10 à \$30

SATISFACTION ou ARGENT REMBOURSE

"MALE ATTIRE"

Vêtements prêts à mettre

1875, Rue Sainte-Catherine

(PRÈS DU THÉÂTRE FRANÇAIS)



FRTZI SCHEFF

Si vous voulez
être forte,
robuste et
pleine de santé,

La chose est très facile. Il n'est pas nécessaire de vous soumettre à un régime fatigant ou tout au moins ennuyant; il n'est pas nécessaire de vous soumettre à la réclusion. Il vous est possible

de rester forte et robuste, de conserver votre jeunesse et même augmenter votre résistance à la fatigue en prenant trois petits verres de VIN ST MICHEL, tous les jours.

Le remède est simple, peu coûteux et même agréable. Vous avez tort de ne pas l'essayer au commencement de l'hiver quand vous entrevoyez comme un supplice inévitable une foule de soirées où vous vous amuseriez si bien si vous possédiez encore votre vigueur d'autrefois.

Le Vin St-Michel

est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.

BOIVIN, WILSON & CIE,
Dépositaires MONTREAL

Prévenez la Consommption

En employant à temps

Le Sirop du Dr J. O. Lambert

Essayez-le, il guérit
infailliblement

Toux, Rhume,
Bronchite,
Catarrhe,
Asthme,

... et ...

la Consommption
à la première période



A VENDRE PARTOUT A 35c

Hudon, Hébert & Cie,

PRINCIPAUX DISTRIBUTEURS POUR LE CANADA MONTREAL

TONIQUE SOUVERAIN

Le Vin Phosphaté au
Quinquina des RR.
PP. Trappistes d'Oka

LE SEUL ET UNIQUE VIN
RENFERMANT DES PHOSPHATES



Tonique merveilleux et qui guérit radicalement l'Anémie, les Pâles Couleurs, la Débilité Générale, le Manque d'Appétit, la Digestion lente, les Douleurs dans l'estomac après le repas, la Migraine, la Faiblesse nerveuse et musculaire, la Bronchite, la Pneumonie, la Constipation et toutes les convalescences.

Souverain pour les personnes âgées

Le Vin Phosphaté au Quinquina est en vente dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries, où on doit le réclamer avec insistance, en refusant toutes préparations similaires.

VENTE DE GROS

Motard, Fils & Sénécal
5, Place Royale, MONTREAL

Tel. Bell Main 4485

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

1961, RUE STE-CATHERINE

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents. Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.



LES TROUBLES RELIGIEUX EN FRANCE. — Les inventaires des églises dans la Haute-Loire. L'abbé Sabat, curé de Champels, entouré de quelques-uns de ses paroissiens.



LES NOUVEAUX EVEQUES FRANÇAIS (2ème série). — 1. Mgr Grellier, évêque de Laval; 2. Mgr Ollivier, évêque d'Ajaccio; 3. Mgr de Ligonès, évêque de Rodez; 4. Mgr Guillibert, évêque de Fréjus; 5. Mgr Gieure, évêque de Bayonne. (Voir le texte page 1508.)



LE CANADA PITTORESQUE : Défricheurs canadiens en forêt.

Sommaire du N^o 1145, du 3 avril 1906

Planche hors texte — L'Album Universel aux Etats-Unis — Echange amical — Chronique — Echos de la semaine — La croisade de la Tempérance, texte publié sous les auspices de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal — Québec religieux et pittoresque — La prédication du Carême à Montréal: à Notre-Dame — Bourbonnais, III. — Le défrichement au Canada — L'honneur des indiens Chocktaws — Trois pages humoristiques — Feuilletons: Sans famille; La Guerre noire — Musique: Conte vert, valse lente, par Deutsch — Page de la ménagère — Dans le monde de la musique — Algésiras — Chronique des théâtres — Courrier de Colette — La fin d'un "trust" au Canada, etc., etc.

L'Album Universel aux Etats-Unis

Nous disions dans notre lettre à Monseigneur l'archevêque de Montréal que nous voulions faire de l'Album Universel l'organe de la famille canadienne agrandie, c'est-à-dire vivant au Canada et aux Etats-Unis.

Près d'un million de Canadiens-français sont établis aux Etats-Unis, soit environ 200,000 familles.

Des groupements considérables formant villages et villes habitent cette terre bien américaine, et vivent de la vie de nos familles, reproduisant fidèlement, par l'organisation de la paroisse catholique et de la famille canadienne, l'image de la patrie absente.

Les églises, les presbytères, les couvents, les hôpitaux, les écoles et académies bâtis et maintenus par le zèle de leurs prêtres et la générosité des fidèles sont innombrables.

Beaucoup des nôtres occupent de hautes situations dans le monde de la politique et des affaires; leur influence est décisive dans les élections comme dans le succès des grandes entreprises publiques.

Il existe donc au delà de nos frontières une autre patrie qui n'est que le prolongement de la vieille province de Québec, une portion de nous-mêmes, possédant la même mentalité, parlant la même langue, attachée aux traditions d'ancêtres communs et travaillant d'après les mêmes méthodes à se procurer une somme de bonheur domestique, de liberté religieuse et de paix sociale égale à celle dont nous jouissons dans notre heureux pays.

L'Album Universel se rend bien compte de cet état de choses, et c'est notre ferme détermination de déployer tous les efforts possibles pour reproduire, aux Etats-Unis comme ici, par la plume et par l'image, les traits de la vie canadienne dans les rayonnements de sa pensée et dans les résultats pratiques de ses diverses initiatives.

Aux Etats-Unis comme ici, le clergé est par excellence la classe dirigeante parmi les nôtres, et disons-le aussi, à son très grand honneur et grâce à des qualités, à des vertus indéniables, il exerce une influence sensible sur toute une classe de protestants, foncièrement chrétiens, qui ont l'esprit assez large pour juger l'arbre par les fruits qu'il porte et les prêtres catholiques par le bien qu'ils sèment sur leur passage, au milieu de classes divergentes et d'intérêts souvent irréconciliables.

C'est donc au clergé que nous nous adressons comme étant la première des classes dirigeantes et à tous les prélats de notre Eglise, aux curés, aux prêtres, aux directeurs des institutions religieuses, nous enverrons l'Album Universel; c'est à ce tribunal que nous en référons pour décider de notre mérite ou de notre indignité.

La paroisse catholique avec toutes ses oeuvres, la famille canadienne avec ses vertus patriarcales, ses élans de patriotisme, ses ambitions d'agrandissement vivront dans nos pages, et seront traités en tous points comme choses du "vieux pays".

Nous demandons aux milliers de prélats, curés, vicaires, directeurs religieux de communautés, de nous bien accueillir; nous leur voulons être un auxiliaire dans le bien social qu'ils poursuivent, dans leur travail de moralisation domestique et de saine doctrine économique dont l'Eglise catholique, de l'aveu de tous, détient à la fois l'enseignement et la pratique la plus acceptable à toutes les exigences de la société.

Nous publierons les portraits des prélats catholiques de l'Union américaine au fur et à mesure que nous pourrons compléter notre documentation tant biographique que photographique de ces Pasteurs et des oeuvres qu'ils ont accomplies.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter combien nous serons heureux et reconnaissant de toute collaboration qui nous renseignera sur ce double objet de l'Album: l'image et la documentation de la vie canadienne en tous les endroits qu'elle est répandue.

Le directeur,

G. A. NANTEL.

Echange amical

J'avais le plaisir, très grand et toujours nouveau, de recevoir l'autre jour à l'Album le Dr Wilfrid Grignon de Ste Adèle.

Le docteur est un "pays" à moi, de Saint-Jérôme, condisciple d'école de ce village, alors bien modeste, puis de Ste Thérèse, où nous étions, en l'été de 1867, présentés au curé Labelle qui, laissant Lacolle, allait prendre possession de sa nouvelle cure au portique des Laurentides.

Je puis dire, sans fausse honte, que nous sommes, à peu près, les rares disciples survivants du curé Labelle, qui remontent à cette époque collégiale déjà lointaine.

Disciple du curé Labelle le Docteur Grignon le fut en agriculture surtout et au maître comme au suivant on peut appliquer la simple parole de l'Ecriture "Pater meus agricola" qui était la devise du roi du Nord.

Le Docteur est lauréat, avec très grande distinction, du Mérite agricole et par l'exemple comme par le coup de main il peut, à l'occasion, démontrer aux freluquets qui le taquinent à propos de "l'Ordre du Poireau" qu'il a bel et bien gagné sa médaille et qu'il peut aussi bien tenir le manchon de la charue que terrasser le vilain drôle qui se moquerait de sa décoration.

Le Docteur a été fait membre du Conseil d'agriculture sous l'administration conservatrice de 1892, puis conférencier agricole et maintenu dans ce double emploi par les divers cabinets qui se sont succédés jusqu'à ce jour.

Je ne l'avais guère vu depuis quelque dix-huit mois, c'est dire qu'il en avait long à me raconter. Il m'est arrivé tout essoufflé, non qu'il fût au bout de son souffle, il ne l'est jamais, mais il trottait depuis le matin de chez Ewing le marchand de grains au pharmacien le fournisseur de la trayeuse mécanique et, d'ici, au bureau du gouvernement où il venait de verser le dernier paiement sur l'Ardenais qu'il avait acheté pour sa Société d'agriculture.

Après une courte pause, simple affaire de prendre vent: — Eh bien, te voilà revenu au pays pour de bon, me fit-il; tu sais nous avons besoin de tout notre monde, tu as prêché cela trop longtemps pour donner le mauvais exemple". Et de ce sujet nous passons rapidement aux cerodes agricoles, à la colonisation, aux conférences, etc.

Le Docteur Grignon parle beaucoup, mais il parle bien et du coeur, il sait rire en instruisant; il a de l'étude, de la lecture, une expérience des choses et des hommes comme en possèdent peu de nos députés et journalistes. Il a vu bien des dessous que tous ne soupçonnent pas et qui n'ont pu échapper à son oeil de fin observateur.

Je lui pose à brûle-pourpoint cette question: — "Y a-t-il réveil dans notre population, lit-on davantage, s'intéresse-t-on sérieusement au progrès de la culture, de l'industrie agricole, des marchés d'écoulement les plus favorables? Le Docteur répond nettement à mes questions, il ne s'engage pas trop à fond dans de certaines matières délicates; il est homme de ministère et il paraît flairer le journaliste sous le plus franc et le plus sincère ami. Je vois d'ailleurs qu'il s'observe et m'observe: la vérité sans fard, c'est bien; elle ne lui répugne pas et il voudrait qu'on la propageât à grands sons de trompette pour qu'on ne se fasse pas une fausse paix, qu'on ne s'endorme pas sous des lauriers qui ne sont pas encore nôtres.

La région du lac St Jean va à merveille; le beurre, le fromage l'enrichissent. La région du Nord de Montréal est sérieusement éprouvée par le manque de travail dans les chantiers de forêt. On compte trop sur le bois, on a négligé les vaches et cette négligence coûte cher, etc.

— "Et toi, tu cultives toujours ta ferme modèle. Et ton verger, vieux Normand, donne toujours; tu fabriques du cidre sans doute comme nos ancêtres de là-bas et aussi bien ceux du pays, de l'île de Montréal, où l'on aperçoit encore quelque vieux pressoirs?"

— Non, pas de cidre, mais je vends des pommes et mieux que cela, je réussis à produire la poire, vrai comme tu me parles là. Quel pays, quel sol que nos Laurentides pour les fruits si nos gens se livraient avec intelligence et ardeur à cette culture!

Là-dessus je lui dis les prix incroyables des pom-

mes en France, je lui fais le récit de la reinette qu'on y vend en criant: "Reinette du Canada". On importe, à tous les deux ans, beaucoup de pommes du Canada qui se vendent très bien, mais on pourrait faire encore davantage.

— Dis à tes habitants et redis-le sans cesse, que l'avenir de nos montagnes, de nos terres de roches et de pâturages, est grâce aux sources d'eau vive, dans le beurre, le fromage, et dans la pomme d'exportation; la demande est illimitée en Europe et les prix simplement renversants.

— Et nos gens lisent-ils davantage?

— Peu de progrès sous ce rapport, mais il ne faut pas désespérer; les grands journaux heureusement publient une édition agricole, très soignée où sont traités par des connaisseurs les sujets capables d'intéresser et d'instruire nos gens. Je ne cesse de prêcher la lecture, la lecture, toujours la lecture aux jeunes gens surtout qui, malheureusement, une fois sortis de l'école négligent tout travail de l'esprit. Oh! quel contraste avec nos Anglais, nos Ecosseis, nos Américains qui reçoivent tous le journal local, et, en outre, le magazine, la revue qui se rapporte au métier ou à l'état de la famille. Très souvent je trouve sur la table du "living hall" le journal de la ménagère où elle lit, à côté de la nouvelle littéraire, tous les renseignements utiles pour former les fillettes à la tenue de la maison. Il y a loin de là, mon vieux, à ce que notre production canadienne sert à nos familles pour élever les enfants dans les habitudes d'ordre, d'économie et de propreté qui font aimer le foyer.

Et amené sur ce terrain le Docteur Grignon me développe son plan d'une école normale-ménagère qu'il veut fonder à Ste Adèle, près de sa ferme modèle, qu'il pourrait, par conséquent, surveiller lui-même en l'orientant bien droit dans le chemin qu'il s'est tracé.

— Pourquoi dans les Laurentides?

— Dans les Laurentides, parce que c'est un pays spécial, où il faut une culture spéciale, une tenue de maison spéciale; la grande culture ne s'y verra jamais, et l'état de fortune, le sort du foyer, de la famille dépend ici, peut-être plus de la femme avec les industries laitières, les soins de la basse cour et du verger, que des labours de l'homme et des gros travaux de la terre.

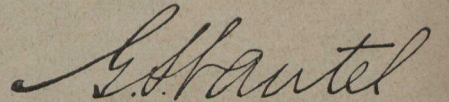
Et là-dessus lancé, notre Docteur ne tarit pas. Il ne fait pas un converti de son ami qui l'est depuis longtemps, mais me tape sur l'épaule en disant un peu avec les airs bien connus de feu le commandant Fortin:

— "Bien, je vois que tu me comprends, tu vas me faire un article sur mon école normale-ménagère".

— Je veux bien, si tu m'écris, en échange, quelque chose pour ma page agricole que je baptiserai "La vie aux champs" dans l'Album.

Mon Normand ne peut reculer. Il fut convenu que je commençais par le chapitre présent et qu'il parlerait agriculture aux lecteurs de l'Album Universel.

Voici mon article, j'attends le sien.



Notre galerie nationale

Cette semaine nous avons le plaisir d'offrir en frontispice, le portrait de Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec, si aimé et respecté de toute la population de ce pays; dans le numéro du 10 du courant, nous publierons celui de M. Théodore Roosevelt, le Président de la grande République américaine, sous le drapeau de laquelle vivent tant de nos compatriotes et amis. Et, le 17 avril, nous aurons le portrait et des notes concernant Mgr Sbaretti délégué du Souverain Pontife au Canada.

Nos lecteurs nous rendrons justice, croyons-nous, quant aux efforts que nous faisons pour donner à l'Album Universel un cachet de plus en plus canadien.

Causerie médicale

Dans l'intérêt de nos nombreux lecteurs et lectrices, nous inaugurerons dans le prochain numéro de l'Album Universel une causerie médicale sous la signature du Dr R. Villecourt, lauréat de l'Académie et de la Faculté de médecine de Paris.

Nos lecteurs et lectrices trouveront dans cette partie non seulement un intérêt personnel, mais surtout un enseignement général sur l'hygiène, la médecine et les sciences médicales.

CHRONIQUE

En Angleterre

La question de l'éducation en Irlande a été le sujet d'un long débat, la semaine dernière au Parlement. Les députés catholiques ont soutenu que le système actuel est défectueux et qu'il n'y a aucun espoir de pacification à attendre si la majorité catholique n'obtient pas une université qui représente ses intérêts.

Georges Windham le secrétaire d'Etat pour l'Irlande, dans feu le cabinet Balfour, a fortement appuyé les revendications des catholiques. "Si l'Irlande, a-t-il dit, possédait les mêmes avantages que l'Angleterre, pour l'instruction de ses enfants, se serait déjà un gage sérieux d'apaisement dans ce pays".

James Bryce, le secrétaire d'Etat dans le cabinet Campbell Bannerman, parlant au nom du gouvernement, donna dans le ton conciliateur et admit le bien fondé des plaintes des Irlandais catholiques. Le gouvernement étudiera la question et il ne désespère pas de trouver le moyen de satisfaire tous les intérêts en cause.

La démarche des députés catholiques a produit un excellent effet; elle est venue à son heure et par leur langage modéré aussi bien que par le ton de leurs organes la cause irlandaise crée des sympathies qu'on ne rencontrait pas parmi les classes dirigeantes de la Grande-Bretagne.

M. John Murphy, député nationaliste qui a soulevé la question de l'université irlandaise, s'est déclaré satisfait des explications ministérielles, a remercié M. Bryce de sa réponse et a retiré la motion qui avait soulevé cette discussion.

De plus en plus l'esprit de tolérance religieuse se répand dans le Royaume-Uni et y pousse ses racines dans des couches jusque là impénétrables. La liberté de l'enseignement religieux y est reconnue dans l'école primaire et bientôt on peut s'attendre à voir une université catholique prospérer à l'ombre protectrice de ces vieux châteaux-forts du protestantisme qui ont nom Oxford et Cambridge. Que les temps sont changés! etc.

* * *

Le général Booth de l'Armée du Salut, a expliqué dernièrement le projet formé par son association pour diriger le mouvement d'émigration des retraités de l'armée sur les colonies anglaises.

L'Armée du Salut se propose tout simplement d'expédier cette année, de l'Angleterre, dix mille de ses membres appartenant à la classe ouvrière.

Nous n'avons pas besoin de dire que le Canada compte parmi les pays les plus favorisés par l'Armée comme devant recevoir les plus glorieux mais aussi les plus délaissés de ses combattants.

On nous assure que c'est là une classe digne d'in térêt et capable de former des citoyens canadiens, des pères de famille incomparables pour un pays de "complexion anglaise" comme le nôtre! Nous le souhaitons vivement mais nous nous demandons si, aux Etats-Unis, on serait aussi coulants que nous le sommes.

Sir Frederick Young présidait la réunion à laquelle lord Strathcona assistait. Le président n'a pas manqué d'offrir, à cette occasion, l'expression la plus cordiale de la reconnaissance de l'Armée pour les dons généreux de lord et de lady Strathcona à l'armée du général Booth.

* * *

Au cours de son ADRESSE, — le général Booth parle à ses chambres par une adresse, comme un Roi ou par un message comme un Président, — a insisté sur les avantages tout particuliers que le Canada offre à ses soldats mis en disponibilité. "Le Canada, a-t-il dit, nous offre présentement, un demi-million d'acres de terre dans différentes provinces. Pendant que le gouvernement canadien se tient sur la réserve et veut étudier les résultats qui, au point de vue politique, pourront découler de notre coopération, les sociétés d'entreprises diverses et des particuliers riches nous approchent pour tirer de nous des avantages financiers et ils nous offrent des conditions alléchantes pour aider à nos projets de philanthropie. Nous avons déjà arrêté des arrangements pour envoyer 500 familles au Canada, dont 100 vont partir dès ce printemps. Nous avons, a dit le général, présentement des offres engageantes de pays divers n'appartenant pas à l'allégeance britannique, mais il ne nous est pas difficile de comprendre qu'en dedans des quatre murs de l'Empire britannique, il doit y avoir place pour les fils et les filles de la métropole, qui sont dans le besoin".

En France

Les événements qui se sont passés en France depuis notre dernière chronique ont été beaucoup plus graves que la presse associée avait bien voulu nous le dire et la silhouette qui nous en a été fournie par la télégraphie n'est qu'une ombre bien pâle à côté de ce qui y est réellement arrivé.

Nous ne voulons pas faire de réclame en faveur du journal "Le Matin", il n'en mérite aucune, à cause de son esprit sectaire et de ses tendances, qu'on dirait invincibles, à dénaturer tous les faits dès qu'il s'agit des choses de l'Eglise et des hommes qui la défendent. Mais on nous croira doublement quand nous le citerons; puisque s'il rend hommage à la vérité c'est qu'il y est forcé par l'éclat avec lequel elle se manifeste publiquement. Beaucoup de ses confrères publient sous la rubrique "Guerre de Religion" les prises d'assaut des églises par la troupe armée et les actes de résistance des manifestants catholiques; il n'en est pas rendu là, mais au simple récit des faits qu'il nous fournit, on ne peut douter que la France traverse une crise politique comme il ne s'en est pas vue depuis la Révolution. Il y a eu peu de sang versé encore, mais n'oublions pas qu'on n'est encore qu'au début de la mise à exécution de la loi de séparation.

"L'effervescence provoquée dans certaines régions, dit le confrère de Paris, par les opérations des inventaires continue et semble s'étendre. Et malheureusement, on a eu hier — le 6 mars — à enregistrer un incident d'une gravité particulière. Dans le Nord, où le calme jusqu'alors paraissait régner, des manifestations violentes se sont produites. Au cours de l'une d'elles, dans un village éloigné des centres et proche de la frontière, un homme est tombé, mortellement frappé d'une balle".

Il s'agit ici de l'affaire de Boeschepe.

"La situation, continue le correspondant du "Matin", est toujours aussi grave; les paysans des montagnes sont résolus à ne pas céder, et continuent à fortifier leurs villages (dans la Haute Loire).

Saugues présente aujourd'hui une animation extraordinaire. On dirait une ville assiégée. Ce ne sont que sonneries de clairons et de trompettes, roulements de tambours, piaffement de chevaux, bruits d'armes et cliquetis de sabres. Depuis une heure de l'après-midi, à chaque instant, des troupes arrivent, cavalerie, infanterie, gendarmes, sapeurs. Ce sont elles qui, demain matin, vont tenter l'approche des villages de Thoras et de Vazeilles.

Sommairement, je vous ai décrit les préparatifs de défense des habitants: routes minées et barricadées, bois gardés par des sentinelles armées, fosses creusées autour de l'église, provisions d'armes de toutes sortes.

Cet après-midi, l'huissier de Saugues, qui devait aller opérer un constat à Thoras, a dû rebrousser chemin. J'ai pu voir tout à l'heure un fabricant de cette dernière commune, homme calme et froid. Pourtant, il ne m'a pas dissimulé ses inquiétudes.

— Je connais là-haut, m'a-t-il dit, certains montagnards qui, persuadés qu'ils allaient périr demain, sont allés se confesser. Aujourd'hui, ils sont décidés à sacrifier leur vie plutôt que de laisser approcher les agents du gouvernement. Il faut donc, avec de telles gens, s'attendre aux pires extrémités.

J'ai eu l'occasion de parcourir hier soir une courte étude faite par un prêtre de la région sur le canton de Saugues pendant la "Révolution". Cette étude, fort sérieuse, est établie d'après des documents non fantaisistes. Eh bien! la résistance, alors, se présentait de la même façon, avec les mêmes moyens, d'après les mêmes méthodes et les mêmes traditions. On y retrouve les sentinelles postées sur les mamelons, les visages enduits de suie; on y retrouve les rocs roulés sur les chemins pour en empêcher l'accès, les fossés creusés autour des maisons et des églises; les communes qui sont aujourd'hui les centres de résistance l'étaient déjà à cette époque, et Vazeilles et Thoras se distinguèrent tout particulièrement.

A Tourcoing, les manifestations des catholiques ont amené des contre-manifestations, et des bagarres sérieuses se sont produites. Il y a eu plusieurs arrestations. Un manifestant catholique, nommé Ernest Joire, âgé de vingt et un ans, filateur, ayant tiré un coup de revolver, eût été lynché s'il n'avait été protégé par la police. Une femme a été arrêtée pour coups aux agents. Le receveur a été blessé par un projectile lancé par un catholique.

A Boeschepe (Pas-de-Calais), le curé a intimé l'ordre aux fonctionnaires et gendarmes de se retirer, et il a traité la force armée de: "brigands et de lâches"; il a ensuite violemment le commissaire spécial et le brigadier de gendarmerie; il a été arrêté, et le parquet de Montreuil a été avisé aussitôt.

A Giromagny (territoire de Belfort), un grand nombre d'ouvriers chômaient. Le tocsin sonnait à toute volée. Le curé a conseillé le calme, "afin qu'à deux pas de la frontière on ne puisse dire que la population était entrée en conflit avec l'armée". Malgré ces exhortations, la troupe dut disperser les manifestants.

* * *

C'est à la suite de l'affaire de Boeschepe où il y eut meurtre d'un nommé Ghysel, qu'eut lieu l'interpellation de l'abbé Lemire, suivie de l'intervention de M. Ribot au nom de la droite et de M. Massé de l'extrême gauche, se coalisant avec M. Briand pour renverser le gouvernement.

Voilà bien un des coups les plus curieux de la politique française, telle que les partis l'entendent au Palais-Bourbon.

Ayant décidé d'afficher les discours de M. Briand socialiste, de M. Ribot progressiste, et de M. l'abbé Lemire catholique, la Chambre vote, par dessus le

ministère de l'intérieur. Après quoi elle renverse le ministère!!

* * *

L'effondrement du cabinet Rouvier s'effectua à la suite d'une discussion violente, par bouts mais extrêmement relevée par ailleurs et dont MM. Lemire, Briand et Ribot, s'entendant pour l'occasion, firent les principaux frais. On vociféra à tue tête, les mots d'assassins, de voleur et de franc-maçon. M. Massé, socialiste, ayant dit: "M. Ribot, après avoir tout à l'heure regretté que le gouvernement "n'ait pas négocié avec Rome avant la séparation", M. Jules Coutant l'interrompit en clamant: "Nous nous f... du Saint-Siège!!!"

Je le disais, M. Rouvier eut pu se tirer d'affaire s'il l'eût voulu, mais il ne l'a pas voulu. Ceci est confirmé par nos échanges. M. Rouvier en avait assez et il s'est retiré de gaité de coeur de la présidence du conseil français.

* * *

Personne non plus ne se doutait que M. Sarrien allait lui succéder et personne ne peut se convaincre qu'il va durer longtemps. Les paris allaient en faveur de M. Bourgeois, mais je suppose que le terrain n'est pas encore suffisamment déblayé, pour que ce grand bâtisseur de cabinets qui ne vivent pas, ait jugé sûr de prendre la barre du gouvernail.

* * *

Nous n'avons rien à dire d'Algésiras, cette fois, à moins de répéter ce que nous écrivions dans notre dernière chronique. Le temps est au beau, aujourd'hui, le 26, demain il fera de la pluie, du vent, de la grêle, ce qu'il plaira au caprice de Guillaume II. "Annuet et nutu", etc. En attendant que la mise en scène se dégarnisse et que baisse le rideau, disons nous bien que les jours se suivent mais ne se ressemblent pas. Ne désespérons pas de la paix cependant puisqu'au fond personne ne tient à se battre. La Russie a eu le temps de se ressaisir, Edouard VII de se consulter avec ses cousins d'Europe et il en possède un si grand nombre! et, la France ne pousse pas trop loin ses réclamations; enfin on s'entend mais on n'a pas encore trouvé la formule qui sauvera l'honneur protocolaire et permettra à tout ce monde de s'en aller tranquillement à ses petites affaires.

A Rome

Un correspondant de "l'Echo de Paris", un des journaux les mieux renseignés que nous connaissons, écrit de Rome à la date du 4 mars:

Les manifestations de plus en plus graves qui se produisent en France à l'occasion des inventaires causent ici une profonde émotion. Il va sans dire qu'on les exploite comme un argument nouveau en faveur de la non-acceptation de la loi, car — font remarquer quelques-uns — si la simple opération des inventaires provoque une résistance pareille, qu'arriverait-il si les catholiques refusaient d'accepter la loi de séparation, s'ils obligeaient le gouvernement de les chasser de leurs quarante mille églises? Ne peut-on espérer que le gouvernement reculerait devant un soulèvement pareil, dont la force serait irrésistible? Tel est le langage qui se fait entendre jusque dans l'entourage immédiat du pape. Je ne juge pas les impressions et me borne à vous les signaler. Il est certain que les partisans de la résistance gagnent tous les jours du terrain. Un éminent catholique français qui occupe ici une haute position, me disait aujourd'hui: "Jusqu'à présent, j'ai été optimiste, j'ai toujours cru que le pape se prêterait à l'essai loyal, maintenant je commence à en douter."

Cette opinion, je le sais de bonne source, est partagée également par plusieurs membres du Sacré-Collège.

Dans tous les cas, au point où en sont les choses, personne ne peut prévoir quel sera le dernier mot du pape.

En Russie

Malgré tout ce qu'en disent les rapports contradictoires de la presse associée et subventionnées par les intéressés juifs, les élections en Russie se sont faites sans désordre, en général, et avec un sens de liberté politique dont on pourrait s'étonner pour un pays d'autocratie séculaire.

L'empereur a promulgué, le 21, la constitution du Parlemest et si ce document n'est pas de nature à satisfaire les agitateurs c'est que la Révolution est insatiable. Plus on lui donne à manger plus elle se sent l'appétit de tout dévorer.

Un Parlement qui a juridiction législative sur les matières suivantes n'est pas précisément dénué d'autorité sur le gouvernement d'un pays; de fait par les cordons de la bourse que lui met en main le vote du budget il possède un plein contrôle sur le sort du pays:

- I. Questions ayant trait à la publication des lois, à leur amendement, suspension ou rappel indéfini;
- II. Le budget des ministres ou de l'Empire;
- III. Le rapport du contrôleur de l'Empire sur les appropriations et dépenses budgétaires;
- IV. Questions ayant trait à l'aliénation de propriétés d'Etat nécessitant l'autorisation de l'Empereur;
- V. Construction des voies ferrées d'Etat, discussion du coût;
- VI. Constitutions des compagnies par actions non couvertes par les lois actuellement existantes;
- VII. Questions soumises par l'Empereur à la Douma.

Echos de la semaine

Assemblée de dix mille indiens

LE quinze du courant, environ dix mille indiens des tribus de la Colombie Anglaise, se réuniront à Kanloop. Là, ces aborigènes, que l'on accusait d'anthropophagie, il n'y a pas longtemps, discuteront de leurs intérêts, dans une assemblée monstre. La cheville ouvrière du mouvement social que nous signalons, est le chef des indiens Capilatos, vieillard de 70 ans qui possède assez bien les langues anglaise et française, ainsi que sept idiomes indigènes. Les indiens du Nord-Ouest canadien ne sont pas, paraît-il, satisfaits des limites de leurs réserves. Aussi, se proposent-ils d'envoyer un délégué, porteur d'une requête, auprès de Sa Majesté Edouard VII. Après cela, qu'on vienne nous dire que le progrès est un vain mot.

L'agrandissement de Montréal

APPAREMMENT, les autochtones du Canada, sans cesse refoulés par la civilisation vers les terres inhabitées, ne sont pas les seuls à se trouver à l'étroit chez eux. En effet, Montréal, dont la population fait sans cesse boule de neige, tend à absorber dans ses limites les municipalités des banlieues qui lui sont limitrophes. Sans nul doute, celles-ci finiront par croire aux lois de l'attraction universelle, et, se soumettront à l'inévitable, c'est-à-dire au "greater Montreal", comme on dit déjà du "greater New-York". Du moins, c'est ce que pense M. l'échevin Lavallée, qui pronostique cette absorption à bref délai, entrevoyant pour Montréal une des premières places parmi les grandes cités de ce continent.

Et, nous sommes de son avis, étant données les vastes proportions qu'a pris notre métropole, surtout depuis une décennie. En vérité, ne rions pas trop des gens qui, exagérant un peu, peut-être, prétendent que Montréal finira par occuper toute l'île qui porte ce nom.

Politique et hygiène publique

QUAND les loi de l'hygiène publique, dont l'inviolabilité devrait être de rigueur pour tous, se trouvent contrecarrées par les aberrations d'une politique de clocher, il n'en résulte rien de bon. C'est précisément ce qui vient d'être constaté, une fois de plus, à l'occasion de l'incident des Sept-Iles, situées—comme l'on sait—près la rive gauche, et nord en même temps, de l'estuaire du Saint-Laurent. Des élections municipales ayant eu lieu en janvier dernier dans cette petite circonscription électorale, le parti auquel échut le pouvoir—on prétend qu'il y eut des manoeuvres déloyales, etc., nous n'en voulons rien savoir—ce parti, disons-nous, n'eut pas l'heur de plaire à la majorité des électeurs. A la tête des heureux politiques se trouvait le Dr Ross qui est l'officier de santé des Sept-Iles. Or, une épidémie de variole, panachée de diphtérie ayant été à redouter aux Sept-Iles, le Dr Ross prit les mesures sanitaires prescrites par les règlements. La population n'en tint pas compte et déchira les placards de mise en quarantaine de certaines demeures. Bref, il y eut désordre à Landerneau. Le brise-glace "Montcalm", parti de Québec, dût se rendre une première fois aux Sept-Iles, pour y porter du sérum, et, une deuxième fois, pour mettre de l'ordre au sein de la population, aussi surexcitée que mal avisée dans son attitude anti-hygiénique. Heureusement toute l'épidémie s'est bornée à un cas de diphtérie et à quelques cas de rougeole. Quant à l'ordre, il est actuellement rétabli. Tout est bien qui finit bien.

Les richesses du sol canadien

DE ces richesses la plus considérable est celle qu'offre à l'agriculture la surface arable du Dominion, il n'empêche que les dessous de l'écorce terrestre de ce pays recèlent des trésors dont l'avenir prouvera la valeur colossale. On peut du reste s'en faire une idée à la lecture du dernier rapport—statistique préliminaire, 2 mars 1906—publié par la section des mines du service géologique du Canada. De ce rapport il appert que, en 1905, furent extraits dans ce pays divers minéraux valant \$68,274,707, ainsi répartis :

Minéraux métalliques	\$37,150,830
Minéraux non métalliques	\$31,123,877

total auquel il faut ajouter \$300,000 relevant d'une production non encore confirmée au gouvernement. Quant à la production de l'or canadien, elle n'a été

en 1905 que de \$14,486,833, c'est-à-dire inférieure d'environ \$4,000,000 à celle de 1903. L'or excepté, les autres minéraux ont donné des plus-values fort encourageantes. De tels résultats industriels expliquent, plus que toute autre chose, l'affluence des capitaux américains au Canada.

L'Ouest canadien et nos voisins

L'ALLUSION que nous venons de faire ressortissait depuis quelques années, d'une évidence à peine voilée. A l'heure présente, on pourrait, sans nuire à la vérité, y aller d'une affirmation. N'étais-ce pas la semaine dernière, qu'on prêtait l'intention à M. James J Hill—un des magnats des chemins de fer américains, et président du Great Northern—de faire construire plus de 3,000 milles de voies ferrées dans l'ouest du Dominion, et d'y développer ses intérêts encore plus que ceux qu'il possède aux Etats-Unis? Si tel est, le projet de M. Hill, il prouve combien on a confiance dans des milieux bien informés, en l'avenir du Canada; et aussi, combien plus entreprenants que nous, ou que nos cousins d'Angleterre, sont les yankees brasseurs d'affaires.

Léthargie dominicale

FAISANT une juste restriction quant aux devoirs religieux, lesquels d'ailleurs ne sont point en cause, nous ne pouvons qualifier autrement que de léthargie dominicale l'état de passivité civique que le projet de loi fédérale, proposé par l'honorable M. Fitzpatrick, infligerait aux habitants de ce pays s'il était voté. Ainsi, il est dit dans ce projet :

"Il sera interdit de vendre quoi que ce soit le dimanche.

"Tout travail sera interdit le dimanche, excepté les travaux d'urgence ou relatifs au culte.

"Le service ordinaire des chemins de fer et des navires sera interrompu le dimanche.

"Il sera interdit de prendre part ou d'assister à tout tournoi ou à toute partie sportive, ou à toute représentation où un prix d'entrée sera exigé.

"Les excursions de toutes sortes, où un prix de transport est exigé, seront interdites le dimanche.

"Défense d'annoncer de quelque manière que ce soit une chose interdite par la présente loi.

"Le tir à la cible et l'usage d'armes à feu sont prohibés le dimanche."

Dans maints pays catholiques que nous avons parcourus dans le nouveau et l'ancien monde, l'Eglise, les devoirs qu'elle recommande étant observés, ne s'oppose nullement aux jeux, promenades, distractions honnêtes et petits négoce du dimanche, pour quoi M. Fitzpatrick souhaite-t-il davantage? Outre que le Canada ressentirait énormément la suppression des services publics du dimanche, nous croyons que l'apparente passivité du public engendrerait, ce jour-là, dans le huis-clos son corollaire, mille violations de la loi, pires que tout ce qui existe. Le conseil municipal de Montréal, très sagement, l'a compris, quand, sur proposition de l'échevin Honoré Mercier, à l'unanimité, il a demandé que le projet de loi Fitzpatrick soit rejeté. Avec la masse de nos concitoyens nous sommes de cet avis.

Les monopoles battus en brèche

LA législature de l'Iowa, Etats-Unis, a donné tout dernièrement un exemple qui mérite d'être suivi. Se rendant compte de la plaie sociale que sont les monopoles, et vus les agissements de la "Standard Oil Coy", les députés de l'Iowa, par un vote de 66 contre 13 ont enrayé ses inhumaines manoeuvres. On sait que la "Standard Oil Coy", le plus puissant des "trusts", baissait ses prix dans certains districts, pour y tuer les petites industries ses concurrentes, quitte à les élever ailleurs pour compenser ses pertes volontaires. Rien n'est plus inique, et partout la loi devrait mettre fin à cet état de choses. Nous sommes heureux de constater qu'il commence à en être ainsi au Canada et, à cette effet, nous prions nos lecteurs de lire la matière de la dernière page de la couverture de ce numéro de l'Album.

Une pension pour les vieillards de Terre-Neuve

SI on l'ignorait, nous l'apprenions, Terre-Neuve est une colonie qui a lieu d'être fière de ses finances. M. Bond, son premier ministre, en a conscience, lorsqu'il annonce un excédent annuel de \$150,000 à \$200,000. C'est beau,

mais ce qui l'est encore plus c'est l'emploi que les législateurs de Terre-Neuve vont faire de cette somme. Par un vote unanime, ces messieurs—socialistes de bon aloi, sans le savoir peut-être—entendent se servir de ce surplus des fonds de la colonie pour pensionner les vieillards pauvres, leurs commettants. Superbe, n'est-ce pas? Bien loin du fameux médecin américain qui réclamait, naguère, un coup de tomahawk sur le crâne des hommes ayant passé la soixantaine! Très sincèrement nous faisons hommage de notre admiration aux gens de Terre-Neuve, désirant pouvoir en dire autant au plus tôt: et du Canada et de l'humanité civilisée.

Le Salon de Montréal

COMME nous écrivons ces lignes, le Salon de Montréal bat son plein. Charmant et encourageant pour l'art de ce pays, le coup d'oeil qu'il offre aux dilettanti du crayon ou des gammes de la palette. Il est entendu que nous ne prétendons pas porter un jugement sur ce Salon, plusieurs raisons nous en empêchant, cependant, on voudra bien nous passer quelques simples remarques. D'abord, en profane, nous offrons nos félicitations aux bons artistes canadiens: MM. Brymer, Cullen, Dyonnet, Harris, Beau, Gill, St Charles, Franchère, Matthews, S. Côté, etc., entre autres, dont, toujours en profane, les tableaux actuellement exposés nous ont fait plaisir. Une chose nous a frappé au Salon dont nous parlons, c'est l'absence de grandes compositions, vraiment mûries, magistralement exécutées. Certes, le talent des artistes susmentionnés pourrait les aborder, ces grandes machines. Ils n'en font rien, parce que, paraît-il, le marché montréalais se contente de pochades, d'études et de tableaux de petites dimensions, mais tout de même de valeur. La constatation est pénible à faire, et peu flatteuse pour nos amateurs de peinture, qui vont payer fort cher à l'étranger des toiles inférieures, assez souvent, à ce que pourraient leur offrir nos artistes canadiens. Quand donc cette manie d'exotisme recherché prendra-t-elle fin? N'est-il pas temps, enfin, d'encourager des talents qui, avec un peu d'aide, produiraient des oeuvres dont le Canada se glorifierait? Allons, un bon mouvement, Messieurs de la Bourse, et laissez tomber un peu de cet or qui vous coûte si bon marché, dans l'escarcelle des poètes broyeur de couleurs. Si vous saviez combien il rendrait les ateliers agréables, combien il ferait trouver beaux les rayons de lumière où parfois passe le génie?

Les droits des auteurs au Canada

GRACE à l'initiative et à la persévérance de quelques littérateurs canadiens-français, parmi lesquels nous avons le plaisir de nommer, en tout premier lieu, notre confrère M. Louvigny de Montigny, directeur de la Gazette Municipale de Montréal, et maître Germain Beaulieu, avocat, la question du droit des auteurs français au Canada, paraît enfin réglée. En effet, dans un jugement qui servira de précédent, le 23 mars, l'honorable juge Fortin, siégeant en Cour Supérieure, a établi que la fameuse convention de Berne, régissant les droits des auteurs, est en vigueur au Canada. L'action judiciaire qui a motivé le jugement dont il s'agit, fut intentée contre la Compagnie générale de reproduction littéraire de Montréal, par le célèbre romancier français Jules Mary, dont cette compagnie reproduisait l'ouvrage portant titre: "Tante Berceuse", sans son autorisation préalable. M. Jules Mary a eu gain de cause, sans restriction.

"Il n'y a aucun doute, conclut le juge Fortin, que la convention de Berne est en vigueur au Canada, en ce sens qu'elle lie le Canada comme le Royaume-Uni lui-même."

On ne saurait être plus clair, plus affirmatif, plus juste.

A l'oeuvre donc, dès maintenant, les talentueuses plumes canadiennes-françaises. Peut-être finirez-vous par faire vivre ceux qui vous manient: soit par goût, soit par nécessité. Que, si dans l'avenir le succès couronne vos efforts, vous le devrez en grande partie aux nobles coeurs et aux intelligences qui vous auront ouvert le champ de vos exploits. Sachez les en remercier.

L. d'ORNANO.

CROISADE DE LA TEMPERANCE

Texte publié sous les auspices d'un comité d'ecclésiastiques désignés par Sa Grandeur
Monseigneur l'Archevêque de Montréal

Tout le monde entre en lice.
Après le clergé, voici les laïques.
Bravo !
L'union fait la force, elle fera la victoire.

* * *

Nos félicitations vont tout d'abord à l'Union des Commis-Marchands, qui s'est vraiment honorée en organisant pour ses membres une conférence avec projections cinématographiques. La salle de l'Union était comble et les spectateurs furent vivement impressionnés.

Autour d'eux, dans leur foyer, auprès de leurs amis, auprès de leurs connaissances, ils voudront maintenant se faire eux-mêmes les apôtres de la tempérance.

Nous envoyons aussi un chaleureux merci au comité central de l'Association de la Jeunesse catholique.

Son appel mérite d'être reproduit :

"Un mouvement se fait enfin, en cette province, pour empêcher la tare de l'ivrognerie de corrompre en son fond notre race. Stimulés par le zèle de Mgr Bruchési, tous les vrais amis du peuple se mettent en devoir de le faire sortir de cette ornière.

Le comité central de l'Association rappelle aux membres tous les efforts qu'ils peuvent, qu'ils doivent accomplir sur ce terrain. Laissant à chacun le soin de voir de quelle manière, dans sa sphère, il lui sera possible de prendre part à cette lutte, les directeurs de notre oeuvre tiennent à signaler une vérité.

L'Association se compose de jeunes hommes qui se donnent la mission d'être des guides, surtout par leur manière d'être et d'agir. Il est donc facile de leur dire comment, tout d'abord, ils se rallieront au projet.

Avant que de recommander aux autres la sobriété, il faut apprendre à être sobre soi-même.

Que les membres de l'Association aident à la lutte contre l'ivrognerie en ayant à coeur de ne pas entrer dans les auberges, dans les bars, ces "mauvaises maisons" que l'on voit si nombreuses dans nos villes et villages.

Que chaque membre ait le courage de répondre aux fidèles de la "traite", du "petit coup" et du "petit verre": "merci, je n'ai pas soif!"

* * *

N'est-ce pas là parler d'or? Et n'avons-nous pas eu raison de transcrire ces lignes?

Oui! avant que de prêcher la sobriété, il convient de la pratiquer.

Ce que les jeunes semblent avoir si bien compris d'instinct, toutes les classes dirigeantes le devraient comprendre.

De quel droit, avec quelle autorité, dire aux autres: "faites ceci", ou "ne faites pas cela", quand on n'a pas soi-même le courage de donner l'exemple?

Les guides marchent les premiers, en avant; c'est l'ordre logique. Et c'est aussi plus généreux, plus crâne: les jeunes ne pouvaient se donner le tort de l'oublier.

Que leur exemple soit imité par tous ceux qui émergent de la foule, qui jouent un rôle social. Et dans cette ordre d'idées, appelons, en particulier, de nos vœux les plus ardents la formation prochaine d'une ligue de citoyens contre l'habitude de la traite. Cette ligue a été annoncée. A qui reviendra le mérite et l'honneur de l'avoir organisée définitivement? Le projet est trop beau pour n'être pas tentant.

Souhaitons, dans tous les cas, que ce mouvement, parallèle à celui des prédicateurs ecclésiastiques de la tempérance, s'accroisse et se généralise d'une extrémité à l'autre de la province de Québec.

Les clubs, les cercles, les associations mutuelles, les unions ouvrières, les corporations de toute sorte se chiffrent par centaines. Ces groupements comptent dans leur sein des milliers de membres. Mettons que, une fois l'année, chacune de ces organisations prenne l'initiative d'une conférence anti-alcoolique. A quelle somme d'action n'arriverions-nous pas? Combien de jeunes gens seraient préservés à jamais! Combien de pères de famille ouvrirait les yeux et briserait avec des habitudes funestes! Combien d'épouses, de mères, d'enfants béniraient le ciel! Combien de foyers connaîtraient enfin les joies pures d'une honnête aisance, au mi-

lieu des douceurs ineffables de la paix et de l'affection!

Pour atteindre ce résultat si désirable, ce n'est pas trop du travail conjoint du clergé et des laïques: car l'effort à obtenir, il ne faut pas se le dissimuler, est immense.

+

L'alcool et la criminalité

Depuis que, sous les ombrages du Paradis terrestre, le péché est entré dans le monde, il n'a pas cessé de faire des victimes. Sans doute, la religion nous l'enseigne, le Christ est venu. La loi nouvelle — loi d'amour — a été substituée à la loi ancienne — loi de crainte. Là où le péché avait abondé, la grâce a surabondé. Mais l'homme est resté, et il reste malgré son baptême sous la triple influence de la concupiscence. L'orgueil, l'ambition, la sensualité sont tour à tour ses tentateurs. Il faut qu'il lutte.

Mais quel pauvre lutteur fait un alcoolique! D'avance il est voué à la défaite. Sa volonté est engourdie, son énergie paralysée, les pires instincts des mauvaises tendances sont en lui activés et développés par l'abus des liqueurs.

Et c'est pourquoi ceux qui interrogent les statistiques de la criminalité, sont unanimes à proclamer que parmi tous les coupables qui affligent et désolent les rangs de l'humanité, l'alcool est le "grand coupable".

"On a compulsé patiemment, écrivait Mgr Bruchési, les registres des asiles d'aliénés, des prisons et des pénitenciers; on a étudié avec probité les dossiers des cours civiles et criminelles. Eh bien! l'intelligence reste littéralement stupéfaite, quand elle examine le résultat de ces investigations. La proportion des condamnations et des séquestrations juridiques occasionnées par l'abus des boissons est telle qu'advenant la disparition de cet abus, des calculs très précis en ont fourni la démonstration, les deux tiers des tribunaux ne fonctionneraient plus, faute de clients, et la plupart des maisons de détention ou de réforme seraient totalement dépeuplées".

"Ce serait partout, dans notre cher pays, comme ailleurs, une heureuse régénération, une recrudescence de santé physique et de vigueur intellectuelle et morale, le règne presque ininterrompu de la paix, de la concorde, de l'honnêteté et de la charité".

Et l'archevêque, emporté, semble-t-il, par l'élévation morale du thème qu'il développait et aussi par le grandeur du but qu'il voulait atteindre, se laissait aller à tracer ce gracieux et riant tableau des bénédictions et des joies que la tempérance apporterait avec elle. Nous nous reprocherions de ne pas le remettre sous les yeux de nos lecteurs.

"Les économistes l'ont affirmé, avec la tempérance on verrait aussi fleurir sur toute la surface de la terre une abondante prospérité publique et privée. Le paupérisme n'existerait plus qu'à l'état de souvenir. L'épargne deviendrait en honneur, la vieillesse aurait un abri. Le chômage serait inconnu. Il n'y aurait plus guère de grèves. Les enfants fréquenteraient plus fidèlement l'école, au lieu de s'étioler dans l'atmosphère des usines. Les pères de famille et les jeunes gens n'étant plus sollicités par les clubs ou les cabarets, se hâteraient, le soir, à pas joyeux, vers le foyer. Souriantes, les mères et les jeunes filles les y accueilleraient d'un geste aimable ou d'une douce parole. Ce serait le retour aux moeurs patriarcales, le retour aux traditions chrétiennes, parce que l'empire de la tempérance évangélique aurait remplacé l'empire de l'alcoolisme, et que le Seigneur bénit ceux qui sont fidèles à ses préceptes. Et ainsi, selon l'enseignement de Léon XIII, répété par Pie X, la fameuse question sociale serait résolue.

* * *

Quel beau tableau, et comme il est riche de promesses. Mais hélas! combien nombreux sont ceux qui se contentent de l'admirer!

C'est toujours l'histoire de la paille et de la poutre, de la paille que l'on voit tout de suite dans l'oeil de son voisin, tandis qu'on s'obstine à ne pas voir la poutre dont notre oeil à nous est affligé!

C'est bon, dit-on, ce conseil pour tel ou tel de mes amis qui abuse, mais moi? Et l'on continue, dose par dose et coup par coup, à s'alcooliser.

Répétons-le, il n'est jamais trop tard pour se corriger. Oui, mais il est bien tard parfois.

* * *

Un "tract" distribué par une société évangélique quelconque nous tombait sous la main, l'autre jour. Certes il contient des exagérations et ne peut être lu qu'avec d'expresses réserves. Mais il raconte une scène qui ne manque pas de vraisemblance, et qui est aussi un terrible réquisitoire contre les conducteurs de peuple qui se désintéressent des mesures à prendre pour prémunir les populations contre les dangers de l'alcool.

La scène se serait déroulée devant un tribunal.

"Prisonnier, demandait le juge, avez-vous quelque chose à dire avant de recevoir votre sentence de mort?".....

L'on n'entendait pas le moindre bruit, pas un mouvement, pas un souffle, tellement la situation devenait oppressive. Enfin, le prisonnier fit un mouvement. Il leva la tête, serra nerveusement les poings, le sang lui monta à la figure, et la rougeur de son visage remplaça la pâleur qui l'avait un moment avant caractérisé... Il se tient debout et, l'oeil flamboyant comme un éclair, il dit d'un ton ferme et distinct: "Oui, j'ai quelque chose à dire. Je suis ici, devant ce tribunal, accusé d'avoir lâchement, sciemment et cruellement ôté la vie à ma femme. Des personnes véridiques ont rendu témoignage que j'étais un vagabond, un ivrogne, un misérable; qu'au retour d'une de mes orgies j'avais tiré le coup fatal qui a précipité dans l'éternité l'âme de celle que j'avais promis de chérir et de protéger. Bien que je n'aie aucun souvenir d'avoir commis ce crime atroce et infâme, je n'ai aucune raison de me plaindre du verdict qu'ont rendu contre moi les douze hommes honorables qui ont servi de jurés dans cette cause; car leur verdict correspond exactement aux faits qui ont été établis par la preuve. Mais je désire montrer, Votre Honneur, avec votre permission, que "je ne suis pas le seul coupable du meurtre de ma femme".

* * *

Et alors, raconte toujours le "tract", l'infortuné s'en prit au juge, aux avocats, aux témoins, à la société tout entière. En accordant des licences et en ouvrant des cabarets sous ses pas, la société, prétendit-il, avait conspiré contre lui.

"Si ce n'eût été, disait-il, les pièges qui m'ont été tendus du consentement du gouvernement, je serais un homme sobre, un ouvrier industriel, un époux affectueux et un tendre père. Mais maintenant ma maison est ruinée, ma femme a été tuée par la main que devait la protéger, mes enfants — que Dieu ait pitié d'eux et les protège — mes enfants vont être abandonnés à la merci d'un monde froid et cruel et, moi, je vais être mis à mort par l'Etat".

* * *

Sans doute la responsabilité que l'Etat ou tout autre pouvoir public peut encourir, en permettant trop facilement le commerce de l'alcool, est sérieuse et souvent trop incomprise; cependant, le "tract" dont je parle a l'air de l'exagérer jusqu'à justifier le criminel lui-même, ce qui est une erreur.

Ce n'est pas par le coup de la loi, mais bien par l'effet de la persuasion qu'il faut combattre l'alcool.

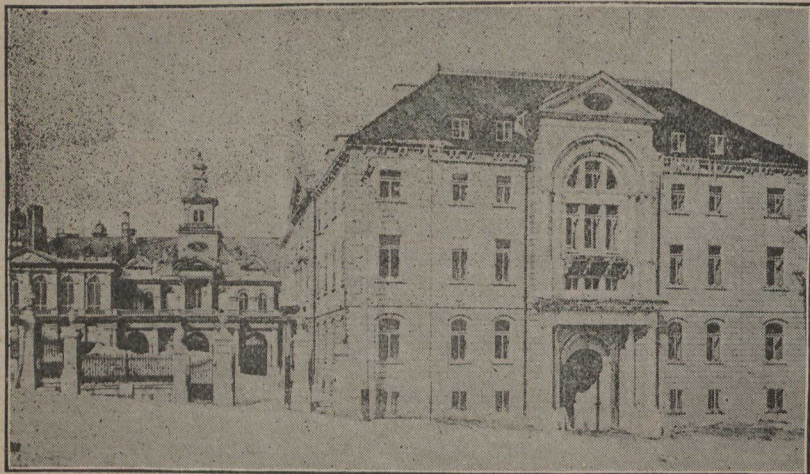
Seulement, nous avons pensé devoir citer ce fait qui établit à tout le moins, dans ce cas, comme au reste il est démontré dans des milliers d'autres, que c'est l'alcoolisme qui mène à la criminalité. Que souvent ces alcooliques criminels soient au moment du crime plus ou moins inconscients, on peut l'admettre. Il reste acquis qu'ils sont terriblement coupables dans la cause qui les mène à pareilles aberrations, nous voulons dire: la passion de boire.

* * *

Monsieur O'Shaughnessey affirme ce qui suit: "Voilà trente ans que je siège comme président de la Cour trimestrielle dans plusieurs comtés d'Irlande. J'ai présidé plus de procès criminels que la plupart de mes contemporains, et je puis dire en vérité que presque jamais ne s'est présenté devant moi un cas relatif à la catégorie des offenses dites "contre la personne" qui ne fût pas la conséquence de l'ivrognerie.

Québec religieux et pittoresque

AYANT entretenu les lecteurs de cette revue des directeurs spirituels du diocèse de Montréal, il nous est fort agréable, aujourd'hui, de leur parler de Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec, dont nous donnons le portrait en frontispice. Et, en passant, si nous nous appesantissons sur les merveilleuses beautés de la ville de Champlain et de ses environs, qu'on ne nous en veuille pas, car, très sincèrement, nous avouons



L'Archevêché de Québec.

avoir un faible de paysagiste en faveur de Québec.

Fondée en 1608 par Samuel de Champlain, dont la statue orne un de ses plus beaux sites, Québec, dès les débuts de la Nouvelle-France, fut, par excellence, le centre d'où rayonnèrent, la croix en main et des paroles de paix aux lèvres, les missionnaires français. Depuis, l'oeuvre chrétienne a pris d'admirables proportions en ce pays, cependant Québec est encore regardée comme étant la ville privilégiée, où demeurent relativement intactes les sources des saines et bonnes traditions de la race canadienne-française. Faire ici l'histoire du Québec religieux, de son origine jusqu'à notre époque, nous est chose impossible, il n'empêche que l'énumération que nous donnons plus loin des principales institutions religieuses de l'ancienne capitale du Bas-Canada, confirmera ce que nous avançons il y a un instant. Et s'il en est ainsi, c'est grâce aux paternels efforts dont firent montre les chefs de l'église québécoise, tout comme le fait actuellement Sa Grandeur Mgr Bégin.

Né à Lévis le 18 janvier 1840, le prince de l'Église que nous venons de nommer, est le fils de Charles Bégin, cultivateur, et de Luce Paradis. Sa



La Basilique de Québec.

Grandeur fit ses études aux écoles de Lévis et de St Michel puis, au Séminaire de Québec et à l'Université Laval, où, passant brillamment son baccalauréat, Elle remporta, pour la première fois, le prix du prince de Galles. Or, le talent et les remarquables dispositions du jeune Bégin ayant été remarqués, et les autorités de l'Université Laval ayant décidé de créer une faculté de théologie, dont les professeurs auraient terminé leurs études à Rome,

le futur archevêque de Québec fut envoyé dans la Ville-Eternelle pour y parfaire son instruction théologique. On lui destinait une des chaires de la nouvelle faculté. Parti de Québec en septembre 1863, il entra dans les ordres à Rome, ayant été ordonné prêtre à Saint-Jean-de-Latran, le 10 juin 1865 par son Eminence le cardinal-vicaire Patrizi. L'année suivante, le jeune ecclésiastique était reçu docteur en théologie et le plus brillant avenir s'ouvrait devant lui. Néanmoins, il continua de séjourner à Rome en 1866-67. Après les fêtes du dix-huitième centenaire de la mort de Saint-Pierre, l'abbé Bégin se rendit à Ins-

pruck, pour y étudier spécialement l'allemand. En septembre 1867, quatre ans après son départ de Québec, l'abbé Bégin entreprit un voyage de cinq mois en Palestine, puis il retourna terminer ses études philologiques à Inspruck. Durant les vacances des années précédentes, Sa Grandeur Mgr Bégin, avait visité l'Italie, la Suisse, la Prusse, la Belgique et la France. En 1868 Elle traversa de nouveau la France et l'Angleterre, en route pour sa chère patrie, pour Québec, qui allait lui faire fête. L'abbé Bégin y arriva en juillet. Pendant son séjour en Europe, le jeune docteur en théologie avait enrichi le musée de l'Université Laval de plusieurs momies égyptiennes et d'autres souvenirs et curiosités archéologiques.

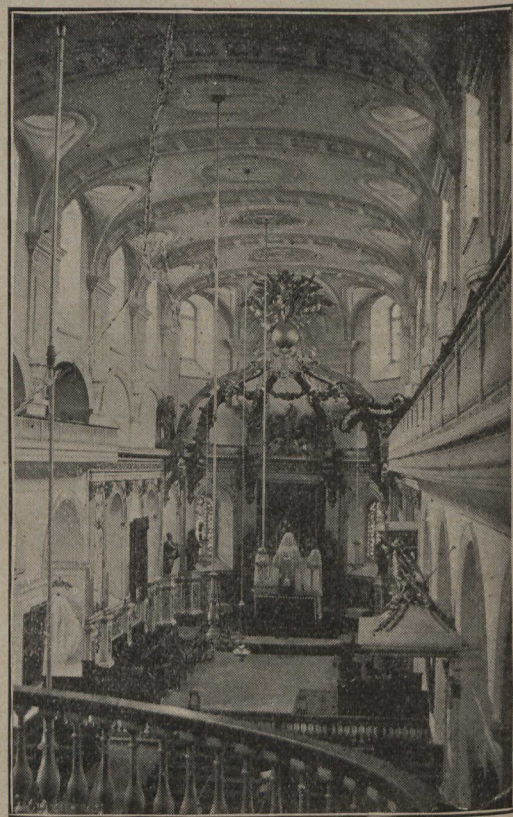
De 1868 à 1884, l'abbé Bégin enseigna la théologie dogmatique et l'histoire ecclésiastique, exerçant en même temps plusieurs fonctions importantes, tant à l'Université qu'aux petit et grand Séminaires de Québec. En 1873, il publia: "La primauté et l'infaillibilité des Souverains Pontifes", et en 1874, "La Sainte Ecriture et la règle de la foi", ouvrage qui fut traduit et édité à Londres, Angleterre. La même année, l'abbé Bégin publia un "Eloge de saint Thomas d'Aquin", et l'année suivante "Le culte catholique".

Au cours de l'année 1884, Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Québec, devant aller à Rome, pour y soutenir les droits de l'Université Laval, se fit accompagner de l'abbé Bégin. A son retour, ce dernier fut nommé principal de l'École normale. C'est en cette qualité qu'il publia son "Aide-Mémoire ou Chronologie de l'histoire du Canada"; destiné à faciliter la préparation des examens sur l'histoire de notre pays. Jusqu'au 28 octobre 1888, jour où il fut nommé évêque de Chicoutimi, l'abbé Bégin resta à la tête de l'École normale. La consécration du nouveau prélat eut lieu dans la basilique de Québec, Son Eminence le cardinal Taschereau officiant, assisté de Mgr Laflèche et de Mgr Langevin.

Le 22 décembre 1891, Mgr Bégin était rappelé à Québec, comme coadjuteur de Son Eminence le cardinal Taschereau, avec le titre d'archevêque de Cyrène. En 1894, Mgr Bégin prenait l'administration de l'archidiocèse, et à la mort de Son Eminence le cardinal Taschereau, survenue le 12 avril 1898, Sa Grandeur Mgr Bégin montait sur le trône archiepiscopal de Québec. Ayant fait un voyage au

Mexique, en 1895, Mgr Bégin eut l'honneur de prêcher à Mexico, lors du couronnement de l'image miraculeuse de N. D. de la Guadalupe. L'année suivante, en 1896, se trouvant en France, Sa Grandeur eut aussi l'honneur non moins grand, de prêcher à Reims, à l'occasion du 14ème centenaire du "Baptême de la France". Parmi les nombreux titres de Sa Grandeur Mgr de Québec, figurent ceux de membre de la Société Royale du Canada et de l'Académie des Arcades de Rome. Mais tout le monde au Canada, ajoute à ces distinctions glorieuses un titre encore plus cher à l'éminent prélat dont nous parlons, et dont la postérité reconnaissante accompagnera son nom vénéré, nous avons nommé: son insigne bonté, sa charité sans borne et son accueillante et paternelle sympathie, si chère aux fidèles.

Nos lecteurs, entre autres gravures, nous sauront gré, croyons-nous, de publier ici deux vues (intérieur et extérieur) de la basilique de Québec, déjà ancienne, et dont l'architecture rappelle celle des églises du moyen âge. Le Révérend M. Faguy, si aimé de tout Québec, est le curé de la basilique. Le Rév. M. Faguy est l'ancien chapelain du 9e fusilier du Nord-Ouest. Si nous sommes bien renseignés,



Intérieur de la Basilique de Québec.

M. le curé Faguy est le seul curé inamovible au Canada, nommé par la Cour Pontificale de Rome.

Québec, nous l'avons dit au commencement de ce modeste article, est un des principaux centres du catholicisme de ce continent, la sollicitude de Sa Grandeur Mgr Bégin a donc un vaste champ devant elle, pour y exercer sa bienfaisante influence. A cet égard, qu'il nous suffise de citer ci-après, quelques-unes des institutions catholiques sur lesquelles, dans la vieille cité canadienne-française, veille l'autorité de Sa Grandeur Mgr de Québec. Ce sont :

Les grand et petit séminaires de Québec (fondés par Mgr Laval).

L'Université Laval.

L'Académie commerciale des frères des Ecoles Chrétiennes.

Le Monastère des Ursulines (fondé par Mme de la Peltrie).

L'Hôtel-Dieu

Le Couvent des Soeurs Grises.

Le Couvent des Franciscains.

La Maison des Jésuites.

Le Couvent des Rédemptoristes, chargés de la desserte de St Patrice.

Le Patronage des Pères de St Vincent de Paul.

Le Couvent des Soeurs franciscaines.

Les Couvents des Soeurs de la Congrégation, de la Providence, etc.

La Communauté des Pères Oblats, desservant la paroisse St Sauveur.

L'Hôpital du Sacré-Coeur.

Le Monastère des Capucins (village de Limoilou).

Le Couvent des Soeurs de Jésus-Marie (Sillery).

Le Couvent de N. D. de Bellevue (chemin Sainte-Foye), etc., etc.

Nous venons d'écrire deux noms (N. D. de Bellevue et Sainte-Foye) qui évoquent de bien chers

leurs jeunes imaginations d'écolières dociles et intelligentes.

Québec jouissant d'une grande réputation de salubrité, le couvent Bellevue offre aux jeunes filles un asile idéal, tant au point de vue de l'éducation la plus soignée, que de la santé. L'édifice du couvent est spacieux et élégant, à l'extérieur de briques blanches et pourvu de toutes les améliorations que requiert le confort moderne. A Bellevue, les cours d'instructions sont complets. Ils comprennent des sections préparatoires pour de toutes jeunes enfants, un cours élémentaire, un cours intermédiaire et un cours supérieur, celui-ci comprenant toutes les études académiques habituelles. La Révérende mère supérieure de ce couvent, est Soeur Ste Albine qui est apparentée aux meilleures familles de Montréal, ce qui offre déjà aux parents des pensionnaires du couvent de N. D. de Bellevue, une garantie morale de premier ordre. Jamais nous n'oublierons l'air de prospérité, d'intelligence et de bonheur que nous avons constaté sur la figure des charmantes pensionnaires du couvent de N. D. de Bellevue, dont la réputation, comme maison d'éducation, n'est plus à faire. Notons, que le distingué chapelain de ce couvent est le Révérend abbé Taschereau, fils de Sir Elzéar Taschereau, juge en chef de la Cour Suprême. Bien vivace aussi est l'impression de prospérité rurale et de bien-être, de sa population, que nous a laissée la délicieuse et riche paroisse de Sainte-Foye. Aussi bien, comment pourrait-il en être autrement, quand à Sainte-Foye, se trouvent des institutions et des établissements agricoles de premier ordre. Citons, par exemple, la jolie résidence de M. Némèse Garneau, conseiller législatif, propriétaire d'une vaste et très remarquable ferme modèle. C'est sur le chemin de Sainte-Foye que l'on voit la fameuse colonne des braves, dont tous nous avons entendu parler, et aussi l'institut Belmont, hôpital particulier pour la guérison de l'ivrognerie, dont M. le Dr J. M. Mackay, M. C. M. D., est le propriétaire et le surintendant médical.



Couvent de Notre-Dame de Bellevue.

souvenirs, qu'on nous accorde de nous y arrêter spécialement un moment, puisque l'espace nous fait défaut, nous ne pouvons, hélas! entretenir le lecteur, ainsi qu'il conviendrait, des nombreuses beautés naturelles et des admirables institutions qui font la gloire de Québec.

Sur le chemin de Sainte-Foye où le paysage se déroule avec une splendeur unique au monde, se trouve, à deux milles de l'ancienne capitale, le couvent de N. D. de Bellevue. Nous nous y arrêtons un instant, nous souvenant avec plaisir d'une visite que nous y fîmes naguère, laquelle nous permit d'admirer de quelle valeur sociale sans rivale, sont l'éducation chrétienne et les progrès de l'enseignement moderne bien compris. Le couvent de N. D. de Bellevue est, en un mot, un couvent de jeunes filles, par lequel passent toutes ou presque toutes les jeunes québécoises des meilleures familles. Administré par les Révérendes Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, cette institution, la plus vieille du Canada, croyons-nous, quant à l'enseignement s'entend, fut fondée en 1659, et est sous le patronage de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Québec. C'est dire que le couvent de Bellevue tient une des premières places parmi les institutions de l'enseignement au Canada. Il est admirablement situé sur une colline, d'où la vue se perd sur la plus pittoresque des campagnes qu'on puisse rêver. Les terrains qui dépendent du couvent de N. D. de Bellevue sont vastes et l'on y voit de splendides pelouses, des jardins fleuris et des parcs où les jeunes pensionnaires promènent allègres et semillantes

établissements agricoles de premier ordre. Citons, par exemple, la jolie résidence de M. Némèse Garneau, conseiller législatif, propriétaire d'une vaste et très remarquable ferme modèle. C'est sur le chemin de Sainte-Foye que l'on voit la fameuse colonne des braves, dont tous nous avons entendu parler, et aussi l'institut Belmont, hôpital particulier pour la guérison de l'ivrognerie, dont M. le Dr J. M. Mackay, M. C. M. D., est le propriétaire et le surintendant médical.

Cette institution, qui comprend deux grands corps de logis, est située dans un endroit enchanteur, à environ deux milles de Québec, sur le chemin de Sainte-Foye, au milieu d'un parc aux arbres séculaires, orné de pelouses et de jardins. L'édifice est pourvu de toutes les améliorations modernes. Les salles sont confortables et spacieuses, y compris salons, chambres de lecture et de billard, etc. Un chapelain y célèbre la messe le dimanche, et le Saint Sacrement y demeure en permanence.

Le personnel est courtois, empressé et dévoué aux malades. Quant au service médical, il suffit de dire qu'un passé de vingt années est le meilleur certificat que l'institution puisse présenter.

En outre des institutions que nous venons de citer, et de bien d'autres superbes propriétés, la paroisse de Sainte-Foye, qu'habitent de riches fermiers, possède une beurrerie importante. Le Rév. M. Scott est le curé de cette paroisse, littérateur de mérite, le Rév. M. Scott est chéri de ses paroissiens, tant pour sa paternelle et sage bonté que pour la sympathie qu'il inspire à tous.

En terminant, faisons remarquer que, si la campagne des environs de Québec a des beautés à nulles autres pareilles, elle a un petit inconvénient, malheureusement trop commun dans notre province. Cet inconvénient, on l'a peut-être deviné, ce sont les barrières et ponts de péage. Quand donc, nos honorables nous délivreront-ils de ces ennuis du chemin, qui nuisent au trafic commercial du pays, ou aux simples touristes? L'état actuel de ce petit problème, rappelle des méthodes administratives chères à nos pères, mais vraiment par trop surannées.



L'Institut Belmont.

La prédication du carême à Montréal

A NOTRE-DAME

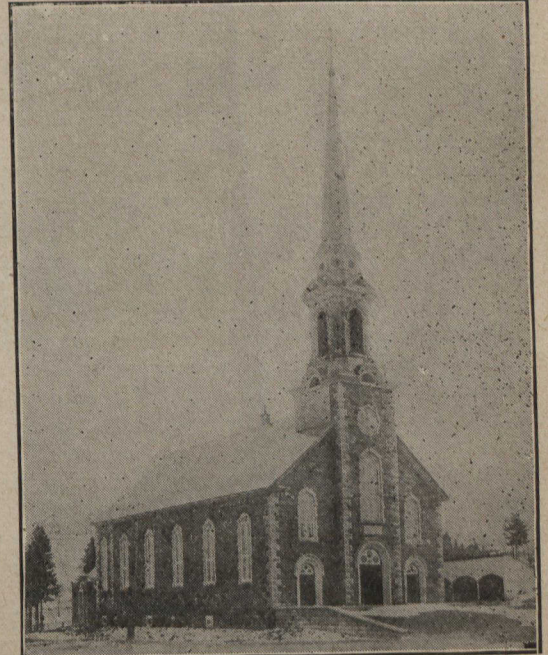
Nous sommes en carême. Selon la coutume, chaque dimanche, des milliers de fidèles de tout âge et de toute condition se dirigent vers nos grandes églises: le Gesù, Saint-Jacques, surtout Notre-Dame, le matin, et, le soir, la Cathédrale. Ce deuxième dimanche — celui de la Transfiguration — allons à Notre-Dame. C'est un fils de saint Dominique, le Père Plessis, qui prêche la station. Sa réputation, du reste fort justement acquise, lui attire un auditoire des plus imposants. Allons l'entendre.

* * *

La foule en effet se presse et se répand en longs rubans jusque dans les allées, dès que les bancs des nefs et des jubés sont au complet. La messe n'est pas encore commencée. Les enfants de chœur font la courbe obligatoire, se saluant devant l'autel, et vont à leurs places. Le clergé sulpicien arrive bientôt. Le chœur se lève et, instinctivement, les fronts s'inclinent au passage de ces vénérés prêtres, presque tous couronnés de cheveux blancs. M. le supérieur ferme la marche.

Le célébrant — l'un des vicaires — fait son entrée, accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre. La messe commence. Les sons doux de l'orgue accompagnent des voix d'enfants d'abord, puis un chœur d'hommes, sous les voûtes sonores. Sous la direction d'un moine vêtu de la bure, en noir et en blanc, — un trappiste —, c'est le chant de Solesmes, avec la prononciation à la "romaine", que la maîtrise et le chœur font entendre. C'est doux et puissant tout ensemble.

A l'autel, la forte et riche voix du célébrant roule aussi les "ous" et les "oum". La prière n'en monte que plus harmonieuse vers le ciel.



L'église de Ste-Foye.

Après l'Évangile, pendant que M. le curé Troie achève de lire les annonces du prône, le frère de Lacordaire et de Montsabrè, que tout le monde attend, est monté lentement dans cette chaire que tant de voix éloquentes déjà ont fait retentir. Grand, élan-cé, bien fait, le Père Plessis se tient debout, les mains sous l'ample scapulaire, la tête penchée, sa barbe noire faisant saillie sur la bure toute blanche, pendant que M. le curé termine ses annonces, puis s'en va.

Un moment le Père s'est agenouillé. Enfin, il se lève et lentement prend du regard contact avec la foule immense. Quelle chose puissante que le prestige! Quand même, par accident, le Père ne serait pas en voix, quand même dans le développement de ses idées il se glisserait quelque désordre, quand même son geste manquerait un moment de grâce ou d'envolée, je serais curieux de savoir qui s'en apercevrait? D'ailleurs, la pose seule de l'orateur sacré, son attitude, son costume de dominicain, exercent je ne sais quelle magie ou quel charme. Il n'a pas encore parlé, que l'on est convaincu, que l'on "sent" qu'il parle bien.

* * *

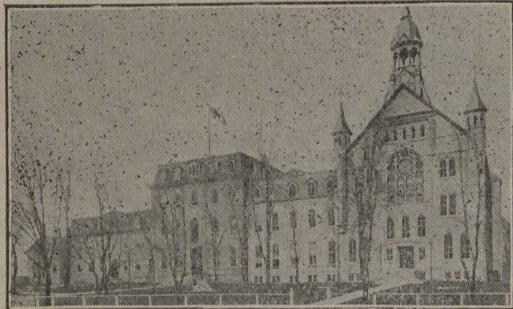
"Mes frères, dit-il, Jésus-Christ est venu dans le monde pour détruire les ouvrages du démon et ruiner son oeuvre. Nous avons déjà, en l'entendant repousser le tentateur, vu que tel était son programme. Ajoutons aujourd'hui que c'est à force de faiblesse et de souffrance, et non pas à coup d'autorité et de puissance, qu'il veut exécuter ce programme. Mais il aura des aides; ils sont douze qui le suivent. Puisqu'ils doivent ces douze partager sa fortune, il convient de leur exposer et de leur inculquer son programme de souffrance et de mort.

(La suite à la page 1508)

Bourbonnais, Illinois

L'INTERESSANT article illustré que nous publions en cette page, était déjà écrit quand, dans la nuit du 21 au 22 février dernier, le collège St Viateur de Bourbonnais fut détruit par un incendie. Certes, la perte est énorme et nous la ressentons comme il convient, cependant, étant donné que les ruines résultant de ce malheur seront relevées au plus vite, ce que nous souhaitons de tout coeur, nous n'en persistons pas moins à publier les instructifs aperçus que voici :

J'ai visité Bourbonnais en octobre 1905. C'est



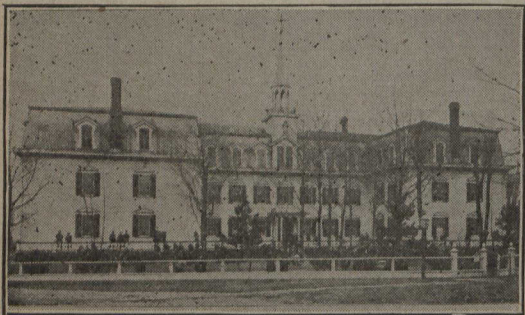
Le Collège St-Viateur.

un petit village canadien, à soixante milles au sud de Chicago. Il doit sa renommée à ses établissements d'éducation, qui répandent sur lui le prestige qu'ont ordinairement les centres d'étude. C'est charmant et coquet. Les maisonnettes sont de style moderne avec de magnifiques pelouses tout autour. Puis le collège, l'église, le couvent, groupés dans le même coin, à l'extrémité de la rue principale, comme retirés quelque peu à l'écart, donnent immédiatement l'idée que c'est là, le lieu de l'étude et de la prière.

Mais le principal intérêt d'une visite à Bourbonnais, réside dans ses souvenirs historiques et l'étude de l'évolution étrange qu'a subi son collège classique.

Bourbonnais est d'abord le berceau du catholicisme dans le comté de Kankakee. Partout où pénètre le canadien, le prêtre a pour ainsi dire son droit d'entrée et aussitôt celui-là établi, ce dernier ne tarde pas à l'y rejoindre. En 1835 François Bourbonnais, plantait sa tente au milieu de ces prairies si riches et si fertiles qui portent aujourd'hui son nom. C'était le premier visage pâle qui se fixait définitivement dans le comté de Kankakee. La même année, l'abbé Crevier, de Vincennes, venait y fonder une mission.

Mais le véritable fondateur de ce village, celui qui s'identifia avec cette localité, qui travailla le plus à son développement, fut Noël Levasseur. Il y vint en 1837. Jusque-là, le commerce si périlleux des pelleteries, avait été sa principale occupation. Pendant vingt ans, il avait parcouru les bois, avait eu de nombreuses aventures et risqué plus d'une fois sa vie. Il est resté l'un des plus hardis pionniers canadiens des états du centre. Il avait à son arrivée à Bourbonnais, trente-huit ans et une



L'Académie Notre-Dame.

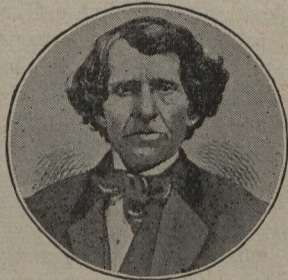
fortune de \$18,000. Il acheta 1,500 arpents de terre et y construisit un bâtiment de briques, orné d'un immense portique. Durant plusieurs années, il fut presque seul, au milieu de ces grandes prairies. Ce fut à la suite des troubles de 1837-38, que l'émigration du Canada se dirigea vers l'Illinois. La douceur du climat et la fertilité du sol fit la fortune de Bourbonnais. Les émigrés se dirigèrent vers la demeure de Levasseur qui leur vendit à des conditions faciles de petites étendues de terre et la colonie se trouva établie. On se mit vaillamment à l'oeuvre, chacun campa sa maisonnette et sous la direction de M. l'abbé de Pontavisse, on construisit la première chapelle. C'était en 1841. Alors commença une immigration suivie, qui vint surtout de

comtés de Bellechasse, de l'Islet et de Kamouraska, et en 1848, sous l'égide de M. l'abbé Courgeault, Bourbonnais était organisé en paroisse et les Soeurs de la Miséricorde jetaient les fondations d'un beau couvent. A cette même époque l'humble chapelle de poutres grossières fut remplacée par une église plus spacieuse et mieux assise.

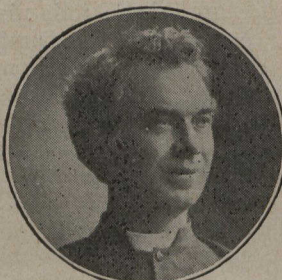
L'arrivée de Chiniquy, tristement célèbre par son apostasie, vint jeter le trouble au milieu de la petite colonie. Ce prêtre alors renommé par son zèle pour la tempérance, s'était fait le Moïse des Canadiens, et sous prétexte que "le pain, l'espace et la liberté" manquaient au Canada, avait organisé une émigration considérable et dirigé pendant les années 1851-52, des centaines de familles vers l'Illinois. Il prit charge de la cure de Bourbonnais le 28 septembre de cette dernière année. Depuis, en révolte contre son évêque, il commença une croisade farouche contre l'Eglise catholique. Ses sophismes habilement déguisés, son éloquence, sa parole vive, ses appels enflammés, son autorité sacerdotale enfin, entraînèrent les paroissiens de Bourbonnais, qui, fascinés, roulèrent avec lui dans l'abîme.

Il fallut plusieurs années de travail et de dévouement pour ramener à l'Eglise ces pauvres égarés. Les abbés Desaulniers et Mailloux furent les principaux apôtres qui par leurs vertus, leur science et leur zèle éclairé, achevèrent de rétablir l'ordre dans cette paroisse un moment ravagée par l'hérésie.

Ce fut sous la direction de ce dernier pasteur, que les Soeurs de la Miséricorde furent remplacées (1857) par les Soeurs Marianites qui, à leur tour, cédèrent la place en 1860 aux religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. Celles-ci agrandirent le couvent et depuis elles donnent à un grand nombre de jeunes filles de la paroisse et des alentours, une instruction solide et pratique.



Noël Levasseur.



Rév. M. J. Marsil

Le successeur de l'abbé Mailloux fut M. J. V. Gingras. L'oeuvre principale de son passage à Bourbonnais, fut l'érection de l'église actuelle, qu'il fit construire en pierre (1860) la nommant l'église de la Maternité. Enfin la prise de possession en 1865 de la cure de Bourbonnais par les Clercs de St Viateur, qui fondèrent à la même époque leur collège classique, avec ses chaires de philosophie et de théologie, donna à cette jeune localité un lustre particulier et la marqua d'un caractère particulier qui la distingue, je dirai, de tous les centres canadiens, des Etats-Unis. Depuis quarante ans et plus, le collège des clercs de St Viateur est ouvert à la jeunesse studieuse. Quelle a été l'évolution de l'enseignement dans ce collège?

D'abord fondé par des Canadiens, l'instruction devait y être donnée dans la langue maternelle, c'est-à-dire en français. C'est ce qu'on fit et la localité en eut un cachet véritablement exotique. Quoique sur une terre étrangère, dans un pays possédant une religion et une langue différente du Canada (j'entends dire de la province de Québec) le voyageur canadien-français, en entrant dans Bourbonnais, se sentait saisi d'une émotion forte et douce tant les moeurs de la patrie s'y étaient conservées, et la langue gardée avec son accent du pays. C'est du moins l'idée qu'on se fait de cette époque en lisant Joseph Tassé, l'historien bien connu des centres de l'Ouest, qui publia ses études historiques en 1879.

Aujourd'hui, bien que la localité soit encore canadienne non seulement d'origine mais de fait, il y a une tendance à l'adaptation d'habitudes plus américaines. La paroisse s'américanise. Les jeunes ne lisent plus le français, et lorsqu'ils parlent la langue maternelle, l'accent américain se fait sentir très fortement. Les vieilles coutumes s'en vont aussi. Et pourquoi cette décadence? Il faudrait l'attribuer, je crois, à deux causes et un fait. D'abord aux idées que professe le personnel actuel du collège et puis surtout à l'insouciance des Canadiens-français pour l'éducation confessionnelle de

leurs enfants. Le fait: l'envahissement du collège par les irlandais.

Aujourd'hui, contre ce que nous montre l'histoire et l'observation d'hommes éclairés, comme Mgr Larocque, par exemple, on professe au collège, et le Rév. Père Marsil, tout le premier, (c'est le président du collège) que le français nuit aux intérêts de la religion; que le canadien devrait, lorsqu'il met les pieds sur la terre des Etats-Unis, oublier le plus tôt possible sa langue et apprendre l'anglais. Avec l'anglais, me disait le Rév. Père Marsil, le ca-



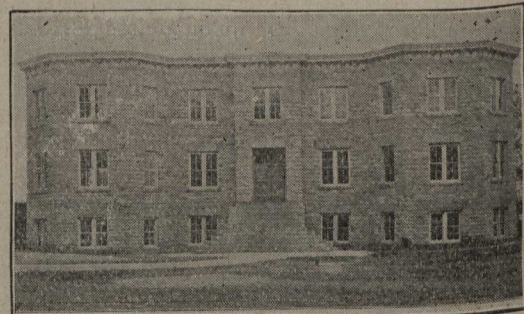
L'équipe "Shamrocks" 1904-1905, des élèves du Collège St-Viateur.

nadien peut faire plus facilement sa religion, rencontrant partout des prêtres de cette langue. Si je faisais oeuvre de polémique, je pourrais aisément démontrer le contraire, nous passons outre, mon but étant, après avoir fait l'historique de Bourbonnais, d'indiquer seulement le marche qu'a suivi jusqu'à nos jours l'éducation, dans son collège.

Cependant, si la perte de ce collège s'achève pour les Canadiens, il faut leur en attribuer la faute. Libre à chacun d'avoir son opinion. Le Rév. Père Marsil aurait-il émi cent fois le jour son opinion sur la nécessité de substituer l'anglais au français, cela n'aurait abouti à rien, si les parents avaient été moins insouciant à l'égard de l'éducation à donner à leurs enfants. On a préféré, pour épargner quelques piastres, envoyer la jeunesse aux écoles publiques et voilà que les étrangers, appréciant la fondation des canadiens, se sont mis en devoir d'envoyer leurs enfants au collège des clercs de St Viateur, qui est dû, malgré la répugnance de certains d'entre eux, enseigner en anglais, le latin, le grec, l'histoire et la philosophie. Aujourd'hui, les canadiens-français ne forment pas la dixième partie des élèves du collège et on enseigne le français comme une langue étrangère; les irlandais bénéficient des efforts et des travaux de nos compatriotes.

Si Bourbonnais a conservé jusqu'à un certain point sa physionomie canadienne, le collège a perdu complètement la sienne et à moins d'une réaction énergique et d'un réveil de la part des parents, Bourbonnais perdra cette physionomie, et, avec les idées que son collège professe, tous nos compatriotes de l'ouest en sentiront les conséquences.

Quand on aura fait remarquer que la plupart de nos paroisses canadiennes des états du centre sont desservies par des prêtres qui ont puisé là, à ce col-



Le nouveau Gymnase.

lège, avec la science, les idées du temps, on s'expliquera un peu pourquoi, le canadien, si attaché à ses us, finit par perdre son caractère propre et devenir américain. N'entendait-on pas, il y a quelque temps, dans une église dont les neuf-dixièmes des fidèles étaient des canadiens-français, que peu importait la langue, que saint Pierre comprenait aussi bien l'anglais que le français? Le prêtre a une grande influence sur le canadien. Si dans le pays ce nous est un bien, aux Etats-Unis, je crois, que cela nous est funeste, puisqu'il est aujourd'hui prouvé, que la conservation de la langue française est pour nos compatriotes, le support de la religion.

A travers la mode

A PRES avoir soumis à l'appréciation de nos lectrices le délicieux costume en drap brodé qui illustre cette page et que nous avons photographié à leur intention parmi les plus récentes nouveautés, nous leur demanderons la permission de les entretenir un peu de ce que nous appellerons les "à côté" de la mode.

La mode, en effet, ne s'occupe pas seulement des détails de la toilette; elle règle tout ce qui concerne l'organisation de la maison: le mobilier, le linge, les réceptions. Evidemment, on ne peut la suivre toujours en ses diverses évolutions lorsqu'il s'agit de l'intérieur, changer ses meubles comme on change les manches d'une robe ou la forme d'un chapeau, mais il est bon de tenir compte de ses indications, au moins dans une certaine mesure. Il ne sera pas mauvais de détailler un peu ce sujet. Contentons-nous aujourd'hui de parler du linge, aussi bien voici le moment où les ménagères avisées se préoccupent de renouveler leur provision. Il est toujours intéressant de se renseigner sur ce qui se fait de nouveau.

Il y a un écueil à éviter; s'il ne faut pas s'en tenir aux formes vieillottes, il est bon néanmoins de ne pas choisir au petit bonheur. Il est des fantaisies coûteuses qui durent seulement ce que durent les fantaisies; elles ont cette pointe d'originalité frisant l'extravagance qu'une ménagère entendue évite avec soin.

D'abord, ces jolies supposent un état de maison qui n'est pas celui de tout le monde; ensuite le bon ton en est souvent offusqué.

La lingerie était autrefois un grand luxe; maintenant elle est démocratisée; et la différence va plus loin encore: nos aïeules filaient le lin, surveillaient la lessive et s'attachaient au linge, qui durait plus que leur vie et allait d'une génération à l'autre. Nous, nous achetons le plus souvent notre linge tout fait et le donnons à une blanchisseuse, qui le brûle avec l'eau de javel, le chlore, le borax; l'élimine dans lesessoreuses; le déchire dans les barbotteuses. Une douzaine de mouchoirs ainsi traités dure à peine une année. Heureuses les maîtresses de maisons qui peuvent faire la lessive chez elles! Voltaire fut le premier à conseiller de "laver son linge sale en famille". Il ne parlait pas au sens réel du mot; mais ce conseil d'un homme d'esprit n'est-il pas bon à suivre matériellement et moralement.

Avant d'être un luxe, le linge est de l'hygiène. Avant qu'il fut connu, le frottement des vêtements sur la peau développait des affections cutanées; et les Grecs, ces civilisés de l'antiquité, ignoraient et la chemise et... le mouchoir! C'est sous le règne d'Auguste que l'on commença à porter des tuniques de lin dessous les autres vêtements, et la santé publique s'en trouva considérablement améliorée.

Puisque nous parlons hygiène, quel est le linge le plus sain? Pour climats tempérés, c'est le coton. Si la toile paraît remporter quelque priorité par sa finesse et sa blancheur, en revanche, le coton, mauvais conducteur de la chaleur, conserve au corps une température plus égale. Jadis les couches et les chemises des nouveau-nés étaient en toile fine; on a reconnu que le coton est d'un usage plus sain et plus économique.

Si, pour le linge de corps, le coton est recommandé, par contre, pour l'office et la cuisine, il doit être banni; s'imbibant trop facilement, il se salit vite: il faut deux ou trois torchons de coton contre un de toile pour essuyer la vaisselle.

Le trousseau est une des premières préoccupations matérielles d'une maman, lors des fiançailles de sa fille. Elle doit y apporter tout son soin, son goût délicat et prudent, sa science en économie domestique, et associer sa fille à ses choix, à ses décisions; ce sera la meilleure et la plus parfaite leçon de choses donnée à la future maîtresse de maison... à moins que celle-ci, élevée dans des principes que quelques-uns appelleraient surannés, n'ait elle-même préparé à l'avance plusieurs pièces de son trousseau. Il en était ainsi, il n'y a pas très longtemps encore: dès qu'une jeune fille atteignait ses quinze ans, elle était initiée à l'art de la couture par la confection de son propre linge. Elle devenait habile, cousait bien, brodait avec plaisir. Et, n'ayant point de "façons" toujours chères à payer quand il s'agit de lingerie fine, elle pouvait, sans grande dépense, avoir de plus belle batiste, de plus fine dentelle.

Ce système est-il vraiment à dédaigner? Et que

de rêves brode l'aiguille, rêves bons et sains qui ne ressemblent plus du tout à ceux qui éclosent dans l'esprit lorsque les mains sont oisives!

Pendant que les guirlandes et les jours naissent sous les doigts de l'ouvrière, l'imagination évoque cet avenir, tout rose comme un lever d'aurore où se créera un nouveau foyer dont nous préparons le charme par notre travail. Car le charme du "chez soi" n'est pas seulement dans les gerbes fleuries qui sortent des potiches précieuses, dans les tentures de soie ou les bibelots rares, il est aussi et surtout dans le linge blanc finement brodé qui couvre la



Costume en drap vin brodé et ajouré.

table, dans les draps soulignés de jours, d'entre-deux, dans les serviettes de toilette à la trame moelleuse. C'est là, le vrai luxe, la parfaite élégance; et ces choses de fées créées par nous-mêmes, notre plaisir sera double, notre bien-être plus apprécié. Pourtant, comme il est dans tout trousseau, même le plus riche, une partie de lingerie simple, presque unie, partie pratique, sérieuse d'un usage journalier et

constant, il est nécessaire de s'en occuper tout d'abord; mais quelle que soit la simplicité des modèles choisis, la réduction des garnitures, évitons les tissus grossiers ou de médiocre qualité, et portons tout notre soin au choix des modèles et à la coupe. En ceci, comme en toute chose, on ne peut établir de règles absolues; il ne faut point croire que toutes façons de chemises conviennent indistinctement à chacune: une personne très mince se trouvera fort bien de tel ou tel décolleté, de telle épaulette, point pratiques pour une personne plus forte.

Puisque nous avons abordé la question chemises, disons quelques mots de ce premier vêtement, rappelons que les manches en sont totalement supprimées? L'emmanchure est brodée ou bordée de la petite dentelle. Le devant ouvert et boutonné par une patte, a fait aussi son temps, et la coulisse, très rare, ne se voit guère que dans la lingerie commune; elle est remplacée par le troutrou brodé entre-deux de dentelles, ou un jour, dans lequel se passe le ruban de soie lavable. En fin madapolam festonné, à dents pointues; en jaconas brodé d'une très basse dentelle de fil, en nansouk garni d'une petite Valenciennes, la chemise bien taillée et soigneusement cousue, est charmante et élégante en sa fine simplicité. Le décolleté arrondi et seyant; en pointe, il convient plutôt aux personnes minces; carré, il doit être fait très exactement aux mesures de la poitrine.

Les pantalons ont subi de fréquentes variations depuis quelques années: on s'est définitivement arrêté à la jambe très large, très volannée. Le volant peut se faire en tissu plus léger que le corps même du pantalon, par exemple, celui-ci en madapolam fin, et le volant, soit en batiste, soit en jaconas.

La chemise de nuit reste la longue blouse avec grande ampleur à partir du cou: point de plis piqués, de devants plats; mais à l'encolure carrée, soulignée d'un entre-deux de broderie ou de dentelle, de menues fronces laissant l'étoffe retomber libre; empiècement dans le dos qui rend la chemise plus solide; manches froncées à l'épaule, longues ou demi-longues, terminées par un large bracelet fait d'un entre-deux. Ce modèle est des plus pratiques pour le blanchissage et le repassage.

La chemise de nuit se fait très souvent sans ouverture devant; l'encolure est assez large pour laisser passer la tête et forme ainsi une légère échancre. Cette façon, qui évite les déchirures très faciles avec les devants boutonnés, ne convient pas aux personnes très frileuses; on peut alors faire l'encolure plus montante et ouvrir le devant fort peu, juste la place nécessaire pour mettre et enlever facilement la chemise: la hauteur de deux boutons suffit très souvent.

Il ne faut pas oublier le cache-corset, qui est devenu absolument indispensable dans la toilette actuelle. Il se fait en deux formes: le boléro, qui se noue devant et peut se serrer à volonté, et le corsage de dessous, ayant pour but de préserver le corset, devenu objet de grand luxe, et dont la fine batiste de soie a besoin d'être isolée de la robe pour conserver la fraîcheur de ses teintes fragiles.

Certaines femmes un peu fortes portent les deux. Dans ce cas, elles mettent le boléro "sous" le corset, et portent le petit corsage de lingerie pour protéger le corset.

Le boléro se fait tout simple, son rôle étant d'amincir et de tenir le moins de place possible. L'essentiel est de le façonner sur mesure et en très fin tissu, afin que le petit noeud qu'on fait sur le devant pour l'attacher soit presque invisible. Choisissez du nansouk ou de la batiste, borde d'une Valenciennes et mettez un entre-deux assorti.

Le véritable cache-corset, au contraire, est un objet de grand luxe, et n'ayant aucun effort à supporter, peut se faire très garni et même entièrement en entre-deux de dentelle réunis par des petits cache-points de broderie. Le haut se coulisse avec un ruban passé dans un trou-trou.

Les jupons de lingerie sont toujours de mise, l'été, avec les robes de linon ou de mousseline. On en orne le volant de broderies, de Valenciennes posées en entre-deux ou en bordure. Ces jupons se font en nansouk, en batiste ou en fine percaline.

JACQUELINE.

Le défrichement au Canada

LORSQUE, par les belles journées du printemps, alors que nos cours d'eau sont devenus libres de glace, l'étranger en contemple la course mystérieuse, il n'est pas rare qu'il s'étonne d'y voir flotter d'immenses radeaux. Sur sa demande, on lui explique que ce sont les bois de l'exploitation des forêts canadiennes, — une des plus grandes sources de richesses du pays, — qui, ainsi, au fil de l'eau, s'en vont vers des scieries énormes, ou vers des ports d'embarquement, d'où des cargo-boats, des voiliers et des transatlantiques les emportent vers les points les plus divers du globe.

Rien n'est plus intéressant pour le nouveau débarqué sur nos rives, que d'étudier la vie, les moeurs, le travail, des bûcherons canadiens. En effet, peu de contrées ont été aussi généreusement loties que l'immense Dominion, de forêts aux essences variées, à l'étendue prodigieuse.

Voilà déjà bien des années, depuis les premiers travaux des pionniers de la Nouvelle-France, qu'on taille, qu'on sape, qu'on brûle au coeur des forêts du Canada, pourtant, il reste encore debout des milliards de pieds cubes de bois, et le jour n'est pas près où il faudra définitivement regretter l'oeuvre de destruction des sylvestres ombrages qui s'étendent de l'Atlantique-nord au Pacifique. Néanmoins, comme rien ne résiste aux efforts continus de l'homme, il est bon de prévoir la possibilité de la disparition des forêts nord-américaines. Aussi, comprenons-nous et admirons-nous la sagesse des autorités qui font replanter d'énormes étendues du sol national, afin que nos arrière-neveux n'aient pas à nous taxer d'égoïste destruction, et trouvent, eux aussi, une source de rendement dans les forêts dont leur industrie aura besoin.

Mais revenons à notre sujet, et brièvement, esquissons les grands travaux de déboisement faits en Canada. Ces travaux ont deux buts. Primo, procurer le bois dont ont besoin et l'industrie et le chauffage; secundo préparer le sol que sillonnera la charrue. Plusieurs façons de procéder sont adoptées pour éliminer une forêt ou un simple bois. Tantôt c'est un "habitant" qui, seul, avec les siens, ou avec l'aide de voisins, "claire" un terrain, comme on dit chez nous; tantôt ce sont de grandes compagnies d'exploitation forestière qui entament l'immense forêt pour en extraire tout ce qu'elle peut donner de profitable. Dans le premier cas, c'est la petite exploitation; dans le second, la grande, qui va nous intéresser en particulier. Nul n'en ignore, les magnats de l'industrie forestière disposent de capitaux considérables, de véritables armées de bûcherons. Toujours ils tiennent, (par charte,) des gouvernements des provinces ou du gouvernement fédéral, le droit d'abattre les géants de nos forêts, laissant par la suite aux colons le soin d'enlever les souches sur leurs concessions, et de convertir en champs de céréales l'emplacement naguère couvert d'inextricables bois et sous-bois. Pour en arriver à leurs fins, les industriels qui exploitent les forêts canadiennes opèrent pratiquement.

De-ci, de-là, ces gens qui, auprès de l'"habitant", portent le nom vague de "concerne", établissent des chantiers où la besogne dure une bonne partie de l'année. A l'automne, quand les bois se dépouillent de leurs feuillages, quand une belle gelée vivifie l'air, les robustes bûcherons des chantiers, — pour la plupart engagés dès l'été au salaire de \$30 à \$50 par mois, avec nourriture, — s'en vont, guidés par des contremaîtres (foremen), en pleine campagne. Là, de l'aube au soir, ils abattent les arbres de l'essence et du diamètre voulus, et en entassent les troncs en pyramides. Quand l'hiver aux neiges abondantes est venu, ces mêmes hommes, avec de puissants attelages de chevaux, viennent chercher les troncs qu'ils ont équarris à l'automne, et, sur des traîneaux, les charroient au cours d'eau le plus proche. Parfois, le bois est laissé sur la berge, d'où au printemps il sera précipité dans l'onde; parfois, il est placé sur la glace du fleuve ou de la rivière et... dès la débâcle, le

cours d'eau le conduira à destination. Fort curieuse, en vérité, cette flottaison du bois par "cages" ou radeaux, ou en simples billots, sur lesquels sautent d'habiles manoeuvres qui, la gaffe en mains, leur font prendre le fil du courant.

Quant à dire quel est le bois le plus recherché, c'est évidemment le sapin, quoique nos forêts en offrent de toutes sortes.

Voici, par exemple, en quels termes poétiques M. A. Gérin-Lajoie parle de ce sujet dans son célèbre ouvrage "Jean Rivard" — le défricheur.

"Jean Rivard se rappelait le précepte : "Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui"; aussi, à peine l'Aurore aux doigts de rose



A la débâcle, les immenses et innombrables billots de la forêt voisine, suivront le courant de la rivière jusqu'à destination.

avait-elle ouvert les portes de l'Orient, comme dirait le bon Homère, que nos deux défricheurs étaient déjà à l'oeuvre.

"Ils commencèrent à éclaircir et nettoyer les alentours de leur cabane; en quelques jours, les arbrisseaux avaient été coupés ou arrachés de terre, les "corps morts" (*) avaient été coupés en longueurs de huit à dix pieds, réunis en tas et brûlés; les grands arbres seuls restaient debout, trônant çà et là, dans leur superbe majesté.

"Les grands arbres de la forêt offrent aux regards quelque chose de sublime. Rien ne présente



Dans la forêt, la neige sert à faciliter le transport des troncs d'arbres, équarris ou non.

une plus belle image de la fierté, de la dignité royale. Cette vue rappelle involontairement à l'esprit la belle comparaison du prophète à l'égard des superbes :

Pareils aux cèdres du Liban,
Ils cachent dans les cieus,
Leurs fronts audacieux.

* Dans le langage des défricheurs, les "corps morts" sont des arbres abattus par les ouragans ou par suite de vétusté.

"On y voyait l'orme blanc, si remarquable par l'ombrage protecteur qu'il offre au travailleur. A une vingtaine de pieds du tronc, quatre ou cinq rameaux s'élançant en divergeant jusqu'à une hauteur de soixante à soixante-dix pieds, et là s'arrêtent pour se pencher vers la terre, formant avec leur riche feuillage un immense parasol. Quelques-uns de ces arbres s'élèvent à une hauteur de cent pieds. Isolés, ils apparaissent dans toute leur grandeur, et ce sont sans contredit les arbres les plus magnifiques de la forêt.

"On y voyait aussi le frêne blanc, si remarquable par sa blanche écorce, la beauté de son feuillage et l'excellente qualité de son bois, qui sert à une multitude d'usages, — le hêtre à l'écorce grisâtre, que la foudre ne frappe jamais et dont les branches offrent aussi par leur gracieux feuillage et leur attitude horizontale, un abri recherché, — le tilleul au bois blanc, qui croît à une hauteur de plus de quatre-vingts pieds, et sert à la fabrication d'un grand nombre d'objets utiles, — le merisier à l'écorce aromatique, et dont le bois égale en beauté l'acajou, — le sapin, au feuillage toujours vert, qui s'élève vers le ciel en forme pyramidale, — et enfin, ce pin, qui s'élance jusqu'à cent cinquante pieds, et que sa forme gigantesque a fait surnommer le roi de la forêt. Ces deux derniers, cependant, ne se trouvaient qu'en très petit nombre sur la propriété de Jean Rivard. Nous parlerons plus loin d'un magnifique bosquet d'érables, situé à quelque distance de son habitation.

"On avouera qu'il fallait, sinon du courage, au moins de bons bras pour s'attaquer à ces géants de la forêt, qui ne succombaient qu'avec lenteur sous les coups répétés de la hache. Nos bûcherons commençaient par jeter un coup d'oeil sur les arbres qu'ils destinaient à la destruction, afin de s'assurer dans quelle direction ils penchaient; car tout arbre, même le plus fier, tend à pencher d'un côté plutôt que d'un autre, et c'est dans cette direction que doit être déterminée sa chute. Du matin jusqu'au soir, nos deux défricheurs faisaient résonner les bois du son de cet utile instrument qu'on pourrait à bon droit regarder parmi nous comme l'emblème et l'outil de la civilisation. Les oiseaux, effrayés, s'enfuyaient de ces retraites, naguère si paisibles. Quand le grand arbre de cent pieds de hauteur, atteint au coeur par le taillant de l'acier meurtrier, annonçait qu'il allait succomber, il y avait comme une seconde de silence solennel, puis un craquement terrible causé par la chute du colosse. Le sol faisait entendre un sourd mugissement.

"De même que dans le monde politique, financier, commercial ou industriel, la chute des grands entraîne la ruine d'une multitude de personnages subalternes, de même la chute des grands arbres fait périr une multitude d'arbres moins forts, dont les uns sont décapités ou brisés par le milieu du corps, et les autres complètement arrachés de terre.

"A peine nos défricheurs avaient-ils porté sur leur ennemi terrassé un regard de superbe satisfaction qu'ils se mettaient en frais de le dépecer. En quelques instants, l'arbre était dépouillé de ses branches, puis coupé en diverses parties, qui restaient éparses sur le sol, en attendant le supplice du feu.

"Et les mêmes travaux recommençaient chaque jour.

"Durant la première semaine, Jean Rivard, qui jusqu'alors n'avait guère connu ce que c'était que le travail physique, se sentait à la fin de chaque journée tellement accablé de fatigue, tellement harassé, qu'il craignait de ne pouvoir tenir à cette vie de labeur; mais chaque nuit il reposait si bien, enveloppé dans une peau de buffle, et couché sur le lit rustique dressé par Pierre Gagnon au fond de la cabane, qu'il se trouvait le lendemain tout refait, tout restauré, et prêt à reprendre sa hache. Peu à peu ses muscles, devenus plus souples et en même temps plus énergiques, s'habituaient à ce violent exercice".

L'honneur des Indiens Choctaws

Où trouverait-on dans bien des civilisations l'homme d'honneur susceptible de désert son intérieur, de quitter sa femme et ses enfants et de retourner dans son pays d'origine, à des milliers de milles de distance, pour y être fusillé, tout simplement parce qu'il aurait donné sa parole d'être présent à la date fixée pour sa propre exécution ? Aucun constable ne l'y contraignant, il échapperait plutôt à la mort en rompant sa promesse. Il n'y a certainement au monde qu'une petite tribu dont les membres ne le feraient pas, ce sont les Choctaws. Lorsque l'un d'eux a été condamné à mort par le tribunal indigène, il ne manque pas de tenir sa promesse et de retourner au pays pour son exécution et de subir son sort. Il abandonne tout avec un admirable stoïcisme, pour aller seul à la mort, plutôt que de manquer à sa parole sacrée. L'honneur des Choctaws est quelque chose de merveilleux.

* * *

La petite nation des Choctaws est située dans l'angle sud-est du territoire indien des Etats-Unis. Le terrain est montagneux et couvert de bois épais. La population est de quarante-trois mille habitants environ. Parmi ce nombre, douze mille sont Choctaws. Il y a un millier d'Indiens de différentes tribus et quatre mille nègres.

Les autres habitants sont des blancs qui ont obtenu du gouvernement des Etats-Unis l'autorisation de se fixer parmi les Choctaws. Cette tribu émigra, il y a une cinquantaine d'années, du territoire d'Alabama. Ils établirent un conseil dont les membres étaient élus par les citoyens Choctaws. Ce corps constitué fit les lois, et un chef, assisté de deux juges, fut chargé de les appliquer.

Peu après l'établissement en territoire indien, un Chunubble Harjo, un Peau-Rouge pur-sang, qui jouissait d'une très mauvaise réputation parmi ses compatriotes, tua sa soeur pour une vétille. C'était le premier meurtre dans la tribu depuis qu'elle était venue de l'Ouest, et les chefs et les juges décidèrent de faire un exemple.

Le conseil fut rassemblé, et l'on décida que les meurtres et les vols seraient punis de mort. Harjo fut arrêté et condamné à être fusillé. Les législateurs indiens avaient tenu cependant à ce qu'un délai de trois mois fût accordé au condamné après la sentence. Et Harjo ne manqua pas de réclamer le délai auquel il avait droit. Mais une question se posa alors : Que ferait-on du meurtrier pendant ce temps-là ?

—Qu'on le mette en prison, dit un des Choctaws.

—Vous savez bien que nous n'en avons pas, répliqua le juge.

—Qu'on le fasse surveiller par des gardiens.

—Mais où prendre l'argent pour payer des gardiens ?

Le chef, irrité, était sur le point de demander la modification de la loi, lorsque le vieux juge eut une idée, il fit appeler le condamné et lui dit :

—Jeune homme, tu dois mourir dans trois mois, mais pendant ce délai tu es libre. Va où tu voudras. Si tu ne retournes pas à la date fixée pour ton exécution, ton père et ta mère seront déshonorés pour toujours. Va...

L'idée du vieux juge ne rencontra pas beaucoup d'enthousiasme, car tout le monde était persuadé qu'il ne retournerait pas. Il retourna et mourut bravement.

La tribu trouva cette coutume aussi noble qu'économique. Elle flattait aussi l'orgueil des Choctaws, car quel peuple civilisé pouvait se vanter d'une loi aussi libérale. Elle fut donc adoptée, et nombreux furent les condamnés à mort qui, après une vie aventureuse au loin, rentrèrent dans leur pays pour s'y faire fusiller. Les exécutions finirent par faire quelque bruit et furent recherchées par les voyageurs friands d'émotions nouvelles.

On suppose généralement que les Indiens sont une race dégénérée, sans moralité et sans principes, mais la coutume dont nous parlons aujourd'hui règne depuis une cinquantaine d'années, et voici qui combat avec force l'assertion hâtive qui tend à faire des Choctaws d'irresponsables Peaux-Rouges. Lorsqu'ils donnent leur promesse, ils la considèrent comme un engagement absolu.

Le 13 juillet 1900, William Goins retourna de Cuba, abandonnant sa femme et ses biens. Il rentra dans sa petite patrie pour y mourir.

Il était parti pour Cuba après le prononcé du jugement qui le condamnait à mort. Et lorsqu'une brève note lui parvint, lui annonçant que le 13 juillet avait été la date choisie pour son exécution, il quitta tout et retourna à son foyer et à son tombeau. N'est-ce pas surprenant ? Cela ne vous paraît-il pas fantastique ? C'est cependant un fait indéniable, et le cas de Goins n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres.



Red Bird quitta sa fiancée pour aller se faire fusiller

Lorsqu'un individu est condamné, il s'enfuit de son pays natal et va vivre dans une contrée où on ne sait rien de son passé. Parfois, il est fusillé dans un délai de trois mois, mais dans la plupart des cas, six mois leur sont accordés avant l'expiation, et s'il est fait appel, le condamné Choctaw peut vagabonder librement par le monde tant que sa cause n'est pas définitivement jugée.

L'histoire la plus touchante est celle de Red Bird, Choctaws métissé de Mexicain. Il était grand, élancé, et avait un beau visage. Une flamme d'intelligence brillait dans ses yeux noirs. Il avait reçu une certaine instruction, et sa mise était relativement soignée. Après sa condamnation, il s'était rendu à Markogée (territoire indien). C'était l'époque du recensement de la population. Sa connaissance des dialectes indiens lui permit de trouver rapidement une place momentanée. Red Bird était un employé modèle, et son chef, voyant en lui un homme zélé et travailleur, lui offrit une situation permanente. Le condamné accepta, se réservant comme condition indispensable de pouvoir quitter son emploi dès qu'il le désirerait.

Peu de temps après, il fut introduit dans une petite société composée des familles des sous-officiers du fort Gibon, situé près de Musekogee, et une idylle même s'ébaucha entre le condamné et une jeune fille du fort.

Un soir, cependant, tandis que tous les membres habituels de la réunion étaient présents, Red Bird apparut extraordinairement pâle, tandis que ses yeux brillaient d'une façon étrange.

—Amis, écoutez-moi, dit-il.

Les conversations cessèrent, et le silence se fit, intense et pénible.

Alors, celui qui avait interrompu la réunion d'une manière aussi extraordinaire, dit, d'une voix étranglée par l'émotion : J'ai à vous parler.

—Quand je vins parmi vous, continua Red Bird, personne ne me connaissait, et vous avez eu l'amabilité de me prendre pour un honnête homme et de me recevoir comme tel. Je ne vous ai jamais raconté mon histoire. Il y a dix mois, un jour que j'étais ivre, j'ai tué un camarade de ma tribu. Demain, je dois mourir pour ce crime. Je suis heureux de vous avoir trompés, mais le peu de plaisir que j'ai eu avec vous a été si doux. A l'aube, je partirai pour aller mourir. Je m'en vais seul. Adieu, amis.

Red Bird tendit la main à celle qu'on appelait déjà sa fiancée. Elle s'évanouit immédiatement. Tous les amis du jeune Indien l'entourèrent et l'engagèrent vivement à ne pas partir, mais lui répondait stoïquement :

—J'ai donné ma parole. Il le faut.

De grands efforts furent faits pour l'engager à rester. Lorsqu'elle fut revenue à elle, sa fiancée même, oubliant en cet instant suprême la retenue habituelle dont elle avait fait preuve, se jeta au cou du jeune homme en sanglotant :

—Ne partez pas, ne partez pas ! Vous

n'en avez pas le droit. Si vous avez donné votre parole, d'autre part, vous n'avez pas laissé supposer que nous pouvions peut-être former des vœux de bonheur.

Ce fut un instant terrible, car Red Bird, à toutes ces abjurations, répondait froidement :

—Il faut que je parte. J'ai promis.

Les femmes, que ce spectacle émouvait outre me-

sure, ne pouvaient s'empêcher de retenir leurs larmes.

—J'ai promis, j'ai promis, répétait-il. Vous ne savez pas ce que c'est que la parole d'un Choctaw.

Lorsque l'émotion se fut un peu calmée, le stoïcisme de Red Bird fit l'admiration de tous ces hommes, qui, certes, étaient déjà habitués à la vie âpre et dure.

Le soir même, les amis de l'Indien l'accompagnèrent jusqu'à la gare voisine, où il devait prendre le train pour se rendre dans son pays, où la mort l'attendait.

Au dernier moment, les intimes de Red Bird essayèrent encore une dernière fois de sauver la vie de leur malheureux compagnon. Rien n'y fit. L'Indien embrassa chacun de ses amis, en les priant de dire un dernier adieu à sa fiancée.

Le train s'ébranla, s'éloigna rapidement, laissant sur la quai les témoins de cette scène, très émus.

Le lendemain, à trois heures précises, il était exécuté. Dans le cimetière du fort Gibon, on peut voir le petit monument élevé à sa mémoire. On prétend même que la fiancée blanche de Red Bird ne s'est jamais mariée, si grand fut son chagrin.

Cependant, dans toutes les races d'hommes, il y a des traîtres. Un Choctaw, un seul, manquant à sa parole, négligea d'apparaître le jour de son exécution. Il y a une dizaine d'années de cela.

Cet Indien avait tué un ami pour le voler. Il s'appelait Goins Snake. L'exécution avait été fixée au

15 juin. La scélératesse de son crime avait déterminé un grand courant d'antipathie parmi les indigènes, et une grande foule s'était massée sur le lieu de l'exécution, à la date fixée. On attendait le condamné à deux heures. Lorsque le soleil commença à décliner vers l'ouest et qu'on ne le vit pas venir, la foule devint tumultueuse et inquiète. Elle resta néanmoins jusqu'à la nuit. Mais l'Indien ne se montra pas. Goins Snake était un traître ; le premier de la tribu.

Un mois après, les Choctaws furent de nouveau informés d'avoir à s'assembler sur le lieu d'exécution. Le chef s'était refusé d'en donner la raison, en sorte qu'on croyait que le traître avait été pris et qu'il allait être fusillé.

Bien avant l'heure, la foule fut là, plus compacte que le mois précédent. Mais au lieu du condamné, on vit arriver deux vieillards, escortés par le chef et les juges. C'étaient le père et la mère du jeune traître.

Le vieil Indien se plaça au centre, avec sa femme. Puis, il dit d'une voix tremblante, combien ils avaient été déshonorés par l'acte de son fils.

—Nous devons à l'honneur de la tribu, ajouta-t-il, de mourir de notre propre main, et nous vous avons fait assembler dans cette intention.

Le sang répandu appelait le sang, et les Peaux-Rouges crièrent :

—Oui, qu'il en soit ainsi ! L'honneur Choctaw ne peut pas rester sur cette honte.

Et alors, devant la multitude, le vieillard tua sa femme et se suicida ensuite. La foule trouva cet acte païen si naturel, qu'elle y applaudit avec une sorte d'enthousiasme sauvage. L'honneur était sauf.

L'exécution de William Goins, dont nous avons parlé plus haut, a été la dernière exécution choctaw. Le gouvernement des Etats-Unis a tenu à faire disparaître ces derniers vestiges de l'administration indienne, et des tribunaux réguliers ont été créés, devant lesquels les Choctaws seront dorénavant jugés, d'après les lois de nos voisins.

Goins avait tué un oncle dans une dispute. On lui avait accordé un très long sursis, en sorte que l'exécution n'eut lieu que trois ans après la condamnation. Goins partit pour Cuba, où il se joignit aux insurgés. Après la guerre, il épousa une Cubaine, et vint se fixer aux environs de la Havane, où il se livra à la culture du tabac. C'est là qu'il vécut jusqu'au jour où il fut informé de la date de sa mort. Il dit alors adieu à sa femme et à ses amis, il retourna seul dans sa petite nation, où la pitié était inconnue. Arrivé sur le lieu de l'exécution, on lui banda les yeux, et l'on épingla à la place du coeur un petit carré de papier blanc. Le chef épaula son winchester et fit feu.



William Goins revint de Cuba pour subir le châtiment de son crime



La mère du seul Choctaw qui ne tint pas sa parole



Le record de la pêche

Marius et Tartarin se sont rencontrés hier à la brasserie. Vous pensez s'ils ont vite sympathisé, vous pensez si, mutuellement, ils se sont racontés des blagues hautes comme la tour Eiffel. Eh bien! dans ce tournoi, c'est Marius qui a été battu, et à plates coutures, s'il vous plaît. On causait pêche à la ligne:

Marius — Moi, quand je vais à la pêche, pour mettre mon poisson, j'emporte un baquet.

Tartarin — Et moi une cuve!

Marius — Moi, mon cher, je les prends avec la main.

Tartarin — Et moi, mon cher, je les appelle, simplement.

Marius — Chez nous, les poissons mordent avant qu'on ait jeté la ligne.

Tartarin — Eh bien! et chez nous, donc! Les poissons y mordent tellement qu'il a fallu les "museler"!

Un roi vantard

Le fameux peintre américain Whistler, qui passa la plus grande partie de sa vie à Paris, avait des réparties pleines d'esprit et souvent cruelles.

Au moment du couronnement d'Edouard VII, il assistait à une réception chez l'ambassadeur d'Angleterre. Une duchesse, à qui on le présente, lui demande tout à coup:

—Je crois que vous connaissez le roi Edouard, monsieur Whistler?

—Non, madame, — répond le peintre.

—C'est bizarre, — répond la duchesse, — j'ai entendu le roi, l'année dernière, à un dîner, assurer qu'il vous connaissait.

—Oh! — fit en souriant Whistler, — c'est bien de lui, il est si vantard.

Distrait

L'étude de l'astronomie et de l'alchimie passionne à ce point M. de la Gigonnière, qu'il accorde peu d'attention aux choses de la vie pratique. Témoin le dialogue suivant entre le vieux savant et ses domestiques:

—Etes-vous là, Joseph?

—Oui, monsieur!

—Que faites-vous?

—Rien, monsieur.

—Fort bien!

—Etes-vous là, Baptiste?

—Oui, monsieur!

—Que faites-vous?

—Rien, monsieur!

—Très bien! très bien!

Puis, après une pause:

—Quand vous aurez fini, vous m'apporterez mon chocolat.



EN RUSSIE

Witte. — Attention!...
Si tu m'étrangles, je lâche tout!



EN RUSSIE — LIBERTE DE REUNION

Cette caricature est extraite du journal "les Strieli", publié à Saint-Petersbourg en dépit de la censure.



EN RUSSIE — LIBERTE D'ASSOCIATION

(Le dessin représente la police russe associée aux assassins.)

La couleur révélatrice

En police correctionnelle.

Il s'agit d'une rixe, sur la voie publique entre un pochard belliqueux et un passant inoffensif comme le veau qui tette.

Naturellement, c'est le pochard qui est sur la sellette.

Une brave femme qui dépose en qualité de témoin, dit ce qu'elle a vu.

—Alors, interroge le président, vous avez pensé, tout de suite, que l'accusé était ivre. Mais à quoi avez-vous reconnu cela?

—Mon Dieu, monsieur le juge, c'est bien simple. Comme il était tout rouge, j'ai bien vu qu'il était gris.

Le médaillon de Mme Larmoire

Quand M. Larmoire avait vingt ans, une florissante chevelure "ombrait son front pensif. Aujourd'hui, M. Larmoire compte quarante ans à peine et ses beaux cheveux ont rejoint les neiges d'antan. Les ans, les soucis, les petites fêtes en sont la cause. M. Larmoire s'en console, mais Mme Larmoire s'en désolé: elle a recueilli dans un petit médaillon les dernières boucles de son mari et elle les porte contre son cœur, tendrement.

—Mon vieux, disait hier Krikraç à son ami Larmoire, mon pauvre vieux, tu te déplumes.

—Hélas! à qui le dis-tu!

—Tu ne possèdes plus de cheveux, mon cher.

—Oh! il m'en reste bien encore quelques-uns, réplique tranquillement Larmoire, mais c'est ma femme qui les porte!



A ALGESIRAS

Le problème marocain présente un très bon aspect, et les puissances sont décidées à une entente cordiale.

Le crime de la blanchisseuse

Une blanchisseuse avait épousé un charbonnier. Un beau matin celui-ci mourut dans d'horribles convulsions, et le procureur du roi — c'était alors le procureur du roi — eut la curiosité de savoir comment il était mort. Il envoya deux médecins pour examiner le cadavre et en faire l'autopsie. Les disciples d'Esculape conclurent dans leur rapport que le charbonnier avait été empoisonné.

La blanchisseuse est arrêtée et mise en prison.

Pendant l'instruction, elle avoue qu'elle avait fait avaler à son mari une bouteille d'eau de javelle.

—Comment, accusée, lui demanda le président le jour du jugement, avez-vous pu commettre un aussi grand forfait?

—Ah! monsieur, s'écria la blanchisseuse en pleurs, je vous assure que je ne voulais pas le tuer, je voulais seulement le blanchir!



A ALGESIRAS

En effet, l'amitié, la cordialité et l'intimité ne sauraient être plus grandes, vues au grand jour.

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'Académie française

(Suite)

Nous restâmes plusieurs semaines à Lyon, et tout le temps que j'eus à moi je le passais sur les quais du Rhône et de la Saône; je connais les ponts d'Ainay, de Tilsitt, de la Guillotière ou de l'Hôtel-Dieu, aussi bien qu'un Lyonnais de naissance.

Mais j'eus beau chercher : je ne trouvai pas le "Cygne".

Il nous fallut quitter Lyon et nous diriger vers Dijon; alors l'espérance de retrouver jamais madame Miligan et Arthur commença à m'abandonner; car j'avais à Lyon étudié toutes les cartes de France qui se trouvaient aux étalages des bouquinistes, et je savais que le canal du Centre, que devait prendre le "Cygne" pour gagner la Loire, se détache de la Saône à Châlon.

Nous arrivâmes à Châlon et nous en repartîmes sans avoir vu le "Cygne" : c'en était donc fait, il fallait renoncer à mon rêve.

Justement pour accroître mon désespoir, qui pourtant était déjà bien assez grand, le temps devint détestable; la saison était avancée, l'hiver approchait, et les marches sous la pluie, dans la boue, devenaient de plus en plus pénibles. Quand nous arrivions le soir dans une mauvaise auberge ou dans une grange, harassés par la fatigue, mouillés jusqu'à la chemise, crottés jusqu'aux cheveux, je ne me couchais point avec des idées riantes.

Lorsque, après avoir quitté Dijon, nous traversâmes les collines de la Côte-d'Or, nous fûmes pris par un froid humide qui nous glaçait jusqu'aux os, et un Joli-Coeur devint plus triste et plus maussade que moi.

Le but de mon maître était de gagner Paris au plus vite, car à Paris seulement nous avions chance de pouvoir donner quelques représentations pendant l'hiver; mais, soit que l'état de sa bourse ne lui permit pas de prendre le chemin de fer, soit toute autre raison, c'était à pied que nous devions faire la route qui sépare Dijon de Paris.

Quand le temps nous le permettait, nous donnions une courte représentation dans les villes et dans les villages que nous traversions, puis après avoir ramassé une maigre recette, nous nous remettions en route.

Jusqu'à Châtillon, les choses allèrent à peu près, quoique nous eussions toujours à souffrir du froid et de l'humidité; mais après avoir quitté cette ville, la pluie cessa et le vent tourna au nord.

Tout d'abord, nous ne nous en plaignîmes pas, bien qu'il soit peu agréable d'avoir le vent du nord en pleine figure; à tout prendre, mieux valait encore cette bise, si âpre qu'elle fût, que l'humidité dans laquelle nous pourrissions depuis plusieurs semaines.

Le vent ne resta pas au sec; le ciel s'emplit de gros nuages noirs, le soleil disparut, et tout annonça que nous aurions bientôt de la neige.

Nous pûmes cependant arriver à un gros village sans être pris par elle, mais l'intention de mon maître était de gagner Troyes au plus vite, parce que Troyes est une grande ville dans laquelle nous pourrions donner plusieurs représentations, si le mauvais temps nous obligeait à y séjourner.

—Couche-toi vite, me dit-il, quand nous fûmes installés dans notre auberge; nous partirons demain matin de bonne heure, je crains d'être surpris par la neige.

Pour lui, il ne se coucha pas aussitôt, il resta au coin de lâtre de la cuisine pour réchauffer Joli-Coeur, qui avait beaucoup souffert du froid de la journée et n'avait cessé de gémir, malgré que nous eussions pris soin de l'envelopper dans des couvertures.

Le lendemain matin je me levai de bonne heure, comme il m'avait été commandé; il ne faisait pas encore jour, le ciel était noir et bas, sans une étoile; il semblait qu'un grand couvercle sombre se fût abaissé sur la terre et allait l'écraser. Quand on ouvrit la porte un vent âpre s'engouffrait dans la cheminée et ravivait les tisons qui la veille au soir, avaient été enfouis sous la cendre.

—A votre place, dit l'aubergiste, s'adressant à mon maître, je ne partirais pas; la neige va tomber.

—Je suis pressé répondit Vitalis, et j'espère arriver à Troyes avant la neige.

—Trente kilomètres ne se font pas en une heure. Nous partîmes néanmoins.

Vitalis tenait Joli-Coeur serré sous sa veste pour lui communiquer un peu de sa propre chaleur, et les chiens, joyeux de ce temps sec, couraient devant nous; mon maître m'avait acheté à Dijon une peau de mouton, dont la laine se portait en dedans; je m'enveloppais dedans et la bise me la colla sur le corps.

Il n'était pas agréable d'ouvrir la bouche : nous marchâmes, gardant l'un et l'autre le silence, hâtant le pas, autant pour nous presser que pour nous réchauffer.

Bien que l'heure fût arrivée où le jour devait paraître, il ne se faisait pas d'éclaircies dans le ciel.

Enfin, du côté de l'Orient, une bande blanchâtre entr'ouvrit les ténèbres, mais le soleil ne se montra pas : il ne fit plus nuit; c'eût été une grosse exagération de dire qu'il faisait jour.

Cependant, dans la campagne, les objets étaient devenus plus distincts; la livide clarté qui rasait la terre, jaillissant du levant comme d'un immense soupirail, nous montrait des arbres dépouillés de leurs feuilles, et çà et là des haies ou des broussailles, auxquelles les feuilles desséchées adhéraient encore, faisant entendre, sous l'impulsion du vent qui se secouait et les tordait, un bruissement sec.

Personne sur la route, personne dans les champs, pas un bruit de voiture, pas un coup de fouet; les seuls êtres vivants étaient les oiseaux, qu'on entendait, mais qu'on ne voyait pas, car ils se tenaient abrités sous les feuilles; seules, des pies sautillaient sur la route, la queue relevée, le bec en l'air, s'envolant à notre approche pour se poser en haut d'un arbre, d'où elles nous poursuivaient de leurs jacassements, qui ressemblaient à des injures ou à des avertissements de mauvais augure.



Tout à coup, un point pâle se montra au ciel, dans le nord; il grandit rapidement en venant sur nous, et nous entendîmes un étrange murmure de cris discordants; c'étaient des oies ou des cygnes sauvages qui, du Nord, émigraient dans le Midi; ils passèrent au-dessus de nos têtes, et ils étaient déjà loin qu'on voyait encore voltiger dans l'air quelques flocons de duvet, dont la blancheur se détachait sur le ciel noir.

Le pays que nous traversions était d'une tristesse lugubre qu'augmentait encore le silence; aussi loin que les regards pouvaient s'étendre dans ce jour sombre, on ne voyait que des champs dénudés, des collines arides et des bois roussis.

Le vent soufflait toujours du nord avec une légère tendance cependant à tourner à l'ouest; de ce côté de l'horizon arrivaient des nuages cuivrés, lourds et bas qui paraissaient peser sur la cime des arbres.

Bientôt quelques flocons de neige, larges comme des papillons, nous passèrent devant les yeux; ils montaient, descendaient, tourbillonnaient sans toucher la terre.

Nous n'avions pas encore fait beaucoup de chemin, et il me paraissait impossible d'arriver à Troyes avant la neige; au reste, cela m'inquiétait peu, et je me disais même que la neige, en tombant, arrêterait ce vent du nord et apaiserait le froid.

Mais je ne savais pas ce que c'était qu'une tempête de neige.

Je ne tardai pas à l'apprendre, et de façon à n'oublier jamais cette leçon.

Les nuages qui venaient du nord-ouest s'étaient approchés, et une sorte de lueur éclairait le ciel de leur côté; leurs flancs s'étaient entr'ouverts, c'était la neige.

Ce ne furent plus des papillons qui voltigèrent devant nous, ce fut une pluie de neige qui nous enveloppa.

—Il était écrit que nous n'arriverions pas à Troyes, dit Vitalis; il faudra nous mettre à l'abri dans la première maison que nous rencontrerons.

C'était là une bonne parole qui ne pouvait m'être que très agréable; mais où trouverions-nous cette maison hospitalière? Avant que la neige nous enveloppât dans sa blanche obscurité, j'avais examiné le pays aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, et je n'avais pas aperçu de maison, ni rien qui annonçât un village. Tout au contraire, nous étions sur le point d'entrer dans une forêt dont les profondeurs sombres se confondaient avec l'infini, devant nous, aussi bien que de chaque côté sur les collines qui nous entouraient.

Il ne fallait donc pas trop compter sur cette maison promise; mais, après tout, la neige ne continuerait peut-être pas.

Elle continua, elle augmenta.

En peu d'instants, elle avait couvert la route et tout ce qui l'arrêtait sur la route : tas de pierres, herbes des bas-côtés, broussailles et buissons des fossés, car, poussée par le vent qui n'avait pas faibli elle courait ras de terre pour s'entasser contre ce qui lui faisait obstacle.

L'ennui pour nous était que nous fussions du nombre de ces obstacles; lorsqu'elle nous frappait, elle glissait sur les surfaces rondes, mais partout où se trouvait une fente, elle entraînait comme une poussière et ne tardait pas à fondre.

Pour moi, je la sentais me descendre en eau froide dans le cou, et mon maître, dont la peau de mouton était soulevée pour laisser respirer Joli-Coeur, ne devait pas être mieux protégé.

Cependant, nous continuions de marcher contre le vent et contre la neige, sans parler; de temps en temps, nous retournions à demi la tête pour respirer.

Les chiens n'allaient plus en avant, ils marchaient sur nos talons, nous demandant un abri que nous ne pouvions leur donner.

Nous avançons lentement, avec peine, aveuglés, mouillés, glacés, et bien que nous fussions depuis assez longtemps déjà en pleine forêt, nous ne nous trouvions nullement abrités, la route étant exposée en plein au vent.

Heureusement, ce vent qui soufflait en tourmente s'affaiblit peu à peu, mais alors la neige augmenta, et au lieu de s'abattre en poussière, elle tomba large et compacte.

En quelques minutes, la route fut couverte d'une épaisse couche de neige, dans laquelle nous marchâmes sans bruit.

De temps en temps je voyais mon maître regarder sur la gauche, comme s'il cherchait quelque chose, mais on n'apercevait qu'une vaste clairière dans laquelle on avait fait une coupe au printemps précédent, et dont les jeunes baliveaux aux tiges flexibles se courbaient sous le poids de la neige.

Qu'espérait-il trouver de ce côté?

Pour moi, je regardais droit devant moi, sur la route, aussi loin que mes yeux pouvaient porter, cherchant si cette forêt ne finirait pas bientôt et si nous n'apercevions pas une maison.

Mais c'était folie de vouloir percer cette averse blanche; à quelques mètres les objets se brouillaient et l'on ne voyait plus rien que des flocons de plus en plus serrés, qui nous enveloppaient dans les mailles d'un immense filet.

La situation n'était pas gaie, car je n'ai jamais vu tomber la neige, alors même que j'étais derrière une vitre dans une chambre bien chauffée, sans éprouver un sentiment de vague tristesse, et présentement je me disais que la chambre chauffée devait être bien loin encore.

Cependant, il fallait marcher et ne pas se décourager, parce que nos pieds enfonçaient de plus en plus, et parce que le poids qui chargeait nos chapeaux devenait de plus en plus lourd.

Tout à coup, je vis Vitalis étendre la main dans la direction de la gauche, comme pour attirer mon attention. Je regardai, et il me sembla apercevoir confusément dans la clairière une hutte en branchages.

Je ne demandai pas d'explication, comprenant que si mon maître m'avait montré cette hutte, ce n'était pas pour que j'admirasse l'effet qu'elle produisait

dans le paysage; il s'agissait de trouver le chemin qui conduisait à cette hutte.

C'était difficile, car la neige était déjà assez épaisse pour effacer toute trace de route ou de sentier; cependant, à l'extrémité de la clairière, à l'endroit où recommençaient les bois de haute futaie, il me sembla que le fossé de la grande route était comblé: là sans doute débouchait le chemin qui conduisait à la hutte.

C'était raisonner juste; nous descendîmes dans le fossé, et nous ne tardâmes pas à arriver à cette hutte.

Elle était formée de fagots et de bourrées, au-dessus desquels avaient été disposés des branchages en forme de toit; et ce toit était assez serré pour que la neige n'eût point passé à travers.

Cet abri valait une maison.

Plus pressés ou plus vifs que nous, les chiens étaient entrés les premiers dans la hutte, et ils se roulaient sur le sol sec, dans la poussière, en poussant des aboiements joyeux.

Notre satisfaction n'était pas moins vive que la leur, mais nous la manifestâmes autrement qu'en nous roulant dans la poussière; ce qui, cependant, n'eût pas été mauvais pour nous sécher.

—Je me doutais bien, dit Vitalis, que dans cette jeune vente il devait se trouver quelque part une cabane de bûcheron; maintenant la neige peut tomber.

—Oui, qu'elle tombe! répondis-je d'un air de défi.

Et j'allai à la porte, ou plus justement à l'ouverture de la hutte, car elle n'avait ni porte ni fenêtre, pour secouer ma veste et mon chapeau, de manière à ne pas mouiller l'intérieur de notre appartement.

Il était tout à fait simple, cet appartement, aussi bien dans sa construction que dans son mobilier, qui consistait en un banc de terre et en quelques grosses pierres servant de sièges. Mais ce qui, dans les circonstances où nous nous trouvions, avait encore un plus grand prix pour nous, c'étaient cinq ou six briques posées de champ dans un coin et formant le foyer.

Du feu! nous pouvons faire du feu.

Il est vrai qu'un foyer ne suffit pas pour faire du feu, il faut encore du bois à mettre dans le foyer.

Dans une maison comme la nôtre, le bois n'était pas difficile à trouver, il n'y avait qu'à le prendre aux murailles et au toit, c'est-à-dire à tirer des branches des fagots et des bourrées, en ayant pour tout soin de prendre ces branches çà et là, de manière à ne pas compromettre la solidité de notre maison.

Cela fut vite fait, et une flamme claire ne tarda pas à briller en pétillant joyeusement au-dessus de notre âtre.

Il est vrai qu'il ne brûlait pas sans fumée, et que celle-ci, ne montant pas dans une cheminée, se répandait dans la hutte; mais que nous importait; c'était de la flamme, c'était de la chaleur que nous voulions.

Pendant que, couché sur les deux mains, je soufflais le feu, les chiens s'étaient assis autour du foyer, et gravement, sur leur derrière, le cou tendu, ils présentaient leur ventre mouillé et glacé au rayonnement de la flamme.

Bientôt Joli-Coeur écarta la veste de son maître, et, mettant prudemment le bout du nez dehors, il regarda où il se trouvait; rassuré par son examen, il sauta vivement à terre, et, prenant la meilleure place devant le feu, il présenta à la flamme ses deux petites mains tremblotantes.

Notre maître était homme de précaution et d'expérience: le matin, avant que je fusse levé, il avait fait ses provisions de route: une miche de pain et un petit morceau de fromage; ce n'était pas le moment de se montrer exigeant ou difficile; aussi, quand nous vîmes apparaître la miche, y eut-il chez nous tous un vif mouvement de satisfaction.

Malheureusement, les parts ne furent pas grosses, et pour mon compte mon espérance fut désagréablement trompée; au lieu de la miche entière, mon maître ne nous en donna que la moitié.

—Je ne connais pas la route, dit-il, en répondant à l'interrogation de mon regard, et je ne sais pas si d'ici Troyes nous trouverons une auberge où manger. De plus, je ne connais pas non plus cette forêt. Je sais seulement que ce pays est très boisé, et que d'immenses forêts se joignent les unes aux autres: les forêts de Chaource, de Rumilly, d'Othe, d'Aumont. Peut-être sommes-nous à plusieurs lieues d'une habitation? Peut-être allons-nous rester bloqués longtemps dans cette cabane? Il faut garder des provisions pour notre dîner.

C'étaient là des raisons que je devais comprendre, mais elles ne touchèrent point les chiens, qui, voyant serrer la miche dans le sac, alors qu'ils avaient à peine mangé, tendirent la patte à leur maître, lui grattèrent les genoux, et se livrèrent à une pantomime expressive pour faire ouvrir le sac sur lequel ils dardaient leurs yeux suppliants.

Prières et caresses furent inutiles, le sac ne s'ouvrit point.

Cependant, si frugal qu'eût été ce léger repas, il nous avait réconfortés; nous étions à l'abri, le feu nous pénétrait d'une douce chaleur; nous pouvions attendre que la neige cessât de tomber.

Rester dans cette cabane n'avait rien de bien effrayant pour moi, d'autant mieux que je n'admettais pas que nous dussions y rester bloqués longtemps, comme Vitalis l'avait dit, pour justifier son économie; la neige ne tomberait pas toujours.

Il est vrai que rien n'annonçait qu'elle dût cesser bientôt.

Par l'ouverture de notre hutte, nous apercevions les flocons descendre rapides et serrés; comme il ne ventait plus, ils tombaient droit, les uns par-dessus les autres, sans interruption.

On ne voyait pas le ciel, et la clarté, au lieu de descendre d'en haut, montait d'en bas, de la nappe éblouissante qui couvrait la terre.

Les chiens avaient pris leur parti de cette halte forcée, et, s'étant tous les trois installés devant le feu, celui-ci couché en rond, celui-là étalé sur le flanc, Capi le nez dans les cendres, ils dormaient.

L'idée me vint de faire comme eux; je m'étais levé de bonne heure, il serait plus agréable de voyager dans le pays des rêves, peut-être sur le "Cygne", que de regarder cette neige.

Je ne sais combien de temps je dormis; quand je m'éveillai, la neige avait cessé de tomber, je regardai au dehors; la couche qui s'était entassée devant notre hutte avait considérablement augmenté; s'il fallait se remettre en route, j'en aurais plus haut que les genoux.

Quelle heure était-il?

Je ne pouvais pas le demander au maître, car en ces derniers mois, les recettes médiocres n'avaient pas remplacé l'argent que la prison et son procès lui avaient coûté, si bien qu'à Dijon, pour acheter ma peau de mouton et différents objets, il avait dû vendre sa montre, la grosse montre en argent, sur laquelle j'avais vu Capi dire l'heure, quand Vitalis m'avait engagé dans la troupe.

C'était au jour de m'apprendre ce que je ne pouvais plus demander à notre bonne grosse montre.

Mais rien au dehors ne pouvait me répondre: en bas, sur le sol, une ligne éblouissante; au-dessus et dans l'air, un brouillard sombre; au ciel, une lueur confuse, avec de place en place des teintes d'un jaune sale.

Rien de tout cela n'indiquait à quelle heure de la journée nous étions.

Les oreilles n'en apprenaient pas plus que les yeux, car il s'était établi un silence absolu que ne venait troubler ni un cri d'oiseau, ni un coup de fouet, ni un roulement de voiture; jamais nuit n'avait été plus silencieuse que cette journée.

Avec cela régnait autour de nous une immobilité complète; la neige avait arrêté tout mouvement, tout pétrifié; de temps en temps seulement, après un petit bruit étouffé, à peine perceptible, on voyait une branche de sapin se balancer lourdement; sous le poids qui la chargeait, elle s'était peu à peu inclinée vers la terre, et quand l'inclinaison avait été trop raide, la neige avait glissé jusqu'en bas; alors la branche s'était brusquement redressée, et son feuillage, d'un vert noir, tranchait sur le linéol blanc qui enveloppait les autres arbres depuis la cime jusqu'aux pieds, de sorte que lorsqu'on regardait de loin on croyait voir un trou sombre s'ouvrir çà et là dans ce linéol.

Comme je restais dans l'embrasement de la porte, émerveillé de ce spectacle, je m'entendis interpeller par mon maître.

—As-tu donc envie de te remettre en route? me dit-il.

—Je ne sais pas; je n'ai aucune envie; je ferai ce que vous voudrez que nous fassions.

—Eh bien! mon avis est de rester ici, où nous avons au moins un abri et du feu.

Je pensai que nous n'avions guère de pain, mais je gardai ma réflexion pour moi.

—Je crois que la neige va reprendre bientôt, poursuivit Vitalis, il ne faut pas nous exposer sur la route sans savoir à quelle distance nous sommes des habitations, la nuit ne serait pas douce au milieu de cette neige; mieux vaut encore la passer ici; au moins nous aurons les pieds secs.

La question de nourriture mise de côté, cet arrangement n'avait rien pour me déplaire; et d'ailleurs, en nous remettant en marche tout de suite, il n'était nullement certain que nous pussions, avant le soir, trouver une auberge où dîner, tandis qu'il n'était que trop évident que nous trouverions sur la route une nappe de neige qui, n'ayant pas encore été foulée, serait pénible pour la marche.

Il faudrait se serrer le ventre dans notre hutte, voilà tout.

Ce fut ce qui arriva, lorsque, pour notre dîner.

Vitalis nous partagea entre six ce qui restait de la miche.

Hélas! qu'il en restait peu, et comme ce peu fut vite expédié, bien que nous fissions les morceaux aussi petits que possible, afin de prolonger notre repas.

Lorsque notre pauvre dîner, si chétif et si court, fut terminé, je crus que les chiens allaient recommencer leur manège du déjeuner, car il était évident qu'ils avaient encore terriblement faim. Mais il n'en fut rien, et je vis une fois de plus combien vive était leur intelligence.

Notre maître ayant remis le couteau dans la poche de son pantalon, ce qui indiquait que notre festin était fini, Capi se leva et, après avoir fait un signe de tête à ses deux camarades, il alla flairer le sac dans lequel on plaçait habituellement la nourriture. En même temps, il posa délicatement la patte sur le sac pour le palper. Ce double examen le convainquit qu'il n'y avait rien à manger. Alors, il revint à sa place devant le foyer, et après avoir fait un nouveau signe de tête à Dolce et à Zerbino, il s'étala tout de son long avec un soupir de résignation.

—Il n'y a plus rien: il est inutile de demander

Cela fut exprimé aussi clairement que par la parole.

Ses camarades, comprenant ce langage, s'étalèrent comme lui devant le feu, en poussant le même soupir, mais celui de Zerbino ne fut pas résigné, car à un grand appétit Zerbino joignait une vive gourmandise, et ce sacrifice était pour lui plus douloureux que pour tout autre.

La neige avait repris depuis longtemps, et elle tombait toujours avec la même persistance; d'heure en heure on voyait le tapis qu'elle formait sur le sol monter le long des jeunes cépées, dont les tiges seules émergeaient encore de la marée blanche, qui allait bientôt les engloutir.

Mais lorsque notre dîner fut terminé, on commença à ne plus voir que confusément ce qui se passait au dehors de la hutte, car en cette sombre journée l'obscurité était vite venue.

La nuit n'arrêta pas la chute de la neige, qui, du ciel noir, continua à descendre en gros flocons sur la terre lumineuse.

Puisque nous devions coucher là, le mieux était de dormir au plus vite; je fis donc comme les chiens et, après m'être roulé dans ma peau de mouton, qui, exposée à la flamme, avait séché durant le jour, je m'allongeai auprès du feu, la tête sur une pierre plate qui me servait d'oreiller.

—Dors, me dit Vitalis, je te réveillerai quand je voudrai dormir à mon tour, car bien que nous n'ayons rien à craindre des bêtes ou des gens dans cette cabane, il faut que l'un de nous veille pour entretenir le feu; nous devons prendre nos précautions contre le froid, qui peut devenir âpre, si la neige cesse.

Je ne me fis pas répéter l'invitation deux fois, et m'endormis.

Quand mon maître me réveilla, la nuit devait être déjà avancée; au moins je me l'imaginai; la neige ne tombait plus; notre feu brûlait toujours.

—A ton tour maintenant, me dit Vitalis, tu n'auras qu'à mettre de temps en temps du bois dans le foyer; tu vois que je t'ai fait ta provision.

En effet, un amas de fagots était entassé à portée de la main. Mon maître, qui avait le sommeil beaucoup plus léger que moi, n'avait pas voulu que je l'éveillasse en allant tirer un morceau de bois à notre muraille chaque fois que j'en aurais besoin, et il m'avait préparé ce tas, dans lequel il n'y avait qu'à prendre sans bruit.

C'était là sans doute une sage précaution, mais elle n'eût pas, hélas! les suites que Vitalis attendait.

Me voyant éveillé et prêt à prendre ma faction, il s'était allongé à son tour devant le feu, ayant Joli-Coeur contre lui, roulé dans une couverture, et bientôt sa respiration, plus haute et plus régulière, m'avait dit qu'il venait de s'endormir.

Alors, je m'étais levé, et doucement, sur la pointe des pieds, j'avais été jusqu'à la porte, pour voir ce qui se passait au dehors.

La neige avait tout enseveli, les herbes, les buissons, les cépées, les arbres; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ce n'était qu'une nappe inégale, mais uniformément blanche; le ciel était parsemé d'étoiles scintillantes, mais, si vive que fût leur clarté, c'était de la neige que montait la pâle lumière qui éclairait le paysage. Le froid avait repris, et il devait geler au dehors, car l'air qui entraînait dans notre cabine était glacé. Dans le silence lugubre de la nuit, on entendait parfois des craquements qui indiquaient que la surface de la neige se congelait.

Nous avons été vraiment bien heureux de rencontrer cette cabane; que serions-nous devenus en pleine forêt, sous la neige et par ce froid?

CONTE VERT

(VALESE LENTE)



H. DEUTSCH DE LA MEURTHE.

Pour Piano

Introduction

PIANO

mf



The Introduction section consists of two systems of piano accompaniment. The first system is marked *PIANO* and *mf*. It features a treble and bass clef with a key signature of two sharps (F# and C#) and a 3/4 time signature. The melody in the treble clef is characterized by flowing eighth and sixteenth notes, while the bass clef provides a steady accompaniment. The second system continues the melodic line with a triplet of eighth notes and concludes with a final chord.

VALESE

dolce

p




The Valse section consists of two systems of piano accompaniment. The first system is marked *dolce* and *p*. It features a treble and bass clef with a key signature of two sharps and a 3/4 time signature. The melody in the treble clef is characterized by flowing eighth and sixteenth notes, while the bass clef provides a steady accompaniment. The second system continues the melodic line with a triplet of eighth notes and concludes with a final chord.

a Tempo

p.

cresc. sempre

dim.



The a Tempo section consists of two systems of piano accompaniment. The first system is marked *a Tempo* and *p.*. It features a treble and bass clef with a key signature of two sharps and a 3/4 time signature. The melody in the treble clef is characterized by flowing eighth and sixteenth notes, while the bass clef provides a steady accompaniment. The second system continues the melodic line with a triplet of eighth notes and concludes with a final chord. The section is marked *cresc. sempre* and *dim.*.

léger et gracieux

First system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The treble clef contains a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the bass clef provides a harmonic accompaniment of chords and single notes. A dynamic marking of *p* (piano) is present in the first measure.

Second system of musical notation, continuing the piece. The treble clef features a more active melodic line with slurs and ties. The bass clef continues with a steady accompaniment. A dynamic marking of *p* is visible in the fourth measure.

Third system of musical notation. The melodic line in the treble clef shows some chromatic movement. The bass clef accompaniment remains consistent. A dynamic marking of *p* is present in the fourth measure.

Fourth system of musical notation. The treble clef has a melodic line with some rests. The bass clef accompaniment is active. A dynamic marking of *p* is present in the second measure.

Fifth system of musical notation. The melodic line in the treble clef is more complex with slurs and ties. The bass clef accompaniment continues. A dynamic marking of *p* is present in the second measure.

Sixth system of musical notation, the final system on the page. The treble clef has a melodic line with some chromaticism. The bass clef accompaniment concludes the piece. A dynamic marking of *mf* (mezzo-forte) is present in the fourth measure.

a Tempo

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. The key signature has two sharps (F# and C#). The music begins with a piano (*p*) dynamic. The melody in the treble clef features a series of eighth and sixteenth notes, while the bass clef provides a steady accompaniment of chords and single notes.

rit.

The second system continues the musical piece. It concludes with a ritardando (*rit.*) marking, indicated by a hairpin symbol that tapers towards the end of the system. The notation includes various note values and rests, maintaining the harmonic structure established in the first system.

a Tempo

eresc. sempre

The third system begins with a piano (*p*) dynamic and a tempo marking of *a Tempo*. It features a crescendo marking (*eresc. sempre*) with a hairpin symbol that widens across the system. The musical notation continues with similar rhythmic patterns and chordal accompaniment.

f dim

The fourth system starts with a forte (*f*) dynamic, which then transitions into a decrescendo (*dim*) marking, shown with a hairpin symbol that narrows. The musical notation includes various note values and rests, maintaining the harmonic structure established in the first system.

bien chanté

p

The fifth system begins with a piano (*p*) dynamic and the instruction *bien chanté*. The musical notation continues with similar rhythmic patterns and chordal accompaniment.

The sixth system concludes the musical piece on this page. It features a final cadence with sustained chords in both the treble and bass clefs.

First system of musical notation, consisting of a grand staff with a treble and bass clef. The music features a complex texture with many beamed notes and chords in both staves.

Second system of musical notation, continuing the piece. It includes various musical notations such as slurs, accents, and dynamic markings.

a Tempo

Third system of musical notation, starting with the tempo marking *a Tempo*. It features a grand staff with treble and bass clefs, showing a mix of melodic lines and harmonic accompaniment.

Fourth system of musical notation, continuing the musical piece. It includes a *rit.* (ritardando) marking above the staff.

a Tempo

Fifth system of musical notation, starting with the tempo marking *a Tempo*. It includes dynamic markings such as *p* (piano) and *cresc sempre* (crescendo sempre).

Sixth system of musical notation, the final system on the page. It includes dynamic markings such as *dim* (diminuendo) and *sf* (sforzando).

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAO

(Suite)

Tous étaient de braves coeurs, fidèles au devoir, et personnellement dévoués à la famille de Reillière; mais aucun n'égalait Probado: né sur les domaines de M. de Reillière, compagnon d'enfance et de jeunesse du colonel, ayant toujours partagé son existence, Probado l'aimait comme un ami aime son ami, comme un chien aime son maître, comme une mère aime son enfant. Par affection pour lui, il avait entrepris de jouer le rôle d'espion, et, grâce à sa prodigieuse énergie, doublée d'une audace peu commune, il avait réussi au delà de ses espérances. Enfant des montagnes où le soleil brûle à côté des neiges, bronzé par les tempêtes, agile comme les chamois qu'il avait souvent poursuivis dans sa jeunesse, Probado avait fasciné les nègres par son incomparable adresse au fusil: "Souffle-dur", sa longue carabine, n'avait jamais envoyé une balle inutile. Enfin, sa connaissance de la langue espagnole lui avait été précieuse, en même temps que sa science des sortilèges, héritage de sa mère (tous les Basques sont un peu "Gitanos") l'avait posé comme un "prophète", un être mystérieux et supérieur. Il était connu, par les Français seulement, sous le nom de Probado, ou de "Souffle-dur", et dans toute l'île, on l'appelait "Muertal Vista" (le "Regard mortel").

Pour procéder avec plus de sécurité aux importantes opérations qu'il méditait, Probado s'enfonça brusquement dans un fourré où il sut démêler l'étroit sentier pratiqué par les chats sauvages, et connu d'eux seuls. Toute la petite troupe rampa silencieusement pendant un quart d'heure; puis elle fit halte dans une clairière fermée comme une chambre, et couronnée de fleurs dont les tiges étaient entrelacées au point que la pluie même n'aurait pu pénétrer ce dôme végétal, et que, malgré l'orage de la veille, la terre y était sèche.

—Nous voilà aussi seuls et en sûreté que dans les entrailles du Gros-Morne, dit Probado en jetant sur le sol doux et sablonneux son havre-sac, sur lequel il s'assit commodément, "Souffle-dur" à la main.

—Ce boudoir me plaît, soupira mollement le Parisien en s'étendant tout de son long; quand je retournerai en France, je veux l'emporter pour en faire cadeau à la "payse"... Diantre! le tapisier de l'endroit s'est distingué, je lui en fais mon compliment... Miaou... kekeke..., kokoriko... ajouta-t-il en complétant sa pensée par l'organe du chat et du coq, avec un point d'orgue sur le grognement du peccari (cochon sauvage).

Mac-Héron, qui se trompait toujours sur les imitations de son facétieux camarade, allongea sa maigre encolure pour guetter par-dessus les branches... mais il n'aperçut rien!

—Coup de flanc! coup de bout! moulinet en dessous! s'écria le Parisien en éclatant de rire; et il acheva sa phrase par les cris aigus d'un perroquet au désespoir.

—"Mucho ruido para nada!" (beaucoup de bruit pour rien!) murmura Taralcaral d'un air mécontent.

Bono-Jocko ne disait rien, mais il furetait sous les lianes avec la souplesse silencieuse du chat, pendant que Probado creusait avec soin un charmant trou ovale, dont nous aurons l'explication tout à l'heure.

Au bout de quelques minutes, on entendit dans les broussailles un léger frôlement, et deux magnifiques agoutis traversèrent la clairière au plus rapide galop de leurs longues jambes.

Mac-Héron, dont la longue canne errait sans cesse en moulinets tournoyants, exécuta sur le plus proche "un coup redoublé de manchettes", qui lui rasa les pattes; le Parisien, au même instant, prenait l'animal par les oreilles.

—Vlà le rôti qui fume... qui fume!... dit-il avec les intonations du gamin négociant qu'on entend dans les petits théâtres de la capitale... Ecorchez vite et servez chaud!

Ce disant, il accrocha la victime à un arbre et se mit à la dépouiller de sa peau.

Bono-Jocko arriva les mains derrière le dos, comme une apparition; en voyant le Parisien, il fronça le sourcil d'un air de pitié:

—Pouah! mauvais gibier! Blancs pas savoir... agouti père et mère maintenant, pas bonne chair... Voilà meilleur!

Et il montra avec orgueil quatre jeunes tétras (coqs de bruyère) pris au nid.

—Bon! dit Probado, voilà "four" achevé, nous

allons faire cuire tout ça. Quant à l'agouti, Jocko a raison, je n'en donnerais pas une pipe; cependant, nous le ferons rôtir, et demain, en cas de disette, nous le mangerons.

—Si nous avons faim... et la tête encore sur les épaules... murmura Taralcaral.

—Bah! dit le Parisien, tout dépend de la sauce, et je m'en charge... "à la façon de Barbari... mon ami!..." ajouta-t-il en voix de polichinelle.

—Trop parler nuit! grommela Taralcaral; savons-nous quelles oreilles nous écoutent?

—Oh! oui, répliqua Bono-Jocko, blanc et oiseau moqueur bien ensemble... mais pas bons pour suivre une piste... moi entendre ça d'un mille... moi pas savoir où aller pour pas entendre... Blanc penser que Castaing n'avoir pas d'oreilles.

Le Parisien rougit jusqu'au blanc des yeux et regarda Probado, pour savoir s'il allait se fâcher ou se taire: celui-ci hocha sentencieusement la tête, en homme qui approuve ce qu'on vient de dire.

—Allons, pas tant de paroles! on sera muet... ce sera "Bibiche" qui parlera, dit le Parisien, en enlevant sur la pointe du pied sa courte carabine qu'il jeta en l'air et regut au port d'armes.

Probado et Jocko, qui s'entendaient sans dire un mot, eurent bientôt ramassé des menues branches qu'ils placèrent dans le trou creusé, et qu'ils allumèrent. Au bout d'un instant, ce "four" devint un brasier, sur lequel ils jetèrent quelques poignées de sable pour amortir la flamme; après quoi les "tétras", un superbe "hocco", tué au vol le matin par Probado, et l'agouti, furent placés sur une claie de rameaux verts empruntés aux girofliers voisins.

Taralcaral surveilla la cuisine et se chargea de retourner la "grillade" en temps utile. Ses compagnons s'occupèrent, l'un de mettre la table; l'autre de préparer des fourchettes; — pour cela, une seule feuille de "Bromélia", une seule branche de "cactus" épineux suffirent. — Probado visita les armes, renouvela l'amorce de "Souffle-dur"; le Parisien avait disparu.

Au moment convenable, Taralcaral enleva le gibier fumant, qu'il déclara cuit à point, déposa chaque pièce sur une feuille de figuier, et l'on se mit à table.

—Où est donc le Parisien? demanda Mac-Héron.

—Que t'importe? c'est un bavard de moins, riposta Taralcaral avec la grâce d'un ours qu'on dérange... ne faudrait-il pas attendre ce freluquet?...

Sur ce, il se fit un grand silence occupé.

Au bout de quelques minutes employées vigoureusement, le robuste appétit des convives se calma, et ils recommencèrent à échanger quelques mots.

—Qu'allons-nous faire, dit Taralcaral, pour prendre les devants sur les brigands de Castaing et arriver à Mme de Reillière?

Probado et Jocko ne répondirent point, leur attention paraissait absorbée dans les fumées bienfaisantes du rôti.

—Ah! c'est là le point délicat, oui! répondit Mac-Héron, suçant un os comme le tuyau d'une pipe hollandaise..., je crois que l'orage d'hier aura dérangé la jeune dame, et où le vent l'aura-t-il poussée?...

—Car, reprit Taralcaral, nous avons dépassé, sur la route, le lieu du rendez-vous avec Jérém' et Naïa... et nous n'avons rien trouvé; pas même le petit chiffon blanc qu'on devait attacher à l'"Arbre-Fontaine".

—Moi... moi... je suis d'avis... que la jeune dame aura tourné vers la mer.

—Pas moi!

—Pourquoi?

—Parce que...

—Mais enfin?...

—Eh! bien, nigaud! parce que l'Anglais, le gueur d'Anglais, est à la côte, et la petite dame aura mieux aimé les serpents à sonnettes que d'être happée par les "jaquettes rouges"; c'est Français! va! ce petit être de femme; ça a du coeur jusqu'au bout de ses petits ongles!

—"O poor Erin! woe to England!" murmura Mac-Héron, puis, après s'être soulagé par cette imprécation contre l'Angleterre, il hocha la tête en signe d'adhésion silencieuse, et continua de sucer son os avec ardeur.

Le silence régna de nouveau: l'Africain mangeait sans bruit, à sa manière accoutumée, dressant parfois les oreilles... ces fines oreilles du sauvage, qui entendent l'herbe croître.

sement de ce laborieux travail parut le satisfaire; il balança l'os en équilibre sur un doigt et promena autour de lui un regard de supériorité.

L'Africain écoutait toujours, ne donnant plus que quelques coups de dents distraits; Taralcaral mangeait délicatement une banane; Probado, accroupi dans un arbre creux, murmurait des paroles étranges, fermant et ouvrant de grands yeux enflammés!

—Taral!... dit Mac-Héron à voix basse, vois donc Probado...

—Oui, répliqua le Basque, après l'avoir regardé attentivement... c'est le "duende" (esprit follet) qui lui passe devant le coeur... Ah! c'est maintenant que ses yeux sont subtils!... Ami, ennemi, il voit tout!...

Probado fixa son regard étincelant sur l'Africain.

—Ecoute! fils des bois! écoute! dit-il d'une voix caverneuse, moi je regarde...

—Oui, maître! murmura l'Africain... les "okiksiks" (génies familiers des sauvages) ont parlé... Hondatkonsana prête l'oreille.

—Ma vue perce les nuages... je vois l'homme mort... on pleure autour de lui... qui est cet homme? La mère et les enfants?... je les cherche... je ne les trouve pas... Oh! la meute court... elle n'aboie pas, la meute d'hommes... mais leurs langues rouges passent et repassent sur leurs lèvres noires... Courez! courez! chiens altérés de sang... les femmes, les jeunes filles se sauvent pieds nus... belle chasse! — Tu as du sang! là, sur le coeur! du sang d'enfant, Castaing... cria tout à coup Probado en bondissant sur l'Africain...

Celui-ci ne bougea pas, mais il dit d'une voix douce et vibrante:

—Les nompailles chantent sous la verdure... comme des mères qui pleurent le premier-né... J'entends les pas des guerriers et le cri de mort des traîtres... les hommes forts sont arrivés.

Probado, après avoir dardé ses yeux sur son compagnon, secoua la tête:

—Je n'ai rien vu, après l'orage... il fait noir partout... les bois gardent leur secret... L'homme mort! l'homme mort?... qui est-il donc? mon Dieu!

Puis, comme s'il fût revenu d'un évanouissement, il passa les mains sur son front mouillé de sueur, et regardant ses camarades avec tristesse:

—J'ai "parlé" ? demanda-t-il.

—Oui, répondirent respectueusement Mac-Héron et Taralcaral.

—Il est arrivé des malheurs; je le sens, ajouta-t-il avec un frisson; il faut partir, nous arriverons trop tard, peut-être...

—Où nous dirigeons-nous?

—Je vous le dirai... Allons, sur pied, vite!

Hondatkonsana se leva comme une ombre, et posa son bras sur l'épaule de Probado en disant:

—J'écoute!...

Tous demeurèrent immobiles, pendant que l'Africain inclinait son oreille jusqu'à terre pour mieux saisir les sons lointains qui l'avaient frappé.

Durant quelques secondes, il prêta une attention profonde, les narines frémissantes, l'oeil demi-fermé; mais ensuite, se relevant avec lenteur:

—L'Européen a un pied de plomb, fit-il dédaigneusement, la démarche de l'éléphant est plus légère que la sienne... vous allez entendre le bruit des rameaux fracassés...

—Des Européens! murmura Probado, ah! oui, j'entends marcher et parler... certes, voilà des fous qui ne connaissent guère les bois, sans cela ils laisseraient reposer leurs langues et feraient travailler leurs yeux. Mais, qui que ce soit, attention, frères, à nos armes!

—Il y a encore des feuilles sur les lianes, dit l'Africain, et de l'ombre sous les buissons; pour quoi rester au milieu de la clairière?

—Il a raison, dit Taralcaral, mettons-nous en embuscade, et que toute trace de campement disparaisse.

En un clin d'oeil, les bagages et les vivres furent repliés; le "four" comblé, et le sol uni, de manière à ne laisser aucune empreinte de pas; puis, les quatre compagnons, tapis sous les broussailles, attendirent, l'oeil au guet, le fusil à l'épaule.

Le bruit approchait rapidement, entremêlé de mots confus, annonçant une conversation entre deux personnes.

Bientôt les nouveaux venus furent assez proches pour qu'on pût distinguer le timbre de voix et saisir le sens des phrases; on entendit un organe anglais s'exprimer en ces termes:

—J'étais satisfait, moi... de voir vo; j'é volé aussi

l'accompagnement de milady. Quand j'étais viou lé aouragan je pensais que milady serait dans ioune grand diffieciulty, very grand! Et jé donnais ma langue aux... dogs... no... aux tchienns... pour deviner sa raoute...

A ces mots, les branches de la clairière s'entr'ouvrirent, et deux hommes apparurent, les vêtements en désordre, trempés de sueur, et paraissant sortir d'une lutte violente, ou terminer une longue course.

CHAPITRE XI

ANGLAIS CHERI DE MOA! — NUAGE DU SOMMEIL

Aux cheveux jaunes et raides du premier, non moins qu'à son langage exotique, on reconnaissait facilement un Anglais. Il portait un uniforme de fantaisie auquel on aurait eu peine à deviner son grade, s'il n'eût pris soin d'énumérer son nom et ses qualités à celui qui le suivait.

Or, chose surprenante, son compagnon n'était autre que le Parisien, dont les yeux clignotants et la démarche titubante attestaient, hélas! une excursion dans les vignes du Seigneur.

—Vo ètè ioune ami, jé volé taout dire à vo. Mon nom: Brisbane Georgy, esquire; ma quality: coô-nell dans le Royal-Guards; jé avais ioune difficulty contre le general Whitelock; jé avais quouité le general: jé volé touer lui... goddam... yes... jé aimais beaucoup sir Campfort, jé volé joindre môâ à loui... jé volais joindre sir Railhier... jé étais French... Français, môâ... for ever!

—La sagesse parle par votre bouche, Insulaire couleur carotte, riposta le Parisien... peste! vous n'êtes pas dégoûté d'aimer la France... et les Français!... "en général"; et le commandant "en particulier"... hi! hi! hi! il est joli le calembour... concevez-vous?

—No... jé concevais le... vô disez... le cab... calbourg... no!

—Calembour! fils d'Albion; c'est trop fort pour vous... mais il ne s'agit pas de ça... vous êtes militaire?

—Yes!... coô-nell...

—Ah! c'est vrai... j'avais oublié... mais, faut m'excuser, l'échange de taloches et successivement de madère que nous avons fait, m'a un peu... comme qui dirait... "compliqué" ou "simplifié" la cervelle... faites pas attention... je disais donc... que disais-je, Anglais chéri de môâ?

—Vô parlé de militaire?...

—Ah! oui, nous sommes sur les talons de... ah! coquin de farceur! t'es curieux! dit le Parisien, charmé de faire une réticence en voyant son interlocuteur écouter avec une avide curiosité... tu sauras pas...

—Yes! jé savais; vô avez dit à môâ, après notre bataille... quand vô était vainqueur de môâ... vô piousuivait le noir...

—Je l'ai dit, ami?... Je ne m'en dédirai pas, nous sommes sur les talons de... mais si je l'ai nommé, pourquoi le demandes-tu?

L'Anglais fit un mouvement d'impatience qui eût paru étrange au Parisien, si ce dernier avait joi de son sang-froid. En même temps il jeta autour de lui un regard investigateur; puis, Probado le vit, se retournant d'un air d'indifférence, fixer au tronc d'un arbre un petit carré de papier blanc. Aussitôt cette opération faite, l'Anglais regarda vivement le Parisien, pour savoir si ce dernier avait remarqué sa manoeuvre.

Mais le Parisien, flottant au milieu des nuages bachiques, s'occupait de toute autre chose... il cherchait ses compagnons.

—Je veux que le "crique-me-croque", si je sais où nous sommes... Ohé! les camarades! ohé! s'écria-t-il soudain avec la voix gutturale du Tyrolien... Insulaire! aidez-moi donc à les retrouver, ces volages...

—Nommez à môâ, jé appellerai...

—Probado! Taralcaral! Mac-Héron! Bono-Jocko! vociféra le Parisien, sans prendre garde que son compagnon écrivait rapidement des notes au crayon.

Taralcaral ne put s'empêcher de grommeler une malédiction contre l'imprudent bavard... sa voix fut entendue par les fines oreilles de l'Anglais, qui dirigea immédiatement les yeux de son côté, cherchant à sonder l'épaisseur du feuillage. Il étendit sa main osseuse devant la bouche du Parisien:

—Jé entendais, môâ, un murmure dans lé faourré... là taoute proche...

—Ah! coucou! ils sont cachés pour faire niche à môâ! dit le Parisien, je vais les dénicher, attendez, que je me rafraîchisse, et vous verrez... "la gourde à môâ"...

L'Anglais lui livra la bouteille, et, pendant qu'il buvait, fixa un second carré de papier au-dessous du premier.

Probado se sentait bouillir d'impatience; il rampa jusqu'à Mac-Héron, proche de lui:

—Il faut nous montrer, lui dit-il, sans quoi cet animal va continuer ses cris de paon: apparaissons les uns après les autres, comme si nous arrivions de quelque point éloigné:

Aussitôt il ouvrit les buissons et arriva dans la clairière par un sentier.

—Qu'avez-vous donc à crier ainsi, Parisien? lui dit-il d'une voix basse, mais irritée.

Celui-ci, sans même l'écouter, l'apostropha bruyamment:

—Vous "voilllà" donc enfin... mauvaise troupe... je vous présente mon prisonnier, cet honorable Englishman... nous nous sommes rencontrés... crues ennemis... battus... j'ai vaincu... il m'a payé sa rançon en bon madère, il m'a expliqué que nous étions amis... Il est Français de coeur.

—Tais-toi, imbécile! ivrogne! riposta durement Probado.

Le Parisien voulut répliquer, mais l'oeil fascinateur du Basque l'enveloppa comme d'un jet électrique... Son doigt tendu impérieusement lui indiquait un tronc d'arbre couché sur le sol à quelques pas. Le Parisien recula silencieusement et s'assit en hochant lugubrement la tête.

Probado regarda fixement l'Anglais; celui-ci soutint le choc sans sourciller.

—Bonjour, Probado, lui dit-il d'un air affable, mon brave Probado.

—Comment, diable! me connaît-il? grommela le Basque; qu'y a-t-il pour votre service? dit-il brièvement, à haute voix.

L'Anglais étendit la main vers l'arbre où étaient fixés les carrés de papier.

—Vô savez lire? Lisez.

Et prenant délicatement le premier placé, il l'offrit à Probado.

Sans être bachelier ès-lettres, le Basque savait un peu lire; il prit le billet, et, à son extrême surprise, reconnut l'écriture de M. de Reillière...

—Vous pouvez accorder confiance au colonel Brisbane, c'est un brave coeur, il a renié sa perfide "nation pour se dévouer à la bonne cause... je le recommande comme un ami à ma femme, à Campfort, ou à Probado. — Charles Reillière, colonel."

Tels étaient les termes de cette missive, dont le porteur ne cessa pas, pour cela, d'être suspect à Probado.

Il regarda de nouveau l'Anglais et lui demanda: —Comment avez-vous cela? pourquoi l'avez-vous fixé à cet arbre?

—J'étais veniou avec general Montmaur; jé avais reçu le papier de sir Railhier loui-même, avant lè battle... bataille... jé piquais à l'arbre por le vous trouover si vous avais passé là... règââdez l'autre, lisez...

Probado lut avec un grand étonnement:

"A Campfort, Reillière ou Probado... j'ai passé à "la clairière des Kolukunaru, je n'ai pas trouvé de "traces; avec les soldats français que j'espère joindre, je battraï les bois du Lamentin jusqu'à Léogane. — Brisbane, colonel."

Probado secoua la tête d'un air demi-convaincu, et plongea de nouveau ses regards dans les yeux de l'Anglais. Les prunelles bleues de l'insulaire se laissèrent sonder avec autant d'impassibilité que si elles eussent été de faïence: enfin, il ajouta avec une bonhomie qui parut convaincre Probado:

—Vô étais ioune brave, Probado, vô étais l'ami de sir Railhier... aussi moa, jé volé sâauver son gentil femme et les "baby"... nô... petit filles. Si vô avez ioune méfiance, tènèz... voilà mes armes.

A ces mots, il jeta son fusil et ses pistolets aux pieds du Basque, et se croisa les bras lentement.

Probado ne sourcilla point, lut encore et relut les billets, flairant, pour ainsi dire, chaque lettre, sondant chaque pli, regardant au travers du papier: enfin, à bout de conjectures, il les serra précieusement dans sa meilleure poche, et ramassant les armes de l'Anglais:

—Reprenez cela, colonel, lui dit-il, et servez-vous-en pour nous aider; je ne comprends guère comment vous tombez ici, comme des nuages; en tout cas, si vous êtes loyal, voici ma main... sinon... je m'entends, ça suffit.

Brisbane reprit ses armes, et serra la main de Probado avec cette cordialité silencieuse que les Anglais seuls savent nuancer d'une manière expressive. Probado continua, en lui montrant le Parisien:

—Pourquoi l'avez-vous enivré?

—Pas ma faute ni la sienne, c'était lè chaleur et lè soleil... bientôt il sera remis... lè tête de loui était légère... ajouta-t-il en souriant...

—Non! fichre! elle n'est pas légère, murmura le Parisien, en promenant la main sur son front... ça commence à passer... mais il est diablement fort, votre madère!

—Oh! yes! il était très fort... répliqua Brisbane

avec un sourire dont personne ne remarqua la fugitive, mais diabolique expression.

—Est-ce que nous allons coucher ici? demanda Taralcaral brusquement; on aurait mieux fait de commencer par tordre le cou à ce "Goddam", on l'aurait questionné ensuite, grommela-t-il à l'oreille de Probado.

Celui-ci fit un mouvement d'assentiment et se retira à l'écart après avoir convoqué par un signe Mac-Héron et Jocko.

Après une courte conférence, les quatre camarades se chargèrent de leurs havresacs, et se divisèrent pour battre le bois, la grande route, et reconnaître le terrain jusqu'à la côte.

L'Anglais demanda à se diriger vers la mer.

—Non, lui dit Probado, vous resterez dans les fourrés avec Mac-Héron, et vous ferez la battue jusqu'au roc "del Lavrador". Vous êtes tous deux trop grands pour vous hasarder ainsi à découvert... Miséricorde! on vous apercevrait de plus loin que le clocher de Léogane!

L'Anglais réprima un signe d'impatience: l'idée d'une promenade forcée dans les buissons épineux paraissait lui sourire médiocrement; peut-être, aussi, aurait-il voulu côtoyer la mer. Néanmoins, il ne dit rien, et, avec tout son flegme britannique, donna tête baissée dans les ronces, à la suite de Mac-Héron.

La journée fut consumée en recherches inutiles, et quand, le soir, la petite troupe se réunit au lieu du rendez-vous, elle ne se trouvait pas plus avancée qu'au matin.

Probado, seul, avait rencontré Jérémie, qui, après avoir laissé son prisonnier sous la garde de Naïa, était revenu sur la grande route, espérant toujours avoir quelques nouvelles de Mme de Reillière.

Mais Jérémie n'avait rien pu apprendre à Probado; celui-ci en savait plus que lui sur les projets de Castaing; tous deux ignoraient la mort de Tibô; tous deux en étaient réduits aux conjectures.

Vainement ils essayèrent de faire parler le nègre captif; il se renferma dans un sombre et farouche silence, et demeura insensible à tout discours.

Quand l'interrogatoire fut reconnu inutile, Probado, qui sentait combien chaque minute de retard pouvait être fatale, prit une résolution extrême.

—Puisque tu ne veux pas parler, dit-il froidement au sauvage prisonnier, on va se débarrasser de toi, et nous continuerons notre route.

Alors, aidé de Jérem', il attacha solidement le captif à un arbre, les mains derrière le dos, lui enlaça les pieds dans mille noeuds pratiqués avec une liane flexible, et accompagné de Jérem', ainsi que de Naïa, il regagna hâtivement le lieu du rendez-vous.

Avant d'aborder le groupe qui l'attendait, Probado montra du doigt Brisbane:

—Méfiez-vous de ce camarade-là, dit-il, et ne racontez rien devant lui, je ne puis deviner ce qu'il est, ni ce qu'il veut; seulement, il me déplaît comme un serpent à sonnettes, et j'ai toujours un bras levé pour l'écraser... c'est un Goddam...

—Oh! fit Jérem', mauvais... mauvais! on l'observera.

Avec les deux nouvelles recrues, la troupe de Probado se composait de six personnes, comprises Naïa dont le concours n'était point à dédaigner. Tous étaient bien armés, leur nombre était suffisant pour la guerre d'escarmouches qu'ils allaient entreprendre; aussi le souper ne fut pas triste, et chacun se reposa, plein d'espoir. L'Anglais, même, grâce à une joviale distribution de madère, était parvenu à endormir une partie des préventions hérissées contre lui.

La nuit vint, avec ses fraîches brises, ses étoiles silencieuses éclairant mal l'ombre épaisse des bois. Le sommeil s'empara rapidement de tous ces hommes fatigués par une rude journée. Probado veilla longtemps avec sa vigilance accoutumée; mais, après minuit, voyant tout tranquille, il s'étendit sur le vieux tronc d'un palmier gigantesque, bien résolu à se reposer sans dormir... Cependant, au bout d'une heure, ses paupières appesanties se fermèrent... et ne se rouvrirent pas...

Au moment où l'étoile du crépuscule brillait encore de tous ses feux... au moment où le sommeil est de plomb... où tout ce qui dort est sous l'empire de la léthargie la plus profonde, si une oreille attentive avait écouté, elle n'aurait saisi d'abord que le murmure produit par l'haleine oppressée des dormeurs... et, dans le lointain, ces frémissements vagues de la solitude dont les voix mystérieuses aiment à chuchoter dans le silence des nuits...

Et pourtant il rampait dans le bois depuis plusieurs heures, le nègre qui, à ce moment, souleva au-dessus des herbes sa tête revêtue de feuilles, et semblable au démon de la nuit, se dressa au milieu des Européens endormis.

(A suivre)

LES COIFFURES D'ENFANTS

Elles sont vraiment charmantes les coiffures de nos fillettes. C'est que chaque maman s'ingénie vraiment à coiffer sa fille à l'air de son visage. D'où la diversité des coiffures et le joli résultat obtenu.

On ne peut donc plus présenter, comme il y a quelques années, la coiffure à la mode. La grande mode consiste précisément à adopter, pour les enfants, une coiffure inédite. Avoir sa coiffure à soi: tel est le comble du chic pour une petite Canadienne moderne.

Les mamans coquettes feuilletent les vieilles estampes et c'est quelquefois même sur la reproduction de tel tableau célèbre, qu'elles découvrent le modèle de coiffure originale et artistique qui fera extasier les amies. On retrouve ainsi dans les dessins de Grennaway de ravissantes coiffures. D'autres fois, ce sont les coiffures nationales qui servent de modèles.

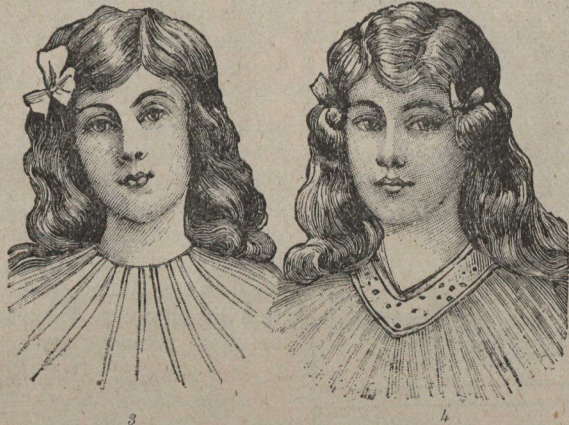


Nous connaissons une blondinette de douze ans aux beaux yeux clairs naïfs, qui porte la coiffure hollandaise. Le modèle en a été pris dans un tableau de Jordaens. Deux étoiles nattes dorées partant des tempes viennent s'attacher derrière les oreilles. Là, elles se réunissent à la masse des cheveux pour former deux grosses nattes pendant dans le dos.

Pour bien porter une telle coiffure, il faut avoir une blonde chevelure luxuriante, un teint blanc et très rose, et des yeux bleus. Alors c'est joli au possible.

La coiffure reine Amélie est également charmante (voir fig. 2). Dans la véritable coiffure de la reine Amélie, les cheveux sont partagés de façon qu'une raie les divise du front à la nuque. Ils sont serrés de chaque côté, au niveau des tempes, par un ruban pour retomber de chaque côté de la figure, en un groupe de trois ou quatre anglaises. Le visage est ainsi très gracieusement encadré. Cette coiffure de caractère est aussi seyante qu'originale. Elle exige aussi une chevelure abondante, mais pas bien longue.

Ces boucles tournées que l'on nomme anglaises sont de plus en plus à la mode. On les retrouve sur presque toutes les coiffures de fillettes. Elles ont bien une allure un peu apprêtée. Mais les cheveux tournés en anglaises ne s'embrouillent presque pas.



Et c'est là un grand avantage que les mamans, et les fillettes surtout, savent apprécier!

Cependant pour l'écolière, il faut imaginer une coiffure plus simple, plus pratique. Pas de boucles retombant le long du visage qui retomberaient sur le cahier de l'écolière penchée. Je recommande aux mamans la gracieuse et simple coiffure que représente la figure 4. Les cheveux, retenus de chaque côté à hauteur des oreilles, sont enroulés sur de gros bigoudis, de façon à former deux coques retenues par des rubans. Ainsi le visage est dégagé. Et après les heures de cours on pourra, en enlevant



les gros bigoudis, former deux boucles anglaises retombant le long du visage.

Très jolie aussi, dans sa simplicité, la coiffure de la figurine 3. Ce bandeau légèrement soufflé sur le front, sied à presque tous les visages enfan-

tins; il est retenu par un noeud de large ruban. Savez-vous à ce sujet, que le ruban blanc de satin liberty blanc crème est la grande élégance dans les coiffures de fillettes. Blondes et brunes élégantes l'ont adopté, à l'exclusion de toutes les autres teintes.

Les tout petits garçonnets, jusqu'à cinq ou six ans, portent des coiffures qui ressemblent étrangement à celles de leurs petites soeurs. Même les mamans n'hésitent pas à agrémenter ces coiffures de petits noeuds de ruban (voir fig. 1, 5 et 6). Après 7 ans, par exemple, finis les rubans, les frisons et les boucles anglaises. Les cheveux sont coupés et c'est au coiffeur que le bambin s'adresse pour dres-



ser sa mèche aiglon, pour bien tracer la raie de côté et donner à la chevelure un beau lustré!

Vers quinze ans, la fillette qui devient jeune fille transforme un peu sa coiffure. Elle ne laissera plus retomber ses cheveux sur le dos. Mais elle se gardera bien cependant d'arborer une coiffure compliquée, une coiffure de femme qui ne lui siérait pas du tout. Sa nouvelle coiffure sera tout à fait simple, elle conservera son front bien dégagé et elle n'usera pas des frisures et des ondulations. A cet âge, les cheveux ont de jolis plis naturels, cent fois plus jolis que les plus merveilleuses ondulations. Les cheveux seront très simplement tordus sur le sommet de la tête et un peu en avant, elle nichera un noeud de ruban clair ou de velours noir (voir fig. 8).

La coiffure relevée ne convient pas à toutes les jeunes filles. Lorsque le cou est trop mince et la nuque maigre, il vaut mieux adopter la coiffure basse, faite de trois rouleaux superposés (fig. 7), au milieu desquels le comble de l'élégance est de placer un noeud de taffetas exactement assorti à la nuance des cheveux.

Recettes pour la ménagère

Chou farci

Le chou farci est un plat complet. C'est la viande et le légume à la fois. Choisissez un chou bien pommé, mais pas trop dur; enlevez seulement les mauvaises feuilles, faites bouillir de l'eau, plongez le chou dedans en pressant légèrement au centre pour que l'eau pénètre dans le chou et en ouvre les feuilles; retirez-le sur une planche, achevez d'ouvrir toutes les feuilles jusqu'au coeur; enlevez le milieu de la grosseur d'un oeuf; remplacez-le par une farce que vous aurez préparée avec des restes de viande cuite, un peu de lard ou de chair à saucisse et deux oeufs. Garnissez entre chaque feuille en les ramenant toujours vers le centre, de manière à reformer parfaitement le chou. Mettez deux bandes de lard maigre en croix dessus et ficelez-le avec soin en réunissant toujours votre fil au centre. Faites un léger roux dans une casserole de fonte, mouillez de bouillon, placez votre chou dedans avec deux carottes, et couvrez-le de petits carrelets de lard. Cuisez pendant quatre heures très doucement.

Croquettes de hachis

Hachez fin des restes de viande ou de volaille cuite, mélangez-les avec autant de pommes de terre cuites à la vapeur et bien écrasées; ajoutez des oeufs, du sel, du poivre, un peu de crème ou une demi-once de pain trempé dans du lait. Formez des boulettes, en mettant dans un verre un peu de farine et une cuillerée à soupe de votre préparation, sautez-les dans le verre pour qu'elles deviennent rondes. Faites-les frire. Servez avec une sauce blanche. Ces boulettes sont délicieuses. On peut les rouler dans de la mie de pain bien émiettée, ce qui leur donne plus de finesse encore.

Tablettes de patience

Prenez quatre blancs d'oeufs, battez-les très bien avec un quart de livre de sucre tamisé et la même quantité de farine fine, et l'eau nécessaire pour faire une pâte un peu molle, que vous coucherez avec une cuiller à café sur des plaques bien beurrées; faites cuire à four chaud.

Gelée de viande pour les malades

Trois livres de cuissot de boeuf; après l'avoir dépouillé on coupe la viande en morceaux comme un dé et on la met dans un bocal de verre fermé hermétiquement; on cuit au bain-marie pendant cinq heures au moins, puis on verse la viande encore chaude dans un linge pour en exprimer le plus de jus possible. Cette quantité donne une demi-tasse, dont on met une cuillerée à café dans la soupe d'un malade ou d'un enfant délicat. Du sel ou non suivant le goût.

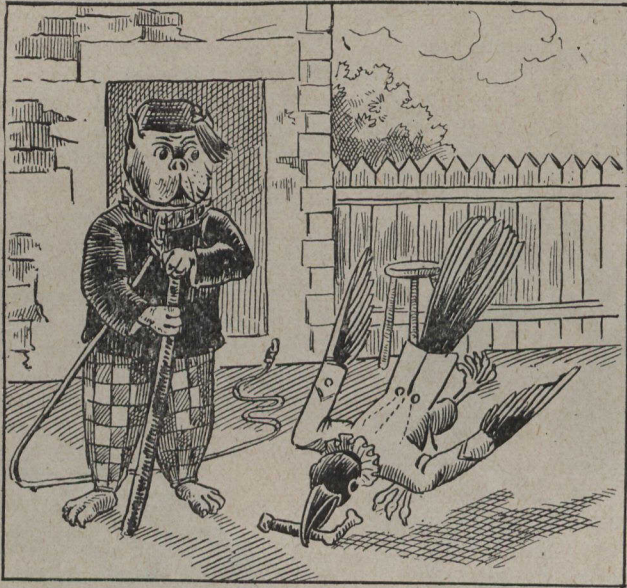
Oranges glacées

Epluchez soigneusement quatre oranges, séparez avec adresse chaque quartier, enfillez-le en passant dans l'angle du quartier, puis au centre, nouez le fil pour qu'il forme une boucle, que vous passerez dans un léger crochet en fil de fer. Préparez un sirop au dernier degré de cuisson, c'est-à-dire aussi épais que possible sans qu'il jaunisse. Trempez vos quartiers d'orange doublement, et suspendez-les à mesure à un cordon placé près de vous. On peut glacer de cette manière beaucoup de fruits. Pour une soirée, ils sont très à profit.

Pour un os!

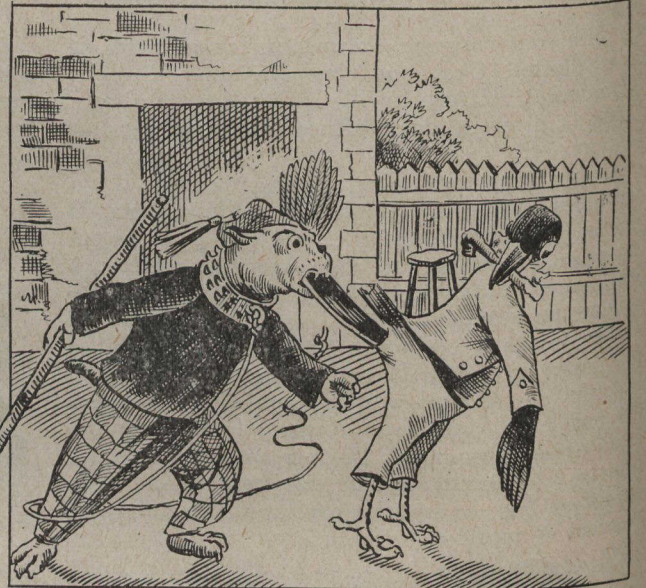
1

Le brave Bulldog, dérangé par son service de fidèle gardien du logis, venait d'abandonner pour un instant un os de côtelette qu'il était en train de déguster, quand soudain un impudent corbeau, descendu on ne sait d'où s'abattit dans la cour et s'empara du friand morceau. D'abord surpris d'une telle audace, Bulldog ne tarda guère à bondir vers le larron. Mais le larron était sur l'oeil; sans abandon-



2

ner sa proie, il fit un brusque écart et Bulldog, qui croyait le happer à plein corps, ne referma ses crocs aigus que sur la touffe de plumes de la queue. Chacun tirant de son côté, il advint ce qui devait arriver: les plumes de la queue restèrent aux dents de Bulldog désappointé, et le corbeau, heureux en somme d'en être quitte à si bon compte et se promet-



3

tant d'ailleurs une large compensation à ce qu'il venait de perdre par ce qu'il continuait de posséder, s'empressa en sautillant vers un escabeau placé près de la barrière de clôture. Il s'y percha, se croyant désormais à l'abri de toute agression et se réjouissant déjà à l'idée de s'offrir le malin plaisir de savourer l'objet du litige à la barbe du dépossédé déconfit.



4

En effet, ne voyait-il pas Bulldog attaché?... Oui, mais il comptait sans la longueur de la laisse qui avait été calculée largement suffisante pour permettre au gardien de circuler librement dans l'enclos. Et voici que, grâce à cela, Bulldog, de plus en plus menaçant put continuer sa poursuite.

L'asile n'étant plus sûr, le corbeau dut gagner le sommet de la barrière voisine.



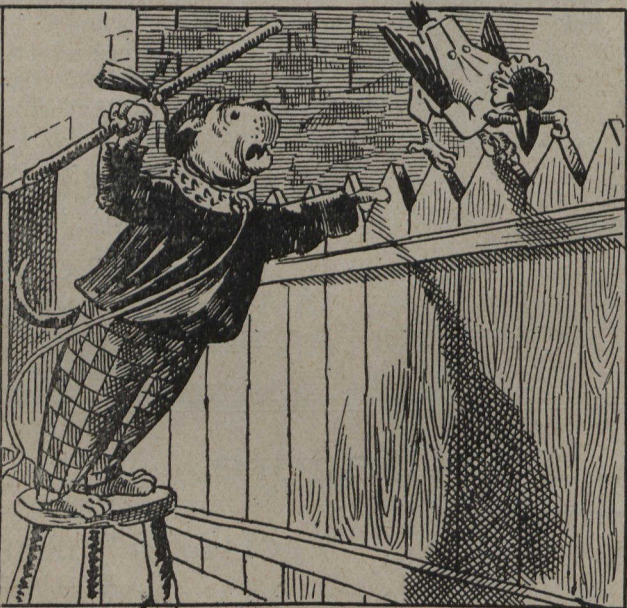
5

Mais ce n'était pas encore assez, car la laisse ayant également permis au spolié de sauter sur l'escabeau, le spoliateur se vit contraint de déguerpir au plus vite en se précipitant hors de l'enclos.

Si légitime que soit le dépit, si justifiable que soit la colère, il est toujours dangereux de céder à leurs entraînements.

Voyez plutôt:

Bulldog exaspéré perdit toute pru-

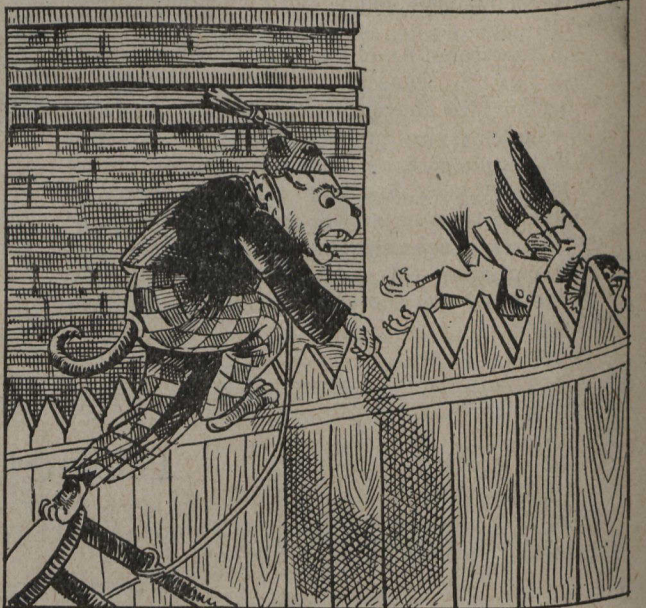


6

dence: oubliant que ses moyens d'action étaient mesurés à la longueur de sa laisse, il se lança inconsidérément à la suite du larron,

Et qu'en advint-il? il advint que la laisse, dont la longueur ne lui permettait pas de prendre pied de l'autre côté, le maintint suspendu contre la barrière.

Et il eut été tout simplement étranglé sans la sauvegarde du collier. Et il dut demeurer dans cette po-



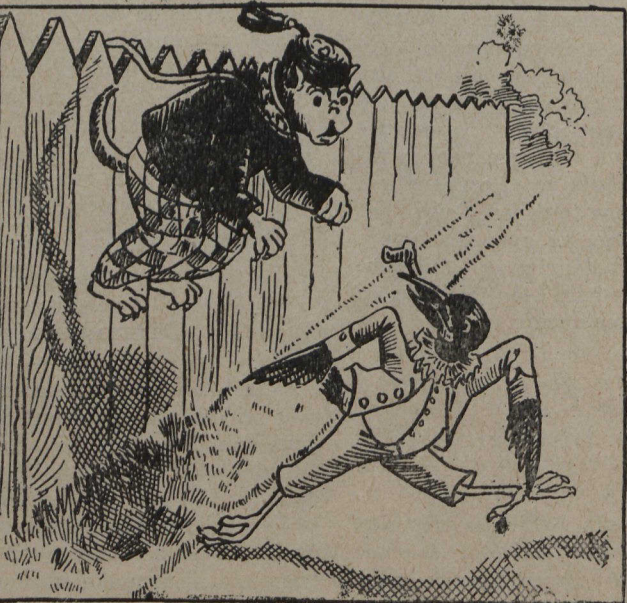
7

sion critique jusqu'à ce qu'on vint le délivrer, ce qui tarda.

Entre temps, l'impudent corbeau avait pu s'offrir le raffinement qu'il s'était promis.

"Est-ce bien là, allez-vous me dire, de la morale rigoureuse, c'est celui qui a commis la moindre faute qui est seul puni!"

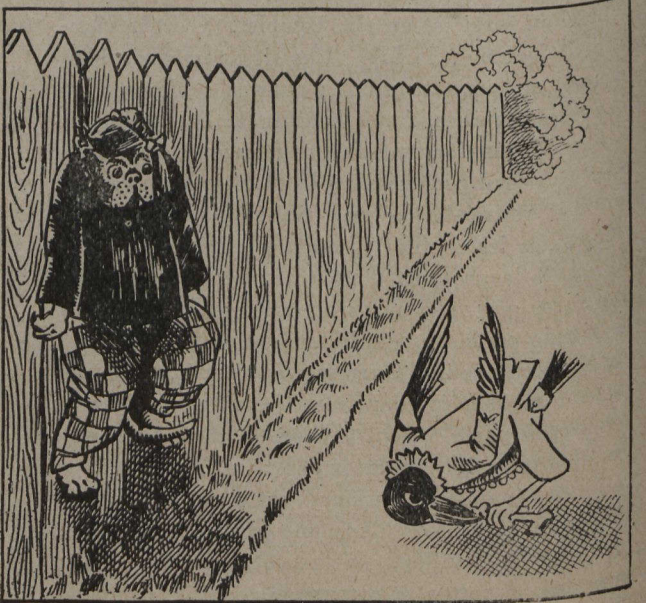
C'est vrai: et le monde est ainsi fait,



8

et vous en verrez maints exemples.

Mais que ceci ne soit point pour vous encourager au mal: soyez certains que le corbeau n'aura pas perdu pour attendre; que les méfaits sont comptés au livre de justice; que ce qui ne se paie pas en détail se paie en gros. Et alors, gare à l'addition!





Les regrets sont épuisés

Rien à faire de l'ivrogne

C'est tout à fait rassurant

On enterre M. Lerat, qui mourut avant-hier à un âge avancé, et qui, dès sa tendre jeunesse, donna les preuves de la plus remarquable avarice.

Autour de la fosse sur laquelle va couler l'éloquence de M. Pigeonneau, ami intime du défunt, les héritiers se groupent avec des mines défaites, de grands crêpes au chapeau, et des yeux tristes qui ne parviennent pas à larmoyer.

—Dans cette tombe que la mort vient de creuser, déclare le digne orateur, le cher défunt emporte tous nos regrets.

—Ah! c'est donc ça, murmure M. Gaston, principal héritier, c'est donc ça qu'il ne nous en reste plus.

Economie

Mme Sim est sans contredit extrêmement économe. Voici entre mille un de ses hauts faits.

On faisait la quête dans une cérémonie. Mme Sim glissa dans l'aumônière un bouton.

Après la cérémonie, elle courut auprès du trésorier et déclara qu'elle s'était trompée en donnant sans y prendre garde, un bouton.

Le trésorier la loua de son honnêteté, chercha dans la recette et y découvrit, en effet, le bouton qu'il rendit à Mme Sim.

Celle-ci le reprit en déclarant: Je tiens à ce bouton qui me départirait une garniture.

Et, plongeant la main dans son réticule, elle en tira un autre bouton qu'elle remit sans sourciller au trésorier interloqué.

Enseigne trompeuse

Un soir, un Européen habitant Pékin cherchait à travers la ville un médecin pour un de ses domestiques, tombé malade.

Il courait depuis une heure, rebuté par le grand nombre de lanternes (représentant autant de clients envoyés ad patres) accrochées au-dessus de toutes les portes des médecins, lorsque le modeste éclairage de l'une d'elles le décida.

Trois lanternes seulement s'y balançaient mélancoliquement à la brise.

L'Européen réveille le médecin, le fait habiller à la hâte et l'emmène en courant.

—Fils d'Esculape, lui dit-il en chemin, tu dois être le meilleur praticien de cette immense cité?

—Pourquoi, étranger?

—Parce que tu n'as que trois lanternes à ta porte, tandis que tes confrères comptent les leurs par douzaines!

—C'est que, répond le médecin, je ne suis en ville que depuis un mois.

Flammus est bien le plus incorrigible pochard qui respire sous les cieus. Et pourtant, ce n'est pas parce qu'on lui marchande les sermons! Ce matin, pas plus tard, l'excellent docteur Cécile attrapa Flammus par la manche alors qu'il allait entrer en un cabaret, et lui tint ce discours:

—Arrêtez-vous, Flammus, n'entrez pas, au nom du ciel! Votre santé est menacée.

—Ma santé?

—Oui, Flammus!

—C'est une blague!

—Non, Flammus, ce n'est pas une blague. Déjà vos nerfs sont affaiblis, votre cerveau obscurci, votre visage "altéré".

—Diable! s'écria Flammus, tout inquiet; alors, docteur, j'entre vite le "désaltérer".

O bizarrerie de l'âme féminine! Mme Cervoise, une délicieuse blondine, adore les aventures imprévues et redoute en même temps les plus bénins dangers. L'automne dernier, Mme Cervoise s'en fut passer deux jours chez une amie d'enfance qui habite une confortable villa. En face de la villa, sur l'autre bord de la rivière, s'étend un parc touffu que l'automne habille de feuilles rousses du plus gracieux effet. Mme Cervoise raffole du parc, mais voilà: pour s'y rendre il faut passer la rivière en bac, et Mme Cervoise tremble durant la courte traversée!

—L'endroit est-il dangereux, mon ami? demande-t-elle au passeur en frissonnant.

—Très dangereux, madame.

—La rivière est profonde, ici?

—Au moins 15 pieds, madame.

—Oh! mon Dieu! Et... des passagers s'y sont perdus déjà?

—Oh! perdus, perdus... répète le calme batelier, non, pas précisément; il s'en est bien noyé une vingtaine, mais on les a toujours retrouvés!

O beauté de la sincérité

—Mon cher ami, dit M. Lardure à M. Cosake, je vous ai envoyé hier un certain Togne porteur d'une lettre de recommandation chaleureuse que je lui ai signée. Ne croyez pas un mot de cette lettre, s'il vous plaît.

—Hein! est-elle donc fausse?

—Non point, mais comme Togne lisait par-dessus mon épaule, j'ai dû écrire des choses que je ne pense pas. Méfiez-vous de cet homme: c'est un "tapeur" enragé!

—Allons donc?

—Comme je vous le dis: argent, vêtements, chaussures, rien de ce qu'il a ne lui appartient.

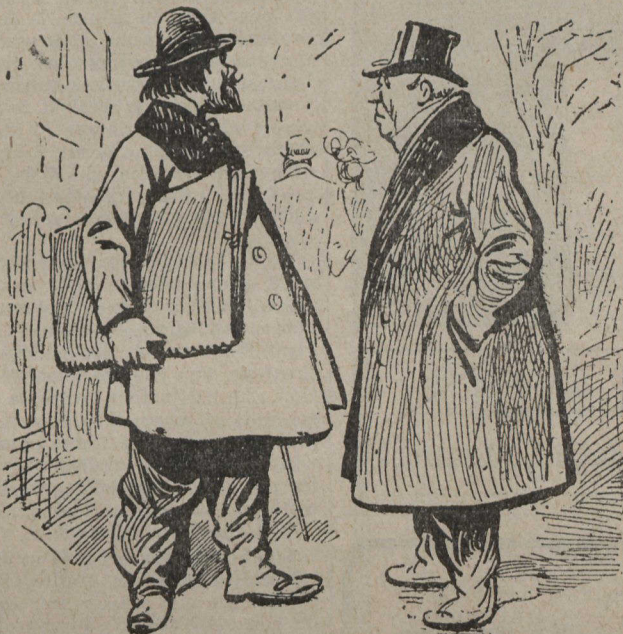
—Ah! je comprends: son air même est "emprunté"!

L'opéra-comique dans les "brindezingues"

Pochauvin, qui est un grand buveur, rentre chez lui fortement éméché et même tout à fait "paff", en fredonnant, d'une voix de rogomme, l'ariette bien connue des "Dragons de Villars":

Espoir charmant,
Sylvain m'a dit:
"Je t'aime!"

—Si le vin t'a dit ça, interrompit sa femme, tu le lui as joliment prouvé, toi, que tu l'aimais!



—C'est moi qui fais, d'après nature, tous les dessins des émeutes russes, pour un grand journal.

—Comment, d'après nature? puisque vous habitez X...?

—Je prends toute la journée des croquis à la Morgue.

Du tac au tac

Boileau, l'ancêtre de nos critiques, le père des Faguet et des Larroumet, dînait un soir chez le cardinal Jeanson.

Au dessert, dans "la chaleur communicative du banquet", comme dit M. Combes, le cardinal se tourne vers son convive et lui lance:

—Monsieur Boileau, vous devriez bien changer votre nom et vous appeler Boivin, car le vin est bien meilleur que l'eau!

—En ce cas, monseigneur, riposte aussitôt le malin poète, vous devriez en faire autant et vous appeler Jean Farine, car la farine est bien meilleure que le son!

Abréviation

Encore une anecdote sur les gens de justice.

Un paysan qui avait un procès était venu chez le premier président du Parlement pour lui présenter un placet. Il attendait depuis trois heures. Enfin le premier président vint et le trouva fort attentif à considérer un portrait où il y avait quatre P au bas, qui signifiaient: "Pierre Poutac, premier président".

—Eh bien! mon ami, lui dit le magistrat, que penses-tu que désignent ces quatre lettres?

—Monseigneur, lui répondit notre villageois, il n'est pas difficile, au bout de trois heures, d'en savoir l'explication, elle signifient:

"Pauvre plaideur, prends patience!"



—Vous ne devriez pas aimer l'hiver... cette sale saison qui a donné une fluxion de poitrine à votre femme...

—Qu'est-ce que vous voulez... l'hiver, ça tue aussi les vers blancs et les mulots!



—Passez donc devant, au lieu de patiner toujours derrière moi...

—Pas du tout... j'aime mieux tomber sur un bon matelas que sur la glace.

CLARK'S CORNED BEEF.



(BŒUF SALÉ DE CLARK)

Beau Bœuf Gras

préparé avec soin, bien assaisonné, désossé et sans perte, et vendu en canistres à l'épreuve de toute impureté. Le Bœuf Salé de Clark offre à la ménagère un mets prêt à toute heure et toujours le bienvenu. Ayez-en toujours à la maison.

WM. CLARK, Mfr. - - - - - MONTREAL

Eloge de l'Agriculture

L'agriculture bien comprise ne demande pas seulement le travail du corps: elle offre un immense champ d'études à l'esprit.

L'agriculture est d'institution divine. Le travail qu'elle exige fut enseigné par Dieu lui-même, dans le Paradis terrestre, et dès l'origine. Elle fut ordonnée au premier homme comme occupation principale au moment où, sortant de la création, il était fait pour jouir du bonheur le plus complet. Le travail de la terre fut donc pour l'homme un commandement de Dieu, et une condition de son bonheur, de sa dignité, de son existence avant que la chute originelle ait rendu tout travail pénible et ingrat.

De tout temps, parmi les peuples les plus renommés, l'agriculture a été considérée comme le premier des arts, celui qui doit être le plus honoré. Ainsi, dans l'histoire ancienne, les Chaldéens, les Egyptiens et les Romains, aussi bien que le peuple de Dieu, furent des peuples éminemment agricoles. Et depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, les nations les plus puissantes et les plus prospères doivent à l'agriculture la principale source de leur force et de leur richesse. On l'a répété de tout temps, et personne ne saurait le nier: "l'agriculture est le fondement même de la vie humaine; elle est la nourrice du genre humain." Or, si l'homme est véritablement noble et grand en autant qu'il se rend utile à ses semblables, quelle occupation, en dehors du sacerdoce, est plus utile que celle du cultivateur?

La magistrature et les professions libérales, le commerce et l'industrie nous sont d'un grand secours. Depuis la chute de l'homme, plus le monde s'est peuplé, plus il a fallu de force, de courage, de sagesse et de science pour défendre, contrôler, diriger et guérir la société; plus il a fallu d'énergie pour tirer du sein de la terre et de la profondeur des eaux, pour utiliser et pour répandre en tous lieux les richesses sans bornes que Dieu a mises au service de l'humanité. Mais que seraient toutes ces choses sans la vie du corps? Or, c'est l'agriculture seule qui fournit à l'homme et la nourriture indispensable à la vie, et tous ces fruits, ces produits de toute nature qui flattent notre appétit, réjouissent notre cœur.

Le travail des champs est essentiellement moralisateur. Dans ses divers travaux, le cultivateur se sent sous la dépendance immédiate de Dieu. L'homme devient l'instrument docile dont se sert le Créateur dans la continuation de la création. Le cultivateur remue la terre, il lui confie la semence; il l'arrose de ses sueurs, puis son oeuvre est faite; pour le reste, il s'en remet à Dieu, qui donne le soleil, la chaleur, la rosée rafraîchissante, la pluie nécessaire. C'est Dieu seul qui fait fructifier et rendre au centuple.

Toutes les vertus fortes et civiles, — la sobriété, l'économie, l'ordre, l'activité, la persévérance, la prévoyance, sont l'apanage du bon cultivateur. Aussi trouve-t-on, en général, dans la classe agricole, un jugement plus sain et mieux exercé, des moeurs plus pures, des races plus fortes, une foi plus ferme, des dévouements plus nombreux. C'est d'ailleurs ce qu'ont dû reconnaître les philosophes païens eux-mêmes. "La vie des champs", disait Columelle, "est voisine, sinon parente de la sagesse." Le "sage" Caton affirme que: "c'est parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs citoyens et les meilleurs soldats." Cicéron donne à son tour un témoignage vieux de vingt siècles, mais qui comporte un enseignement plein d'actualité. Il dit: "C'est dans les villes que se crée le luxe. Le luxe produit la cupidité; la cupidité fait naître l'audace. De là toutes espèces de crimes qui ne peuvent prendre origine dans les habitudes sobres et laborieuses de la vie agricole. L'agriculture enseigne l'économie, le travail, la justice." Cicéron ajoutait: "L'amour de la patrie, source de tant de vertus, existe au plus haut degré dans les populations agricoles qui se perpétuent sur l'héritage de leurs aïeux. C'est parmi eux que naissent les plus braves soldats." Voilà le témoignage bien flatteur que les païens eux-mêmes ont rendu à l'agriculture. De quel respect et de quels hommages les nations chrétiennes ne doivent-elles donc pas entourer cette profession noble et si utile! Le cultivateur ne se sent-il pas, chaque jour, et plus directement que tout autre, sous l'oeil de Dieu? Peut-il oublier l'action bienfaisante du Tout-Puissant dans le résultat de ses divers travaux? Qui éprouve, autant que l'homme des champs, la nécessité presque journalière de demander, avec foi et humilité, la chaleur, la pluie ou le temps serein? Qui, plus que lui, peut jouir correctement de toutes les beautés de la création? Et sous ces circonstances, quel cœur bien né, quel esprit droit, ne saurait aimer, adorer et bénir l'auteur de tous biens. Quelle est donc l'occupation qui offre des puissances plus pures, une jeunesse plus vertueuse, une vie mieux remplie, une vieillesse plus tranquille et plus heureuse!



Bagues de Fiançailles

Avec la pierre de naissance de votre fiancée — la mode suprême — grand choix. Demandez notre catalogue.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL

Catalogue GRATIS

Ecrivez aujourd'hui pour mon catalogue illustré de
Mercerie pour Hommes,
Nouveautés du Printemps



BEAUPRÉ

Dept. "D"

1718, Rue Sainte-Catherine, MONTREAL



RESUME DES REGLEMENTS CONCERNANT LES HOMESTEADS DU NORD-OUEST CANADIEN.

TOUTE section de nombre pair des Terrains de la Puissance, au Manitoba ou dans les Provinces Maritimes, excepté les lots 8 et 26 non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section, de 169 acres, plus ou moins.

L'entrée pourra être faite personnellement au bureau local des terrains, dans le district où se trouve le terrain à prendre, ou si le colon le désire, il pourra, sur demande au Ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire de l'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local pour le district où se trouve le terrain, se faire autoriser à faire l'entrée par quelqu'un.

DEVOIRS DU COLON.—Un colon auquel on a accordé une entrée pour un homestead, devra remplir les conditions s'y rapportant de l'une des manières suivantes:

(1) Au moins un séjour de six mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours du terme de trois ans.

(2) Si le père — ou la mère, si le père est décédé — de toute personne éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme dans le voisinage du terrain entré par la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies sur le fait que cette personne habitait avec le père ou la mère.

(3) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain.

DEMANDE DE LETTRES PATENTES devra être faite à l'expiration de trois années, devant l'agent local, le sous-agent ou l'inspecteur des homesteads.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

Résumé des Règlements sur les Terrains Miniers du Nord-Ouest Canadien.

CHARBON.—Les terrains à charbon peuvent être achetés à \$10 l'acre pour le charbon mou, et à \$20 pour l'antracite. Un individu ou une compagnie ne peut en acheter plus de 320 acres. Une royauté de 10 cents la tonne de 2,000 livres sera collectée sur la production brute.

QUARTZ.—Un certificat de mineur libre est accordé sur paiement à l'avance de \$7.50 par année, pour un individu, et de \$50 à \$100 par année pour une compagnie, selon le capital.

Un mineur libre ayant découvert du minerai dans un endroit, peut se choisir un "claim" de 1,500 x 1,500 pieds. Le prix d'enregistrement d'un claim est de \$5.00.

On devra dépenser \$100 par année au moins sur le claim ou les payer au registraire du district. Lorsque \$500 auront été dépensés et payés, le locataire pourra faire faire l'arpentage de son claim et l'acheter à \$1.00 de l'acre, après avoir rempli toutes les autres conditions.

La patente d'un endroit minier devra pouvoir au paiement d'une royauté de 2½ pour cent sur les ventes.

Les claims de travail de mine dans les placers sont généralement de 100 pieds carrés. Prix d'entrée, \$500, devant être renouvelé tous les ans.

Un mineur libre ne peut obtenir que deux baux de 5 milles chacun pour un terme de 20 ans, qui peut être renouvelé à la discrétion du ministre de l'Intérieur.

Le locataire devra faire fonctionner un dragueur par 5 milles, la première saison qui suivra la date de son bail.

Taux \$10 par année pour chaque mille de rivière louée. Royauté de 2½ pour cent collectée sur la production de qu'elle excède \$10,000.

W. W. CORY,
Député ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

ED. A. BERNARD.



GRAINES

Jardiniers Demandez les graines de Fleurs et Légumes de ...

EWING

Cultivateurs Rien n'approche en qualité les Grains, Trèfle, Mil, Engrais, Blé d'Indes, etc. de ...

EWING

(PRIX SUR DEMANDE)

Ecrivez pour notre catalogue illustré, nous le mellerons gratis.

WM. EWING & CIE, 142 à 146 rue McGill, Montréal

Sirop d'Anis Gauvin

De toutes les préparations pour le sommeil des enfants, le SIROP D'ANIS GAUVIN est celui qui offre le plus de garantie. Il est composé d'ingrédients purs. Chaque bouteille contient le même dosage, ce qui assure une qualité uniforme et supérieure. Vous pouvez en faire prendre aux plus jeunes bébés sans altérer leur santé. Il procure toujours un sommeil abondant et naturel.

En vente partout à 25 cts



APRES LE THEATRE ou LE BAL

Bannissez la fatigue et évitez les refroidissements en prenant un verre de

EAGLE BRAND GIN

Carte Blanche

(VAN DULKEN, WEILAND & CIE)

Stimulant délicieux qui réchauffera tout votre système et préviendra bien des maladies. Le couper avec de l'eau bouillante, sucrer et ajouter une tranche de citron.

D. MASSON & CIE, Montréal, Seuls agents pour le Canada.



Le Courrier de Colette

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Gaston. — Il faut battre le mélange, au sortir du feu, jusqu'à ce qu'il soit refroidi et qu'il ait pris la consistance d'une pommade. C'est de cette pommade qu'on oint le cuir chevelu.

Mélecto. — Votre jolie carte, de même que vos encourageantes paroles m'ont causé un bon plaisir. Merci, et n'oubliez pas que je serai toujours heureuse de vous lire et de vous rendre service à l'occasion.

Alice C. Alfred, Ont. — Votre nom paraît dans le présent numéro avec détails mentionnés.

Georges D. — Votre confiance m'honore et me rend un peu confuse, je ne me reconnais aucune des qualités qui font les critiques littéraires. Je ne puis donc que vous donner tout simplement ma franche opinion sur votre nouvelle. D'abord, elle est écrite en bon français, ce qui est un mérite plus grand qu'on ne pense souvent; le sujet que vous avez choisi est étrange, à coup sûr, et bien difficile à traiter. Lorsqu'on veut faire de la psychologie, il faut avoir une grande science des caractères. Vous me paraissez avoir oublié ce principe, car au début du récit, votre héros donne l'impression d'un bon garçon calme, jovial, ordinaire en un mot; et il y a une grosse incohérence dans le fait de le retrouver le lendemain et toujours, par la suite, si bizarrement fougueux et passionné. Il y a là un grave défaut, assurément, mais auquel vous pourrez sans doute remédier en vous pénétrant bien de votre sujet, en entrant pour ainsi dire dans la vie de votre personnage. Puis, incidemment, vous pourriez aussi retrancher quelques qualificatifs — il ne faut jamais abuser des qualificatifs, ils se vengent — et amener d'une manière un peu plus naturelle les considérations philosophiques qui se trouvent à la fin de la deuxième page de votre manuscrit. Vous me paraissez bien doué, je serais triste si mes remarques vous offensaient ou vous décourageaient. Tel n'est pas leur but, au contraire. Je suis persuadée que vous réussirez avec du travail, et je vous dis: "Travaillez". Vous serez le bienvenu chaque fois qu'il vous plaira de revenir. Lorsque vous enverrez quelque chose pour la publication, veuillez donc écrire qu'au recto de vos feuillets: ainsi le veulent les règles de la typographie.

Courette. — 1. Pour une jeune fille de 18 ans, un costume gris-pâle ou bleu marine sera tout à fait gentil. Les costumes de printemps se font à boléro très court. La jupe est de forme corselet ou surmontée d'une haute ceinture en même étoffe que la robe ou en soie. 2. Je ne connais aucun procédé pour faire revenir à son état naturel la flanelle qui a rétréci au blanchissage; je ne crois pas qu'il en existe. Pour prévenir cet inconvénient, il suffit de laver la flanelle à l'eau tiède et fortement salée; puis la faire sécher sans la tordre, mais après l'avoir énergiquement pressée. Le séchage doit avoir lieu en plein air.

Z. P. — Vous êtes la bienvenue, et, je vous en prie, écrivez chaque fois que le coeur vous en dira. Votre qualité de lectrice de l'Album vous donne ici votre droit d'entrée. Votre petite composition est bonne, mais elle ne peut être publiée, car elle n'aurait pas grand intérêt pour nos lecteurs. Ces petites bluettes font assez d'effet dans un cahier de pensionnaire, mais le public, qui lit les revues et les journaux, demande quelque chose de plus neuf et de moins banal. Ne prenez pas en mauvaise part cette remarque, vous êtes assez intelligente pour en comprendre la justesse, je le sais.

Mr L. S. — J'ai transmis votre requête à l'administration de notre revue. Merci pour votre jolie carte.

Mlle Anna B. — Il sera fait comme vous le désirez. Votre jolie carte m'a fait bien plaisir.

Brunette des Piles. — C'est plaisir d'être gâtée par une gentille amie comme vous. Vous êtes heureuse, que vous souhaiterais-je en retour de vos vœux d'heureuse mi-carême? Que la vie vous soit belle et bonne, toujours, toujours!

Gabrielle D., Sté Thècle. — Vous êtes bien aimable; cette jolie Cléo fait très bien dans ma collection. Avez-vous reçu mon musicien? Oui, tant mieux! Votre nom paraît aujourd'hui même. Merci encore.

L. T., Iberville. — Il sera fait ainsi que le demande votre gentille lettre bleue.

Antoinette B. — Avec le plus grand plaisir, je réponds: "Oui". Et, ça va toujours bien, j'espère, chez vous? Et vous continuez de plus belle à grandir en âge, en

science et en sagesse? Au revoir et amitiés à tous.

Adrienne G. — Nous inscrivons votre nom dans la liste du présent numéro. Je vous remercie pour votre belle carte postale.

Incomprise. — Je suis sûre que ce pseudo est menteur et que vous ne jouez pas ce rôle ingrat et toujours un peu ridicule d'"Incomprise". Quoi qu'il en soit, vous êtes la bienvenue en cette "maison du Coeur" qu'est notre courrier. 1. Le papier à lettre de couleur est très joli et très en vogue pour la correspondance intime et familière; mais pour les lettres d'affaires ou de cérémonie, il faut toujours se servir de papier blanc. 2. Lavez votre cou avec de l'eau oxygénée, que vous ferez préparer à cet effet par le pharmacien. L'eau de son a aussi sur la peau un effet excellent.

Albertine T., Québec. — J'ai fait votre message avec plaisir.

Québec 1905. — Si vous saviez comme toutes mes minutes sont prises par le travail de chaque jour. Je n'ai que mon coeur que je puisse donner à l'amitié; mon temps, mon travail, ma plume, tout appartient au devoir, c'est-à-dire à toute la grande famille de l'Album Universel. J'espère que vous avez prié un peu pour moi durant cette retraite, petite convertie qui étiez si méchante auparavant. Il pleut au moment où j'écris ces lignes, et je pense aux pauvres "enrhumés" qui ne demandent qu'un peu de soleil pour se guérir. Je vous souhaite tous les soleils, celui de dehors, si bon, et celui de dedans, meilleur encore, puisqu'il est la joie du coeur. On m'a répondu que votre petit article était d'un intérêt trop particulier. N'allez pas en être trop chagrine, au moins, moi j'ai beaucoup aimé le sentiment délicat qui l'avait inspiré.

Humbert Kauvar. — Moins bien que vos précédents envois, celui-ci, quoique l'inspiration en procède d'un excellent sentiment. La simplicité est une des qualités du style, seulement, pour convenir à la forme poétique et un peu symboliste que vous avez donnée à votre récit, une très grande recherche de mots et de tournures aurait plutôt été de mise. Tel quel, votre essai fait songer à une très riche draperie posée sur un meuble commun. Le contraste aurait quelque chose de choquant, n'est-ce pas? Il faut, en toute chose, éviter cet écueil. Sans rancune. Votre "bon tour" attend "le sien" de paraître. Ce sera tout bientôt.

Bertha C., Québec. — Je vous rends avec plaisir ce léger service. Pour votre jolie carte, acceptez mes remerciements.

Rhea Sylvia. — Non, vous ne pouvez pas être malheureuse avec tant d'éléments de bonheur autour de vous. Moi, je serais si satisfaite de mon sort si j'étais vous, que je ne puis comprendre que vous puissiez voir une ombre à votre ciel. Mais la parfaite félicité n'est pas de ce monde, n'est-ce pas? Ne calomniez pas votre petit essai littéraire, il n'était pas mal du tout, quoique susceptible d'être amélioré, comme vous l'avez reconnu. Un conseil: Travaillez lentement et efforcez-vous toujours de donner toute la mesure de votre talent. Vous allez voisiner avec l'inspiration, comme vous dites si joliment; c'est encore un bonheur que beaucoup vous envieraient. Au revoir, et soyez gaie.

COLETTE.

Le "Samaria" l'a Arrête de Boire

UNE DAME DE LONDRES GUÉRIT SON MARI, SANS QU'IL LE SACHE, DE SON ENVIE DE BOIRE.



"Combien je m'estime heureuse d'avoir mis de côté tous mes scrupules et de ne pas avoir hésité à vous écrire pour avoir votre échantillon gratuit de 'Samaria.' Mon mari buvait alors terriblement et j'en étais au désespoir. L'effet de votre traitement fut immédiat et notre foyer ne connaît plus maintenant cette maudite boisson. Je lui ai donné les pilules dans son thé, sans qu'il s'en aperçoive. A mesure qu'il perdait le goût des boissons parfaites, s'améliorait et elle est maintenant parfaite. Mille remerciements. Faites connaître les résultats que j'ai obtenus, je vous prie.

Paquets gratuits, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

Colonial House

Montréal

Département des envois par la Poste

PRIME OFFERTE

Pour tout achat de \$15.

Un abonnement à l'une des publications hebdomadaires suivantes:

- Le Herald,
- The World Wide,
- Witness,
- Le Cultivateur,
- La Presse,
- Le Canada,
- L'Album Universel.

Pour tout achat de \$10.

Un abonnement à l'une des publications quotidiennes suivantes:

- Le Herald,
- Witness,
- La Presse,
- La Patrie,
- Le Canada.

Pour tout achat de \$15.

Un abonnement à la Gazette (quotidienne).

Canotage

Canots automobiles, canots à avirons, canots ordinaires, rames, avirons, etc., etc., etc.

Toutes ces lignes sont tenues en assortiment, de sorte que l'expédition n'en exige aucun délai.

Toutes les principales fabriques sont représentées.

Offre d'une grande prime

En outre des 5 pour cent d'escompte faits sur toute vente au comptant, nous offrons une année d'abonnement à l'un quelconque des journaux dont on lira le titre sur le côté de cette annonce. Cette offre est faite à nos clients ruraux qui achètent chez nous par l'entremise de la poste à concurrence du montant spécifié, pourvu, bien entendu, que pendant l'année précédente ils n'aient pas été abonnés au journal choisi.

Liste des Départements

Gants, rubans, dentelles, indiennes, menus articles, étoffes à robes, noires et de couleurs, cotons, toile, couvertures, châles et mantilles, couvre-pieds, articles de mode, fourrures, soies, garnitures de robes, habits pour hommes, tapis, toiles cirées, bonnets pour la cuisine, articles de mode, échantillons de drapeaux, broderies, mouselines, livres et papeteries, articles pour hommes, argenteries, fournitures diverses, bottines, souliers et pantoufles, hardes faites, porcelaines, cristaux, coutellerie, rideaux, jouets, articles de sport, instruments d'optique, appareils électriques, tapisseries, chapeaux et casquettes, images et oeuvres d'art, machines à coudre, confiseries.

Echantillons envoyés gratuitement à n'importe quelle adresse, autant que possible; attention spéciale donnée aux envois par la malle.

Henry Morgan & Co.

Montréal

Pour nos jeunes amis



Monsieur le petit Jean s'en revient gravement du marché, panier et parapluie au bras.

MASSACRE !

Pierre avait reçu pour sa fête
Une collection complète
De jouets: des soldats en plomb,
Un grand cerf-volant, un ballon,
Et toute une ménagerie.
Il avait avec symétrie
Mis à terre chaque jouet,
Ce qui faisait très bon effet:
D'abord une chèvre superbe
Qui paraissait manger de l'herbe ;
Puis un cheval, un peu plus loin,
Qui paraissait manger du foin ;
Des moutons, un boeuf et des biches :
Le tout gardé par deux caniches.
Juste en face, il avait placé
Les soldats, en groupe pressé,
Prêts à défendre par les armes
Les animaux en cas d'alarmes,
A ce moment, dans le salon
Entra Tom, un gros chien très bon,
Que taquinait fort souvent Pierre,
Lequel aussitôt songe à faire
Un nouveau tour au pauvre chien.
Vite, sans avoir l'air de rien,
Il lui noue, avec sa cravate,
Une casserole à la patte,
Et crie, afin de l'effrayer.
Le chien, en entendant crier,
Se sauve, mais la casserole
Le poursuit, l'effraye et l'affole
Si bien qu'il s'est précipité
Dans les jouets! Fatalité!
Hélas! à ce choc incroyable,
V'lan! trois moutons sautent au diable!
Le boeuf, le cheval font comme eux,
Et la chèvre est coupée en deux!
Les soldats rangés en bataille
Apprêtent déjà leur mitraille;
Mais d'un coup de patte mortel,
Tom assomme le colonel,
Couche deux commandants par terre,
Envoie en l'air la caninière,
Ecrase quatre lieutenants,
Décapite treize sergents
Et laisse vingt soldats sur place!
Quant au reste, il demande grâce...
De plus, Tom casse le cordon
Qui fixait au sol le ballon,
Et le ballon par la fenêtre
File, pour ne plus reparaitre.
Alors le chien en fait autant
En passant dans le cerf-volant.
Pierre, depuis cette aventure,
Ne s'avise plus, je vous jure,
De jouer de tours à son chien :
Ça ne lui réussit pas bien.

PAUL BILHAUD.

LE GRILLON

Un feu clair brille dans l'âtre; il pétille
en s'échappant du bois sec et sa flamme
réchauffe et éclaire la cabane du labou-
reur.

— "Cri-cri!" un grillon chante au coin de
la vaste cheminée.

— Ecoute, grand-mère, dit le petit gar-
çon, le dernier né du paysan, qu'est-ce qui
crie comme cela dans la cheminée ?

— C'est un grillon, mon petit.

— Et qu'est-ce qu'il dit? raconte-le-moi,
grand-mère.

— "Cri-cri! cri-cri!" cela veut dire :

Paysan, mon ami, voici l'hiver, les soi-
rées sont longues, tu vas te reposer avec
la terre des travaux agricoles; tu as bien
travaillé cette année pour bêcher, sarcler,
ensemencer, récolter; il est temps de
songer au repos. Le manteau de neige

qui va couvrir tes champs dé-
truir les insectes nuisibles qui
hantent la terre, et l'engraissera
tout en la tenant endormie sous
son blanc manteau.

L'hiver, c'est le sommeil de la
nature féconde; ne te plains pas
des frimas, fermier, ils sont uti-
les comme le soleil, ce vivifiant
régénérateur. Jouis en paix des
soirées de famille, vois avec bon-
heur ton foyer entouré par tout
ceux que tu aimes; le beau temps
les disperse; la froidure les ra-
mène sous ton toit. Bénis Dieu
des saisons qu'il te donne, quand
tu es en bonne santé, qu'elles
soient ensoleillées ou parsemées
de givre.

— "Cri-cri, cri-cri!" dit enco-
re le grillon, ne chante-t-il rien
pour les enfants, grand-mère?

— Si, mon petit, il dit qu'au
lieu d'aller courir dans la prairie
il faut travailler au logis et s'y
instruire. Le grillon veut que tu
lises ton alphabet afin que tu
saches lire au printemps pro-
chain...; ce sera si amusant pour
toi de connaître toutes les belles
histoires que l'on écrit pour les
enfants et qu'on enjolive de jo-
lies images...

— Il dit cela, le grillon ?

— Oui, mon petit.

— Alors, vite, fais-moi lire et
comprendre son chant.

— Eh bien, voyons, viens près
de moi et lis.

— C-r-i, "cri"...

— C'est bien.

— C-r-i-eri, "cri-cri!" Tiens! je viens
d'épeler le chant du grillon! s'écria l'en-
fant, tout content.

— C'est une douce chanson, mon chéri,
qui égaie, tu l'entends, la chaumière du
paysan où il n'y a pas de piano ni de mu-
sique! La présence du grillon porte bon-
heur, dit-on.

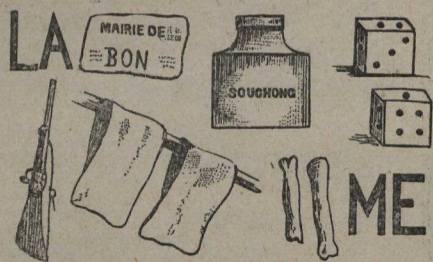
N'est-elle pas heureuse, en effet, la mai-
son qui peut abriter un véritable ami?

DEVINETTES ET JEUX D'ESPRIT

Charade

Le Premier, note de musique,
— Des oiseaux l'élan magnifique,
Ou la vile et basse action :
Tel est le Deux. — Attention!
Voici le Trois: il rampe et glisse,
S'échappe et fuit avec malice.
Tout, dangereux sans contredit;
C'est le fin joujou du bandit.

Rébus



Les solutions de ces problèmes seront
publiées dans notre numéro du 17 avril,
ainsi que les noms de ceux qui les auront
devinés.

Les réponses devront être adressées à
BALSAMO, bureau de l'Album Universel,
Montréal.

MM. Fetherstonhaugh et Cie, sollicitateurs
de brevets, édifice de la "Canada Life",
Montréal, publient la liste des brevets
d'invention qui ont été récemment obtenus
par leur entremise :

Canada : J. P. Smith, Vancouver, B. C.,
"Concentrating Tables" ; F. Townsend,
New-York, "Electric relays" ; A. H.
Power, Toronto, calorifères ; J. Moore,
London, courroie pour machine à faucher ;
J. P. Northey, Toronto, appareil destiné à
produire des sons, applicable aux sirènes ou
autres instruments du même genre ; Victor
et Peter Filteau, Montréal, turbines à va-
peur ; J. A. Manning, Toronto, "Excelsior
Making Machines" ; P. MacGregor, Otta-
wa, "Fastening Buttons" ; J. Brouse, Ra-
pides des Joachims, Qué., "Chaîne à cro-
chets" ; C. A. Slater, Toronto, "Adjusta-
ble Stair Carpet Fasteners" ; R. MacGre-
gor, Toronto, "Turbine à vapeur" ; S. E.
Couch, Toronto, "Hose Supporters" ; S. E.
Couch, Toronto, "Attachments to Outing
Hats and the Like" ; S. E. Couch, Toron-
to, "Garment Fasteners" ; Carl R. Sal-
men, Montréal, "Fire Lighting Apparatus".

Etats-Unis : Thos. E. Ainley, Uxbridge,
Mass., "Fleece Carriers" ; Carl R. Salmen,
Montréal, "Automatic Car Couplers".

Choisissez le Meilleur Savon

Pour l'enfant



Que votre choix tombe sur le plus pur, le plus doux. C'est par
un tel choix que vous conserverez la peau délicate du bébé toujours
bonne, et que vous préserverez son corps de toute irritation.

Ce même savon qui préservera la peau de votre enfant présè-
vera aussi la vôtre fraîche et douce tant que vous en faites usage.

BABY'S OWN SOAP

Le savon idéal pour la Toilette et le Bain

ALBERT SOAPS, Limited, Mfrs.
MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans
le savon et sur la boîte ne sont jamais traduits

Nous pouvons faire rappor- ter 17 et deux tiers à votre argent

Nous pouvons faire rapporter 17 et deux tiers pour
cent à votre argent pendant que vous le tenez en banque
à 3 ou 4 pour cent.

Notre proposition est une raffinerie de cuivre — aus-
si sûre qu'une banque.

Le cuivre est toujours en grande demande et cette de-
mande augmente constamment.

Il est employé en très grandes quantités parce que
l'électricité tend de plus en plus à remplacer la vapeur.

Il y a beaucoup de cuivre, la difficulté consiste à le
raffiner.

Nous dirigeons et nous possédons la seule raffine-
rie de cuivre du Canada, mais son rendement est limité.

Pour répondre à la grande demande pour le cuivre raf-
finé, nous devons agrandir notre usine.

Et pour obtenir le capital nécessaire à cet effet nous
vendons un nombre limité de parts de la Montreal
Copper Co., Limited, à \$100 la part.

Ces actions ont rapporté 17 et deux tiers pour cent
l'an passé et nous ne voyons pas pourquoi elles ne rap-
porteraient pas 25 pour cent une fois l'usine agrandie.

Demandez notre pamphlet.

Montreal Copper Company, Ltd.

332, rue William



CORSIINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 6c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.



Chronique du théâtre

Au National: "Martyre du Cœur", drame en 7 tableaux, par Henri Demesse.

Quelle jolie pièce, et quelle belle pièce!

Jolie par tout ce qu'elle renferme de tendre délicatesse, de précieuse sentimentalité, belle par la grande allure que l'auteur a su lui donner et par le profond enseignement moral qui s'en dégage.

C'est le type parfait du drame moderne, d'où les exagérations vulgaires sont exclues et qui touche de très près à la fine comédie.

L'amour de Françoise Pascal pour son grand fils Frédéric est le motif à de délicieuses scènes, touchantes au dernier point, et bien faites pour émouvoir les coeurs les moins tendres.

Un autre amour, funeste celui-là, l'amour de la boisson, dont Pierre Pascal est devenu la proie, donne un frappant exemple à ceux qui sont sous le joug de cette funeste passion des alcools.

Buveur invétéré, devenu irascible et brutal, puis ayant vite glissé au vol, Pierre est représenté comme le parfait ivrogne, devenu inconscient, et qui, pour assouvir son vice, est prêt à commettre les plus basses actions.

Un effort de ce qui lui reste de volonté suffit cependant à le guérir, et il redevient travailleur, recouvre ses forces perdues, sa gaieté, sa bonne humeur.

Ses désordres d'antan ont jeté le malheur sur les siens, mais sa conduite exemplaire aide à tout réparer.

Cette vivante leçon est du meilleur effet sur les spectateurs.

Les plus nobles sentiments s'agitent dans le coeur de la tendre petite Delphine Villette, qui sacrifie héroïquement son amour et son argent pour que celui qu'elle aime silencieusement puisse être heureux en épousant Noémie Mauquit, sa rivale.

Ce très intéressant drame a beaucoup plu et a obtenu un succès énorme. Ecrit en un fort beau français, net et agréable à entendre, et joué par l'excellente troupe que l'on connaît, il ne pouvait en être autrement.

M. Filion avait très scrupuleusement composé son personnage.

Au premier acte il fut un ivrogne cynique très réussi, puis, lorsque guéri de sa funeste passion, on le revoyait aux actes suivants, sa transformation est frappante et fort bien observée.

M. Scheler a fait de Frédéric Pascal le parfait type du jeune homme honnête et courageux.

Cet artiste a conquis les sympathies du public par la grande correction de son jeu, la sobriété de ses gestes et l'allure distinguée qu'il sait donner aux rôles qu'il interprète.

M. Fertinel, toujours si amusant, a donné au rôle de Xavier Mauduit toute la drôlerie qu'il comportait.

Modeste bijoutier au début de l'action, mais enrichi subitement par le gain d'un gros lot, il devient orgueilleux d'une façon extrêmement comique, et a fait rire de bon coeur, autant par la façon dont il lançait les mots que par la silhouette originale qu'il avait donné à son personnage.

MM. Lombard et Palmiéri furent à la hauteur de la situation.

Le rôle de Françoise Pascal, joué dans la perfection par Madame Déricourt, fut l'objet d'un succès particulier.

Madame Vhéry donna bien l'impression douloureuse qui seyait à la jeune fille héroïque qui se dévoue si entièrement pour l'amour de celui qu'elle aime.

Mesdemoiselles Vasse et Marsoll, très agréables et fort adroites comédiennes dans les rôles de Lucie de Marcellac et de Noémie Mauduit, complétèrent cette interprétation de premier ordre, qui fait honneur à la direction du National.

Mises en scène réglées de main de maître par M. Dhavrol, l'habile directeur artistique, décors luxueux et nombreux accessoires, contribuent à donner aux pièces représentées à ce théâtre un cachet de vérité qui n'est pas pour rien dans le succès que le public leur fait.

A PEU DE FRAIS

On guérit à peu de frais, et sans changer son régime, toutes les affections des voies respiratoires, en faisant usage du BAUME RHUMAL, 25 cents partout.



Sympathie bien Placée. 3

ST-TITE DES CAPS, Co. Montmorency, P.Q.

Lorsque je suis arrivé ici il y a deux ans, je rencontrai un de mes paroissiens affligé de l'épilepsie. Pendant mon séjour à Québec j'avais été témoin de cas semblables pour lesquels je recommandai le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs, et il fit merveille. Je me rappelle bien de deux cas qui furent entièrement guéris à l'aide de ce remède. J'ai fait la même chose ici. Le malade, un jeune homme qui avait coutume de tomber de ce mal une ou deux fois par semaine, et qui pendant les deux ou trois jours suivants était incapable de travailler jusqu'à ce qu'une nouvelle attaque se fit sentir. Après avoir employé trois bouteilles de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs il n'a pas eu une seule attaque pendant deux mois et je suis convaincu qu'il va être complètement rétabli après avoir pris quelques bouteilles de plus de ce Tonique.

RÉV. H. LACHANCE.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 5 pour \$5.00.

LA BEAUTE de la femme est indissolublement liée à la beauté de la chevelure.

Pour avoir des cheveux souples, légers, brillants, il faut leur donner des soins constants, il faut surtout se coiffer avec les merveilleux postiches de la



Les Dames âgées ou chauves qui se désespèrent en voyant disparaître la royale parure de leur chevelure, s'adressent toutes à la

Maison Palmer

qui crée pour elles des modèles spéciaux en cheveux blancs ou gris, à des prix défiant toute concurrence.

Maison Palmer

No. 1745 RUE NOTRE-DAME, TELEPHONE BELL MAIN 391

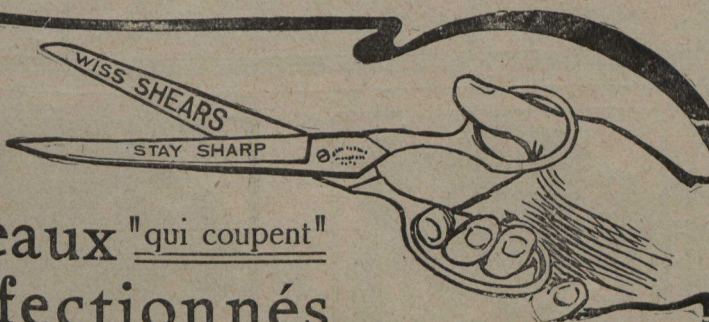
Demandez mes marchandises

Je vous en garantis la qualité extra-choix et vous invite à les comparer, prix pour prix, à celles de n'importe quelles autres marques: je suis sûr que vous m'accorderez la préférence. Si votre fournisseur ne les a pas en stock, je vous les enverrai, sans frais, sur réception de \$2.80.

Frais de transport à ma charge dans Québec et Ontario	2 lbs Café de Madame Huot 75c 1 lb Thé Japonais "Condor" { ou 2 lbs de l'un ou l'autre } 1 lb Thé noir Ceylan " { de ces Thé, au choix } 40c 1 lb Moutarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile 50c 1 lb Poudre à Pâte "Condor" sans rivale 25c 1 lb Epices Assorties — Boîtes de 1-4 lb — les plus hautes qualités 50c	\$2.80
-------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------

Vous n'en aurez pas de regret!

E. D. MARCEAU,
Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros,
281 - 285, Rue Saint-Paul, Montréal, Canada



Ciseaux "qui coupent" Perfectionnés

Ciseaux de tous genres faits d'acier "Wardlow" tension uniforme, ne fatigue pas la main et gardent leur "coupe" longtemps. Les gens qui emploient nos ciseaux toute la journée disent qu'il sont les meilleurs.

Prix depuis 50c. Satisfaction ou argent remis.

L. J. A. SURVEYER

Importateur Quincaillier. 6 RUE ST-LAURENT

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
 SPRINGFIELD, HARTFORD, - *7.45 p.m.
 TORONTO, CHICAGO, 9.30 a.m., *10.00 p.m.
 OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., \$10.00 a.m.
 †4.00 p.m., *10.10 p.m.
 SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m. 17.25 p.m.
 HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
 ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
 WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.80 p.m.
 TROIS-RIVIERES, †8.45 a.m., \$8.50 a.m., *2.00 p.m., †5.15 p.m., *11.80 p.m.
 OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.
 JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.45 a.m., †5.15 p.m.
 ST-GABRIEL, †8.45 a.m., †5.15 p.m.
 ST-AGATHE, †9.00 a.m., †5.00 p.m.
 LABELLE, †9.00 a.m., †5.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches
 M Jeudi. a Mardi et jeudi seulement. † Dimanche seulement † Quotidien excepté le samedi.
 † Samedi seulement.

A. LA LANDE agent des passagers pour la ville,
 B. eau des billets de la ville, 126 rue St-Jacques,
 vis-à-vis du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE

"International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE
TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a. m. Arr. Toronto à 4.30 p. m., Hamilton 5.30 p. m., Niagara Falls, Ont., à 10.15 p. m., Buffalo, 11.15 p. m., London, 7.43 p. m., Détroit, 9.45 p. m., Chicago, 7.42 a. m.

CAFÉ ÉLÉGANTE SUR CE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE,
SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour — le dimanche excepté, aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal † 8.45 a.m., †11.10 a.m., * 7.40 p.m.
 Arrive à New-York † 8.00 p.m., † 10 p.m., * 7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m. les jours de semaine, 4.10 p.m., tous les jours.
 ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m., les jours de semaine et 7.10 p.m., tous les jours.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE: 137, rue St-Jacques, Tel. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit:

8.20 A.M. tous les jours excepté le dimanche. 7.00 P.M. tous les jours. 8.20 A.M. excepté le dimanche. 10.20 A.M. excepté le sam. et dim. 1.35 P.M. le samedi seulement. 5.10 P.M. excepté le dimanche. 7.00 P.M. tous les jours. 9.45 A.M. Dim. seulement.	Pour tous les points des Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud. Train local pour Chateaugay, Beaufort et Valleyfield.
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HEBERT, F. E. BARBOUR,
 Agent local pour la vente des billets Agent général



La Créole
LE MEILLEUR DES
CAPÉS D'HAÏTI

Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant 1/4 de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicier.

AUGUSTIN COMTE & CIE
11, rue Bonsecours, Montréal

DUPUIS FRERES

Dentelles et Broderies

Vous pouvez compter sur nous quand il s'agit de Broderies ou Dentelles. Tous les grands centres manufacturiers ont été mis à contribution. Nous sommes en relations d'affaires avec les plus grands manufacturiers du monde. Chaque visiteur à nos rayons des Dentelles et Broderies devient un nouv au client.

Comme Spécialités

Nous offrons les trois lignes suivantes, lignes que vous ne pouvez pas acheter ailleurs pour quatre fois le prix que nous demandons :

3,728 douzaines de belle Insertion de Dentelle Nottingham. — Galon serpenté ou dessins à médaillons de 1 1/2 pouce à 3 pouces de largeur. La valeur réelle serait de pas moins de 25c la verge. Votre choix pour cette vente seulement **15c** la doz

(Nous ne divisons pas les pièces.)
900 douzaines de Dentelle Torchon "Nottingham", avec insertion pour convenir, valant jusqu'à 12c. Votre choix pour cette vente seulement **3c** la verge

2,600 verges d'Insertion en Guipure de Plauen. — Galon droit ou effet d'appliqué, valant de 18c à 40c la verge. Votre choix pour cette vente, seulement **2 1/2** la verge

Broderies

Tous les plus nouveaux dessins en Dentelles et Insertions de Broderies, Guipure de Broderie, Allovers et Broderies larges, "Flouncings" pour Robes ou Jupons, sont ici; Broderies sur Mousseline Suisse, sur Mousseline Nansouk ou sur Linon blanc. Choix exceptionnel. Prix les plus modérés.

DUPUIS FRERES

Le Grand Magasin Départemental de l'Est
1571 à 1589 rue Sainte-Catherine

Cartes Postales

Photographies Artistiques



au Bromure d'Argent
Noires et en couleurs
3 Cartes - 10 cts
100 Cartes \$2.75

Grand assortiment de fantaisies, les sujets les plus nouveaux aux plus bas prix. DEMANDEZ CATALOGUE MENSUEL.

ROMEO ROUSSIL

EDITEUR D'ART
218 rue St-Laurent, (Monument National)
La seule maison qui paie invariablement le port, et qui accepte en paiement des timbres de toutes nationalités.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDEE ?—Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Consults. — Bureaux : Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.

Echange de cartes postales

Nous prions nos aimables correspondants désireux de bénéficier des avantages qu'offre cette rubrique, de vouloir bien ne pas nous envoyer de demandes contenant plus de vingt mots. L'encombrement de matières que nous vaut la faveur dont jouit cette rubrique auprès de nos lecteurs, et notre désir de donner satisfaction à tout le monde, nous obligent à en agir ainsi. Les amis de l'Album Universel voudront bien nous pardonner cette petite restriction.

Les collectionneurs sont priés de nous envoyer leur nom véritable avec leur adresse. Aucun pseudonyme ne sera inscrit dans ces colonnes. Les adresses, poste-restante, ne seront pas non plus admises.

Les personnes dont les noms suivent désirent faire échange de cartes postales illustrées :

Emile Demoïtine, Lycée de Laon, Aisne, ne France. — Léo Paul Beaulieu, 699 Berri, Montréal; vus préférées. — Mlle Anna Beaulieu, 699 Berri, Montréal; fantaisies préférées. — Mlle Gabrielle Demers, Ste Thècle, Co. de Champlain. — Mlle Adrienne Gingras, 17 rue Belleau, Jacques-Cartier, Québec. — Mlle Bertha Crothy, 91 St Patrice, Québec. — Mlle A. Dupuis, 216 Dorchester, Montréal. — Eva Montminy, 257 rue Colomb, St Sauveur de Québec. — Mlle Lumina Dupuis, 88 rue Albert, Hull, P. Q. — Mlle Albertine Trudel, 105 Richelieu, Québec; timbres côté vue et fantaisie seulement. — Mlle Antoinette Béland, 730 St Hubert, Montréal; cartes de cuir seulement. — Mlle Lucette Tassé, Iberville, Qué.; fantaisies préférées. — F. A. Vadnais, Acton Vale, P. Q.; fantaisies préférées. — Mlle Marie-Anne Bossé, 138 Baldwin St., Laconia, N. H., U. S. — M. Eudore LaRoche, 10 rue Prévost, Québec. — Mlle Jeannette Labrosse, 167 Duluth, Montréal; fantaisies préférées, timbres côté vue. — Mlle Simone Mailhiot, 163 Duluth, Montréal; fantaisies préférées, timbres côté vue. — Raphaël Clusian et Pamela Clusian, Buckingham, P. Q.; séries et fantaisies. — Mlle Yvonne Montmarquette, 16 Robert St., Lowell, Mass., E. U. — Mlle Pamela Robert, 33 Fifth Avenue, Lowell, Mass., E. U. — Mlle Blanche Glackmeyer, 3 avenue Laval, Montréal; fantaisies seulement. — M. Léo Dufresne, 22 rue St Michel, Québec. — Catharina McLean, Ha! Ha! Bay, Saguenay, P. Q.; fantaisies seulement; timbres et signature côté vue. — Mlle Alice Chéné, Alfred, Ont.; fantaisies seulement. — Mlle Marie-Anne Malette, Pointe-Claire, P. Q. — Mlle Albertine Giroux, Côte Visitation, P. Q. — Mlle Etheldrède Roy, 925 rue Berri, Montréal. — Raymond Desaulniers, 328 Sherbrooke; timbres côté vue. — Mlle Maria DesRosières, Ste Agathe des Monts, Co. Terrebonne. — Mlle Colette Desauviac, St Tite de Champlain; fantaisies et séries en couleur. — Herbert C. Rowe, Terrebonne, Qué. — Berthe Forgette, 261 Brown St., Westbrook, Me.; désire échanger avec personne de Victoriaville d'Arthabaska. — Jack Bravlav, 49a Belmont Park, Montréal. — M. N. Parsons, 323 Dorchester, Montréal. — Mlle Mabel Dubé, Lévis; fantaisies et séries. — Mlle E. Labrecque, 6 Knox St., Lewiston, Me. — Mlle Cécile Caron, B. P. 66, Islet, P. Q.; fantaisies préférées. — Jeanne Baillargeon, 47 Côte d'Abraham, Québec. — Mlle Augustine Robert, Boucherville, P. Q. — Alexandre Audette, 264 rue Main, Pawtucket, R. I. — Mlle J. Trudel, 105 Richelieu, Québec. — Mlle Laurence Dulude, St Bruno, Chambly; fantaisies préférées. — Mlle Imelda Parent, Rimouski. — Miss Minnie Raymond, 38 Lincoln St., Lewiston, Me. — M. Albini Paquette, 1181 Ste Catherine-Est, Montréal; fantaisies seulement. — Mlle Eliana Cadotte, 169 Duluth, Montréal; timbres côté vue, fantaisies seulement. — Mlle Albertine Soucie et M. Alphonse Soucie, 341 rue Demontigny-Est, Montréal. — Mlle Athais Saint-Pierre, 80 Leach St., Salem, Mass. U. S.; timbres côté vue. — Mlle Laurenda Charon, 148 rue de l'Eglise, Montréal. — Mlle Eugénie Séguin, 223 St. Andrew, Montréal. — Mlle Claire Deschênes, Boite 460 St Hyacinthe; fantaisies seulement. — Mlle Sara Girardin, Académie Ste Anne, Marlborough, Mass., E. U. — M. O. Goyer, Rigaud, Qué.; fantaisies. — Mlle A. Authier, Rigaud; fantaisies et séries. — Mlle Rita MacDonald, Manoir de Rigaud; séries, types, fantaisies. — Mlle Blanche Adam, Disraëli, Qué.

Lunettes et Lorgnons

ajustés à votre vue—L'examen et l'essai sont gratuits. — Salon privé à votre disposition.
SATISFACTION GARANTIE
H. SENECAI & CIE, Bijoutiers et Opticiens
1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm



C'EST UNE DOUBLE EPARGNE

Il suffit de la moitié autant de SUCHARD que d'aucune autre marque pour faire une délicieuse tasse de cacao. C'est une épargne. Le CACAO DE SUCHARD requiert moins de lait. C'est une autre épargne.

Ajoutez-le seulement à de l'eau bouillante, et le cacao est fait. Mettez ensuite du lait et du sucre au goût. Pour les travailleurs du cerveau, il n'est rien de plus vivifiant et de plus soutenant. Il est facilement digestible et très nourrissant. Insistez pour avoir le SUCHARD.

FRANK L. BENEDICT & CO., SEULS AGENTS - MONTREAL

Le CACAO de SUCHARD

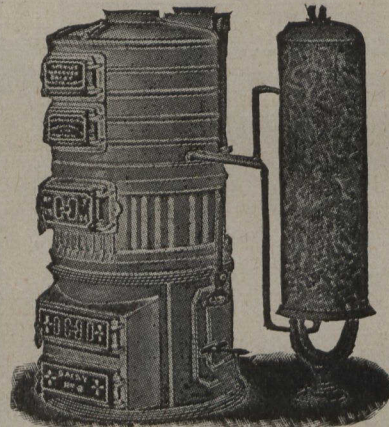
Nous avons tous besoin d'un Tonique

pour résister aux nombreuses maladies qui nous assiègent L'enfant qui grandit, la jeune fille qui se forme, l'homme qui travaille et le vieillard qui se soutient doivent, même en état de bonne santé, ajouter à leur alimentation ordinaire une alimentation supplémentaire qu'il trouveront dans le **Vin de Vial**, au **Quina**, Suc de Viande et Lacto-Phosphate de chaux.

C'est la formule idéale et typique du tonique reconstituant, et c'est pourquoi :

Nous avons tous besoin de Vin de Vial

PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA



Demandez la FOURNAISE A EAU CHAUDE

DAISY

Modèle amélioré de 1904

WARDEN, KING & SON, Limited

MANUFACTURIERS
MONTREAL



Avant le traitement

L'ALCOOLISME

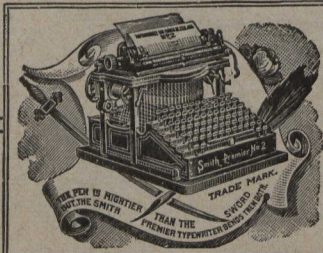
Positivement guérie

Remède pris chez soi sans douleur, sans publicité, sans perte de temps. Hautement recommandé par Messieurs du clergé et Médecins. Références et témoignages indiscutables. Venez ou écrivez pour renseignements complets. Adresse

Dixon Cure Co.,
66 Boulevard St-Joseph, Montréal



Après le traitement



Il doit y avoir quelque avantage, 300,000 personnes emploient le clavier

Smith's Premier
WM. HALL & CIE, 1822 rue NOTRE-DAME
Telephone Main 212



LA CURE DU DR CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEURALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE
Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la malle.
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

Tel. Est **GIRARDOT Restaurateur Français**
2224 DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justif.)

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.
Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
182, St-Denis, Montréal

Médailles

Or, argent ou bronze



ET

Insignes

pour Collèges, Couvents, Clubs, etc.

Nous sommes des spécialistes en Médailles et Insignes. Notre nouveau CATALOGUE est gratis. Demandez-le.

Caron Frères,
157, Craig O., - Montréal

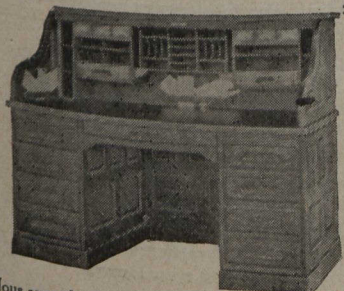
Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau Pardessus ou Complet DU PRINTEMPS

et vous serez certains d'être servis à temps. Vous pouvez faire votre choix dès maintenant, car nous venons de recevoir nos importations de Tweeds et Etoffes Nouvelles et elles sont de toute beauté.

N'oubliez pas que nous garantissons la coupe, l'élégance et l'ajustement de tout ce qui provient de nos ateliers.



J. N. LEFEBVRE, MARCHAND-TAILLEUR
Coin Amherst et Demontigny Tél. Bell Est 4906



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de **MEUBLES DE BUREAUX** ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS. Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût. Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

LES SPORTS D'HIVER—Le Ski



Un groupe de skieurs en marche

Le sport à la mode, surtout parmi nos concitoyens de langue anglaise, est sans contredit le ski. Depuis quelques années, il a pris un développement considérable, et ce moyen de locomotion est en même temps un passe-temps aussi hygiénique que distrayant.

Qu'est-ce que le ski ?

Le ski est une sorte de long et mince patin de bois verni qui sert à circuler sur les plaines de neige molle et à gravir les pentes escarpées des montagnes. Ce sont les Norvégiens qui l'ont inventé. Il est construit en bois de frêne sans noeud, raboté de l'avant à l'arrière pour assurer le maximum de glissement; il est sensiblement plus lourd, plus rigide et plus court que le ski finlandais, qui ne saurait être utilisé en montagne; il mesure 7 pieds. Le ski est une lamelle de bois flexible, large de 3 pouces et quart à son extrémité postérieure, de 2 pouces et trois-quarts à son milieu, et de 3 pouces et trois-quarts à l'avant, où elle s'amincit et se relève en une pointe destinée à labourer la neige. L'épaisseur est d'un demi-pouce à l'arrière et à l'avant, d'un pouce et quart au milieu.

La première condition pour se servir du ski est de bien solidement l'attacher aux pieds. Cette attache doit être à la fois très solide, simple, commode, légère et réparable sur place.

Ce qu'il faut assurer surtout, c'est la liberté du talon, et empêcher les mouvements latéraux qui faussaient la direction.

On peut ensuite constamment maintenir les pieds parallèles, et avoir soin de pencher le corps en avant et de bien plier les jarrets. On arrivera ainsi avec aisance par une série de glissements réguliers. Le bâton dont le sportman doit se servir aidera beaucoup à se pousser, mais il ne faut pas le prendre pour un frein, comme on a tendance à le faire, dans les débuts surtout, où l'on craint toujours de tomber; il sera en frêne ou en bambou, muni d'un anneau en osier,

fixé à 8 pouces au-dessus de la pointe pour l'empêcher de s'enfoncer dans la neige.

Beaucoup d'amateurs emploient le double bâton, qui les habituent à une marche symétrique et à une tenue correcte; pour éviter que la neige molle s'amoncele trop rapidement sous la semelle, on la graissera, pour obvier à cet inconvénient, avec de la cire ou de la paraffine.

A première vue, le ski semble un instrument uniquement propre à la descente, et la montée paraît une opération difficile, presque impossible. Il faut, en cette occurrence, tenir le corps le plus droit possible, faire de petits pas, soulever le ski, porter en avant et frapper le sol avec rudesse pour y creuser un temps d'arrêt.

Au début, l'ascension ainsi entreprise est très fatigante.

Si la pente paraît trop forte pour l'attaquer de front, on la gravit obliquement, allant de droite à gauche, en maintenant les skis légèrement déversés du côté montant; la descente est plus terrible encore pour le débutant; c'est dans ces glissades vertigineuses que le skieur émérite déploiera ses qualités d'adresse, de sang-froid et de courage, car il saura toujours tomber avec à propos sur la neige molle. Le débutant devra, autant que possible, renoncer au bâton pour n'être pas tenté de s'accrocher désespérément à lui dès que l'allure s'accélère; livré à lui-même, il deviendra rapidement maître de ses mouvements et se tiendra bien droit, un pied à 8 pouces en avant de l'autre, les skis parallèles, les genoux légèrement infléchis, le poids du corps portant tout entier sur la jambe postérieure.

Le skieur doit savoir s'arrêter net.

Le moyen le plus simple consiste à se laisser choir de côté, ou d'écarter brusquement les talons de façon à rapprocher les pointes des skis, sans qu'elles se touchent.

Tel est le jeu qui passionne tous ceux qui s'y livrent ardemment.



Jeune fille sur ses skis.

UNE CLOCHE COLOSSALE

Voici, au dire d'un confrère, la plus grande cloche du monde.

Elle se trouve dans un des temples bouddhiques d'Osaka, au Japon. Elle fut fondue en 1903, pour perpétuer la mémoire d'un certain prince Chotokou, qui vécut il y a quelque treize cents ans. (Les Japonais ont la reconnaissance plutôt tardive!)

Ce prince fut, paraît-il, un de ceux qui contribuèrent le plus à l'extension de la foi bouddhique chez les Nippons.

En dehors de ses dimensions colossales, cette cloche présente cette particularité, en vérité peu banale, d'avoir été faite, en très grande partie, d'anciens miroirs de cuivre. Cent cinquante mille, en chiffres ronds, ont été ainsi employés.

Une petite explication s'impose.

Nos lecteurs ignorent peut-être que dans le bon vieux temps, au Japon, un des grands sacrifices que pouvait faire une Japonaise coquette (elles le sont toutes)

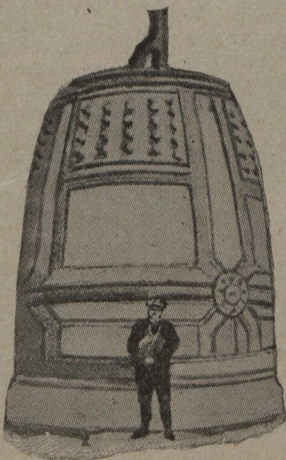
était de donner son miroir à un temple, afin de fournir pour sa faible part le métal nécessaire à la construction d'une cloche.

Cette coutume s'est conservée, mais de nos jours le sacrifice n'a plus d'importance, car la civilisation occidentale, en s'introduisant au Japon, a apporté avec elle les miroirs de glace, et l'art de les fabriquer, en sorte que si une femme fait l'offrande de son miroir de cuivre, peu pratique en somme, elle sait qu'au bazar du coin elle en aura un meilleur pour quelques sous.

La grande cloche Chotokou ne mesure pas moins de 22 pieds et demi de hauteur, 45 pieds de circonférence, et 15 pieds de diamètre.

Le poids de cette énorme masse d'airain dépasse cent quinze tonnes.

Le son que produit cette cloche monstre peut être entendu à une distance d'au moins de dix milles à la ronde. Pour une voix puissante, c'en est vraiment une.



La cloche est formée de 150,000 miroirs

CHAMPAGNE DRY-ROYAL DE ACKERMAN



AUSSI BON QUE LE PLUS DISPENDIEUX POUR LA MOITIE DU PRIX
SEULS AGENTS AU CANADA **J.M. DOUGLAS & Co** MONTREAL

Nouvelles Tapisseries

Immense variété de patrons domestiques et étrangers. Effets rayés, floraux ou de Dresde; couleurs et styles les plus modernes. Prix modérés.

N'achetez pas avant d'avoir examiné notre étalage.

H. C. GREGOIRE

Marchand de

Tapisserie, Vaisselle, Verrerie, Coutellerie et Argenterie

2 magasins
Bloc Barsalou
1347 Ste-Catherine, Ancien No. 775 Est, Nouv. No. 377
377 Ste-Catherine, Ancien No. 1595 Est, Nouv. No. Coin Moreau.



FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)

Sauvez vos Yeux

N'attendez pas que votre vue soit perdue pour porter des verres, venez me voir.

Salon d'Optique Saint-Denis

P. G. MOUNT, 117 rue St-Denis OPTICIEN Tél. Est 4088

Essai de la vue gratis. N.B.—Réparations en tous genres. Mentionnez "l'Album Universel"

Maladie de Cœur

Le cœur, de lui-même, ne possède aucun pouvoir, aucun contrôle sur lui-même. Ses battements sont causés par un nerf si petit qu'il est presque invisible à l'œil nu. Et pourtant c'est ce nerf minuscule qui cause les dix mille contractions et expansions du cœur par jour.

Ce nerf n'est qu'une branche du grand système de nerfs sympathiques ou INTERIEURS. Les branches de ce système sont si intimement liées l'une à l'autre que de la faiblesse ou de l'irrégularité chez une c'est bien souvent de la faiblesse ou de l'irrégularité chez toutes. La maladie de cœur vient souvent d'une sympathique maladie d'intestins ou pour la même sympathie suivra souvent la maladie des Reins, car chacun de ces organes est mis en opération par une branche de ces mêmes nerfs sympathiques — les nerfs INTERIEURS.

Dans les maladies de Cœur, de Reins ou d'Intestins, il est presque inutile de tenter la médication de l'organe même; le soulagement le plus permanent est apporté par le ravigotement des nerfs intérieurs. Le Dr. Shoop considère que ces nerfs sont la cause principale du trouble. Le remède connu par tous les médecins et pharmaciens sous le nom de "Restaurant du Dr. Shoop" est le résultat de plusieurs années de recherches précises sur ces lignes. Ce remède ne drogue pas l'organe afin d'amoindrir le mal, mais s'attache au nerf, le nerf intérieur, le nerf puissant, le soigne, le fortifie et le guérit.

Quiconque souffre du cœur peut avoir le livre du Dr. Shoop sur le cœur, il vous sera envoyé gratis avec le "Bulletin de Santé" — un passeport assuré à la santé.

Pour le livre gratis et le "Bulletin de Santé" il faut adresser au Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis. et spécifier le livre que vous voulez.

- Livre 1 sur la Dyspepsie.
- Livre 2 sur le Cœur.
- Livre 3 sur les Reins.
- Livre 4 pour les Femmes.
- Livre 5 pour les Hommes.
- Livre 6 sur le Rhumatisme.

Le Restaurant du Dr. Shoop

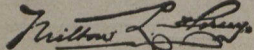
Préparé en liquide et en tablettes. En vente chez 40,000 pharmaciens. Un seul paquet guérit souvent une légère attaque.

Wilson's Invalids' Port

LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le

WILSON'S INVALIDS' PORT.
JE certifie par les présentes que j'ai analysé le WILSON'S INVALIDS' PORT, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.



Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1.00 Six bouteilles, \$5.00

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour \$1.00

- | | | |
|------------------|--------------------------------------|--------|
| H. ARDEL..... | Le Rêve de Suzy..... | |
| J. THIERY..... | Châteaux de Cartes..... | 1 vol. |
| J. de GASTYNE... | Mère Crucifiée..... | 1 " |
| E. CAPENDU... | Le Capitaine Lacheyne..... | 5 " |
| P. SALES..... | L'honneur du Mari..... | 5 " |
| X. de MONTEPIN | La Femme Détective..... | 5 " |
| C. GUEROUULT.. | La Bourgeoise d'Anvers | |
| X. de MONTEPIN | Le Crime de la Poivrière..... | 4 " |
| H. CONSCIENCE.. | Guerre des Paysans..... | |
| P. FEVAL..... | Chouans et Bleus..... | |
| E. GABORIAU... | L'Affaire de la Rue de Provence..... | 2 " |
| E. BERTHET... .. | Le Pacte de Famé..... | 1 " |
| A. MATTHEY... .. | Vengeance Secrète..... | 1 " |
| | Etc., Etc., Etc. | |

LIBRAIRIE DÉOM FRERE
1877 Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

VER SOLITAIRE

TÉNIFUGE LANGTOT

Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays.— Le TÉNIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—douze capsules sont une dose.— La bouteille \$1.00 franco, par la poste.—Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANGTOT, Pharmacien
Pharmacies 672 rue St-Laurent et
299 1/2 rue St-Laurent, Montréal

Dans le monde de la musique

Vous connaissez le proverbe : "les cordonniers sont les plus mal chaussés"; pro-saïque ce proverbe, mais combien juste, puisque, en le variant un peu, il convient à maints ordres d'idées. C'est ainsi que Paris, si bien loti de monuments uniques au monde, Paris, où les plus grands artistes de l'univers se donnent rendez-vous, où ils recherchent la sanction d'un public épris d'art, eh bien! Paris n'offre pas aux musiciens une salle de concert vraiment digne de ce nom. C'est du moins ce qu'affirmait tout dernièrement le maître, — oh! combien autorisé, — Camille Saint-Saëns; ce-lui-là même qui, l'autre jour, à Monte-Carlo, donnait le nouvel et superbe opéra "L'Ancêtre", dont le sujet a été puisé dans les moeurs corses, si particulières, si farouches à l'occasion, mais grandioses, somme toute.

A propos de nouveaux opéras, signalons le succès fait à Dresde, le mois dernier, à "Salomé", du compositeur allemand, Richard Strauss. Ce musicien d'élite, auteur universellement connu de: "Mort et Transfiguration", de "Don Juan", de la "Symphonie Domestica", de "Fuersnot", etc., ajoute à ses lauriers par la nouvelle oeuvre lyrique que nous venons de nommer, et dont le libretto est emprunté à un poète anglais, trop tristement célèbre pour que nous le nommions.

La polyphonie de la "Salomé" de R. Strauss est, dit-on, aussi prodigieuse qu'admirable, ce qui, d'après les grands critiques de la musique, n'est pas peu dire. On va même jusqu'à prétendre que la "Salomé" de Strauss est l'oeuvre lyrique la plus intense de ces vingt dernières années.

A Paris, prochainement, l'Opéra-Comique donnera la première représentation d'"Aphrodite", du compositeur Camille Erlanger, musicien de talent, premier prix de Rome de 1888, et auteur déjà applaudi dans "Kermaria", le "Juif Polonais", "Le Fil de l'Etoile" (drame lyrique), et "La légende de Saint-Julien l'Hospitalier" (poème symphonique).

La critique, à la suite d'auditions particulières, et d'indiscrétions, fait l'éloge de la nouvelle oeuvre du jeune maître. Malheureusement, le sujet du libretto ne nous permet pas de nous y arrêter; quelle que belle que puisse être la musique qu'il a inspirée à Camille Erlanger.

Au grand théâtre du Capitole, de Toulouse, le 25 janvier dernier, a été donné pour la première fois "Amaryllis", conte mythologique en un acte, paroles de M. Adenis, musique de M. André Gailhard, fils du directeur du Grand Opéra de Paris. Le compositeur, qui n'a que vingt ans, a obtenu un grand et très légitime succès. Il doit en être fier. M. André Gailhard le prouvera, du reste, en produisant de nouvelles oeuvres saines et fortes.

A Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, a été représenté récemment, et pour la première fois: "Premier rayon de soleil", légende féerique en trois actes et quatre tableaux, poème flamand de M. Pol de Mont, musique de M. Paul Gibson. Ce dernier est un des plus en vue parmi les compositeurs de la jeune école belge. L'oeuvre que nous venons de signaler est, assurément, un chef-d'oeuvre, surtout quant à la partie orchestrale; nous ne pouvions donc passer cette première sous silence.

Le 2 du courant, dans la salle de la Y. M. C. A., square Dominion, a eu lieu le dernier concert de la saison, du "Trio Mendelssohn", de Montréal. Le renom, et l'art consciencieusement supérieur des artistes qui y ont pris part ont, ainsi qu'il le méritait, fait un succès de ce concert. Les pages de Godard et de Rubenstein, inscrites au programme, ont été bien rendues. Comme toujours, l'excellent violoncelliste M. Dubois a été fort applaudi, tout comme ses confrères. Mlle Goldstein dispose d'une voix qui possède de belles qualités.

C'est le 18 avril prochain qu'à l'Arena, se fera entendre le corps de musique dirigé par M. P. Sousa. Cet ensemble de fort bons musiciens — plusieurs virtuoses en font partie — est trop universellement connu pour que nous en parlions longuement. Citons comme solistes, en la circonstance: Mme Elisabeth Schiller, soprano; Mlle Jeannette Bower, violoniste; Herbert Clarke, cornetiste, et Léo Zimmermann, trombone.

Il y aura foule, nous n'en doutons pas. Le 23 avril — ce mois semble promettre de nombreux régal à nos mélomanes — au Monument National de Montréal, aura lieu le concert annuel des élèves du Cours de Solfège, sous la direction du professeur

J. J. Goulet. Les répétitions vont bien. Il sera donné un fragment des "Huguenots" de Meyerbeer, et l'oratorio "Caïn", de notre aimé musicien, le professeur Alexis Contant. En somme, c'est une belle soirée en perspective, et nous prenons plaisir à la signaler à nos lecteurs.

Enfin, le 24 avril, à la salle Stanley, les Montréalais auront le plaisir d'applaudir un de nos meilleurs musiciens, nous avons nommé le jeune pianiste virtuose, canadien-français, M. Ernest Langlois.

Nous souhaitons un auditoire nombreux et choisi à cet émule des Paderewski, Pugno, D'Albert, etc., qui semble posséder le feu sacré du grand art.

On n'encouragera jamais trop nos jeunes talents.

PAUL d'ESMORIN.



Le ministère des Travaux Publics recevra jusqu'à lundi, 23 avril 1906, inclusivement, des soumissions pour la construction d'un prolongement du quai de l'Hôpital de la Quarantaine, à la Grosse-Île, comté de Montmagny, province de Québec, lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour quai, à la Grosse-Île".

On peut consulter les plans et devis au bureau de M. Chs. Desjardins, commis des Travaux Publics, bâtisse du bureau de poste, Montréal, chez M. A. R. Décary, ingénieur résident, 5 rue du Fort, Québec, ainsi qu'au ministère des Travaux Publics, à Ottawa.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque de trois mille dollars (\$3,000.00), à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux Publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement eye contrat.

Le chèque dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées sera remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, **FRED. GELINAS,**
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 22 mars 1906.

N. B. — Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.



SOUSSIONS

DES soumissions adressées au soussigné à Ottawa, et portant sur l'enveloppe: "Soumission pour huile d'éclairage", seront reçues jusqu'au CINQ AVRIL PROCHAIN, pour la livraison de 90,000 gallons, plus ou moins, d'huile d'éclairage pour phares, conformément aux devis de la saison de 1906.

Une partie de l'huile doit être livrée en caisses et l'autre en barils, tel que requis par le département; les caisses devront contenir deux bidons de 5 gallons. L'huile, les bidons, les caisses et les barils devront être conformes aux devis.

Les soumissions devront mentionner leurs prix par gallon impérial, en caisses et en barils, livrés aux endroits suivants: Sarnia, Ont, Fort Dalhousie, Ont., Kingston, Ont., Montréal, P. Q., St Jean, N. B., New-Castle, N. B., Gloucester Junction, N. B., Halifax, N. E., Pictou, N. E., et Charlottetown, I. P. E.

On peut se procurer les devis et formules de soumission des Collecteurs des Douanes, à Pétrolia, Sarnia et au Département ici.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté, égal à 50 p. c. du montant total de la soumission.

F. GOURDEAU,
Député-ministre de la Marine et des Pêcheries.

Département de la Marine
et des Pêcheries.

Ottawa, 21 mars 1906.

Les journaux insérant cette annonce sans y être autorisés par le département, ne seront pas payés.

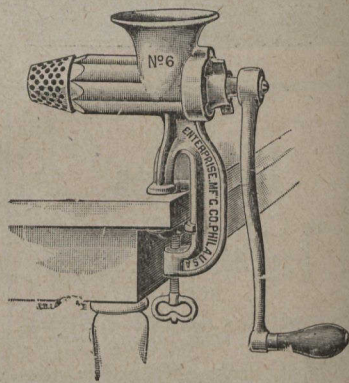
Livre gratis sur la surdité



Un ouvrage sur la surdité et le moyen de la guérir, contenant des renseignements extrêmement précieux et des avis pour les personnes sourdes, est donné absolument pour rien par l'auteur, qui est une autorité célèbre en

matière de surdité. Ce livre vous apprendra quelles sont les causes de la surdité et de ces terribles bourdonnements, tintements et bruissements d'oreilles, en même temps qu'il vous enseignera comment vous guérir. De superbes gravures illustrent le volume. Si vous voulez vous débarrasser de votre surdité, écrivez immédiatement pour ce livre gratuit et apprenez tout ce qui concerne la surdité et sa guérison. Adressez: Sproule, Spécialiste pour la surdité, 409 Trade Building, Boston. Le livre est imprimé en français. Ecrivez en français ou en anglais.

Pour la ménagère



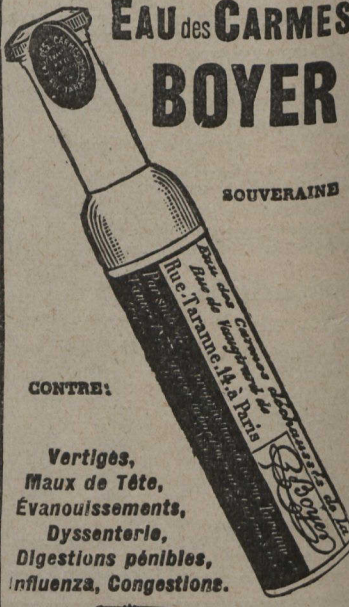
Hachoir à viande et à légumes

en fer étamé, à l'épreuve de la rouille. Couteau en acier. Hache deux livres à la minute. Peut être fixée à n'importe quelle table.

Prix: de \$1.25 en montant

WILSON, ROUSSEAU & CIE
169 Rue St-Laurent, (Coin Dorchester)

EAU des CARMES BOYER



SOUVERAIN

CONTRE:

- Vertiges,
- Maux de Tête,
- Évanouissements,
- Dysenterie,
- Digestions pénibles,
- Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

The Ault & Wiborg Co of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS

PATENTES QUI PROTEGENT

Fetherstonhaugh & Cie
Charles W. Taylor, ancien examinateur du bureau des Brevets.
EDIFICE CANADA LIFE,
MONTREAL, CHAMBRE 39.

ALGESIRAS

Les regards du monde entier sont depuis le courant de janvier fixés sur cette ville espagnole où se tient la grave conférence dans laquelle se débattent bien plus les vieilles rivalités de l'Allemagne et de la France que la situation du Maroc. Presque inconnue jusqu'à ce jour, la petite cité, désormais célèbre et dont le nom, d'origine arabe, est identique à celui d'Alger, se voit étudiée et décrite sous toutes ses faces par les représentants des journaux du monde entier qui y ont été envoyés pour suivre les débats de la conférence. C'est à l'un d'eux, M. Galtier, le correspondant du "Temps", que nous empruntons le joli et intéressant croquis suivant :

"Algésiras est situé de pittoresque façon. Il s'étend sur la baie et s'adosse à un mamelon, ce qui le divise en deux parties: la plage et la ville haute. C'est dans la partie basse que se trouvent les hôtels, les villas, au bord de la mer. Mais la ville proprement dite, qui paraît être montée sur une hauteur pour mieux jouir du paysage, a un caractère original. Ce paysage est charmant. La baie s'arrondit doucement en une mince ligne de terre jusqu'à l'extrémité de l'arc où se dresse, tout d'un coup, le rocher immense de Gibraltar. Cette masse de granit embossée devant Algésiras a des ancrs solides. Elle se découpe fièrement sur le ciel. Plus loin, à droite, par les temps clairs, on aperçoit la côte d'Afrique. Derrière la ville, s'étend une plaine vallonnée qui se termine au pied de hautes montagnes grises, noires ou d'un vert sombre, mais incultes. Le sol, autour d'Algésiras et de la baie, est fertile; on n'y voit pas cependant une végétation abondante. Vous y cherchiez vainement des bois d'oliviers, d'orangers ou de palmiers. Les haies sont bordées d'aloès et de cactus robustes.

"La ville haute, avec ses maisons d'une blancheur éclatante, enduites de chaux, rappelle un peu Capri. Ces maisons sont basses et n'ont que le rez-de-chaussée. De plus récentes constructions comportent plusieurs étages, mais la grande généralité des habitations indigènes offre l'image d'une ville couchée, qui fait sa sieste, enveloppée d'une toile grossière de couil blanc. De chaque côté de la porte d'entrée de la maison basse, s'ouvre sur la rue une fenêtre, presque du sol au faite, une fenêtre le plus souvent garnie d'une jalousie fine, jusqu'à mi-hauteur, et encadrée, en saillie, d'une grille de fer — la "reja" — aux barreaux serrés. La jalousie a des lames nombreuses et très rapprochées qui cachent l'intérieur des pièces. Elle a l'aspect ainsi d'un demi-moucharabieh. Toute la fenêtre est peinte d'un cru qui tranche violemment sur le blanc aveuglant de la façade.

"La rue à Algésiras présente du matin au soir et même du soir au matin une animation intéressante. Dès la première heure, on entend les cris variés et gutturaux des vendeurs et des marchands ambulants: marchands de petits pains (panecillos) pour le déjeuner; marchands d'olives, dont le chant a des modulations harmonieuses d'un joli effet; marchands de poissons, cantilènes brèves et sèches. Puis, comme un appel strident, retentit le cri du marchand d'eau: "Agua!" L'homme passe, suivi d'un âne gris, non pas un de ces ânes propres, luisants et léchés que Fra Angelico aimait à peindre, pour l'usage de la Sainte Famille, mais un âne hirsute, résigné, dont le poil n'a jamais connu l'étrille et qui porte, sur un bât formant bissac, des tonnelets longs, étroits, surmontés d'une poignée en bois. Maintenant, c'est un troupeau de chèvres dont les clochettes tintinnabulent allègrement; les chèvres ont une nuance fauve, terreuse, et des cornes grises ainsi que des rochers calcinés par le soleil. On voit surtout, dans toute cette partie de l'Espagne, le lait qu'elles fournissent. Voici un autre troupeau, plus disséminé, qui glousse sans mesure: de pauvres dindons qui tiennent haut le cou dépenaillé et portent sur le côté de la tête une crête flasque, une sorte de bonnet de police rouge qui s'en va, dirait-on, par morceaux. Et tous ces bruits laissent flotter sur la ville une rumeur confuse, ce "brouillard du bruit" dont parle Théophile Gautier, percé soudain par le braiement interminable d'un âne ou le fracas d'un orgue de barbarie, vibrant de toutes ses trompettes. Ces orgues de barbarie, qui font rage à Séville et aussi à Naples, ont un éclat inconnu chez nous. Ajoutez aussi les chants des coqs qui résonnent de la ville haute à la plage, et vous aurez, en raccourci, les notes bruyantes de cette vie méridionale.

"La nuit, le silence n'enveloppe pas Algésiras. Le "sereno" veille, et chaque deux heures, il annonce sur un ton de mélodie l'heure qu'il est et le temps qu'il fait. Le "sereno" tient une pique et une lanterne allumée. Il y en a un par rue — ou par un petit nombre de rues. Les habitants demandent à l'alcade, par une pétition signée, qu'il leur accorde un "sereno" de leur choix. Chacun le paye selon ses moyens. Le "sereno" a pour tâche de s'assurer que les maisons sont bien fermées. Il protège le sommeil des citoyens — en le troublant.

"Ceux-ci sont-ils en somme bien fatigués? A première vue, Algésiras a l'air

d'une ville de rentiers. A part quelques méchantes boutiques, on ne voit trace ni de commerce ni d'industrie. J'ai interrogé des gens du pays. Ils m'ont répondu que la population travaille aux champs. Elle y cultive le blé et la pomme de terre. Elle se livre à la pêche, et les pêcheurs, parait-il, sont exemptés d'impôts. La principale source de revenus consiste dans l'exportation de cuirs et de liège. Avant d'arriver à Algésiras, on remarque en effet des bois de chênes-lièges.

"Mais rien ne paraît plus lucratif ici, au dire des personnes bien informées, que la contrebande. Le voisinage de Gibraltar et les côtes du Maroc — principalement de Gibraltar — assure aux contrebandiers un excellent courant d'affaires."



SOUSSIONS POUR DRAGUAGE

Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'au 14 d'avril 1906, inclusivement, des soumissions pour draguage à exécuter dans les rivières de la Mission et Kaministiquia, Ont., lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour draguage dans les rivières de la Mission et Kaministiquia".

On peut consulter le devis et se procurer des formules de soumission au ministère des Travaux publics.

La soumission devra comprendre les frais de remorquage de l'outillage, soit pour se rendre sur le site des travaux, soit pour revenir. Les entrepreneurs devront être prêts à commencer les travaux pas plus tard que le 1er jour de juin 1906.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin, et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque pour la somme de cinquante mille dollars (\$50,000.00) à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics, et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Le chèque dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées sera remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
FRED. GELINAS, Secrétaire
Ministère des Travaux publics,
Ottawa, 14 mars 1906.

N. B. — Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.



SOUSSIONS POUR DRAGUAGE

Le ministère des travaux publics recevra jusqu'au 14 d'avril 1906, inclusivement, des soumissions pour draguage à exécuter dans le havre de Port-Arthur, Ont., lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour draguage à Port-Arthur."

On peut consulter le devis et se procurer des formules de soumission au ministère des travaux publics.

La soumission devra comprendre les frais de remorquage de l'outillage, soit pour se rendre sur le site des travaux, soit pour en revenir. Les entrepreneurs devront être prêts à commencer les travaux pas plus tard que le 1er jour de juin 1906.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque pour la somme de quinze mille dollars (\$15,000.00), à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics, et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Le chèque dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées sera remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
FRED. GELINAS, Secrétaire
Ministère des Travaux publics,
Ottawa, 14 mars 1906.

N. B. — Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

CARTES D'AFFAIRES

Professions — Commerce — Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.

AVOCAT

BUREAU: 16 St-Jacques TEL. BELL MAIN 2940
RÉSIDENCE: 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT

Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.

BUREAU: Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 97
NOTAIRE LE SOIR: Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297

L. R. Montbriant

ARCHITECTE, A.A.P.O.

Mesureur et Évaluateur No 230 rue St-André Montréal

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.

Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY

Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES

Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaies

A. GALARNEAU & CIE

Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE

Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacie

SYLVIO MOISAN

Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneurs de pompes funèbres

L. THERIAULT

Tél. Main 1399 231, rue Centre

JOSEPH LARIN

Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER

Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nickeurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.

Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HENRY HAMMOND

Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN

Tél. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal

Photographe

L. O. MAILLE

(Photographie prise le soir) 251 Ste-Catherine Est

Assurances

STEWART & MUSSEN

Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS

2027 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPAULIN CO.

Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296

T. Lessard

Ci-devant Lessard & Harris

Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareil à eau chaude 101 RUE CRAIG EST MONTREAL

TEL. EST 4036

A. Carrière

PEINTRE de

Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapisage 851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODORE LESSARD

Labelle & Lessard

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

TEL. BELL MAIN 2996 Bureaux: 71a St-Jacques

Latreille & Frère

CONTRACTEURS EN PIERRE

129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 42

Lacasse Rousseau

INGÉNIEUR ÉLECTRICIEN

Gérant 55 rue St-François-Xavier MONTREAL
The Canada Electric Co.

TEL. BELL EST 1420

Brouillet & Lessard

CONTRACTEURS EN BOIS

79½ rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel

CONTRACTEUR DE BRIQUES

140 rue Sherbrooke Montréal

Si vous souffrez

d'Ulcères

Varices

Eczema

"Jambe de Lait"

ou de toute autre ma-

ladie de la peau

ÉCRIVEZ-NOUS.

Nos conseils ne vous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co., 304 rue St-Jacques

Réparation de meubles

Nous vous remettrons vos ameublements de salon, boudoir, salle à dîner, matelas, etc., complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

TRAVAIL IRREPROCHABLE

Nous vous les réparons de suite et vous les livrons au 1er mai ou à demande.

Profitez de notre Grand Rabais.

F. DUFOUR

1395 Rue Ontario. Tél. Bell EST 3989

Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues.

Soul Agent
LUDDER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTREAL —
Tél. Marchands 694

ANTI KOR LAURENCE

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.

A. J. Laurence, Phar., Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS

Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de LYONS suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands



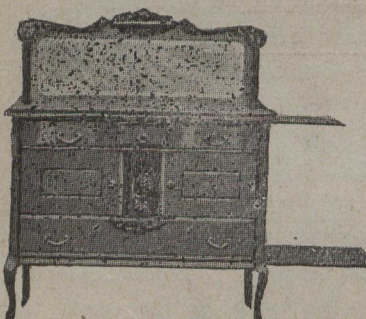
Pour les **JEUNES**
 comme
 pour les **VIEUX**

Un appareil photographique
'BROWNIE'
 est une source d'agrément et de plaisir

Le "Brownie" est un appareil photographique élégant, simple et pratique. Nous vous expédierons notre No 1, par express, sur réception de \$1.10, ou notre No. 2, pour \$2.18.

Pamphlets descriptifs gratuits sur demande.
THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL

Buffet à Extension
"Elder"



Voyez-vous l'extension au haut et au bas de ce buffet ?
 Elle sert de table à desservir ou de porte-dîner.
 Peuvent être tirées des deux cotés du buffet en aucun temps.
 Cela ne fait aucune différence si un plat chaud laisse des marques sur la planchette à tiroir, car elle n'est pas à la vue lorsqu'elle n'est pas en usage.
 Fabriqué en chêne solide d'un beau poli.
 Le petit tiroir du milieu, au haut, est doublé en velours pour la coutellerie.
 Les deux tiroirs au haut et le grand tiroir au bas sont bien profonds, Toutes les parties métalliques sont en cuivre solide. Roulettes à coussinet à billes.

Prix : \$45.00
 Moins 10 p. c. si vous mentionnez "L'Album Universel."

RENAUD, KING & PATTERSON
 Coin des rues Guy et Ste-Catherine

A-11-05
Guérit RHUMES
 l'Asthme, Bronchites, Enrouements.

SIROP MATHIEU
 de Goudron et d'Huile de Foie et Morue.

Tonique puissant, il rend la force et la santé tout en guérissant le rhume. 35c. le gros flacon, en vente partout.
 CIE J. L. MATHIEU, Prop. - SHERBROOKE, P.Q.

L. CHAPUT, FILS & CIE, MONTREAL
 Dépositaires en gros



La prédication du carême à Montreal

A NOTRE-DAME (Suite)

Pour les préparer à l'accepter, ce programme, ou mieux encore, à le défendre plus tard, quand il sera ressuscité et qu'eux seront pleins de l'Esprit-Saint, devant trois d'entre eux, Il va se transfigurer..."

Voilà à peu près ce que l'on entend, et, déjà, l'on pressent les luttes que "l'action de Dieu" va soutenir contre ces hommes, à la tête trois fois dure: tête de pécheur, tête de juif, tête de galiléen!

Le programme du Christ, toujours on croit que les trois apôtres vont le comprendre, à mesure que les faits se succèdent si révélateurs et si éloquents: d'abord la Transfiguration, puis les témoignages de Moïse et d'Elie, l'un le législateur, l'autre le plus fier tenant de la théocratie juive, et, enfin, la voix du Père, qui parle du sein de la nuée.

"Vous pensez?" clame la voix superbe du prédicateur. "Ah! vous ne savez pas ce que c'est qu'un préjugé! Ecoutez ce qu'il dit, Lui le Fils, quand Il parle de souffrir et de mourir? Mais le préjugé juif caresse un tout autre idéal messianique! Aussi Pierre propose-t-il de bâtir trois temples, il trouve qu'il fait bon sur le Thabor et ne pense guère à suivre un maître, qui va se charger d'une croix!"

"C'est plus tard, après la résurrection, qu'ils comprendront le vrai sens du grand témoignage que fut la Transfiguration. Mais alors, on les verra accepter le programme du Christ, le vivre, le souffrir plutôt, en mourir, et après eux les martyrs et les saints jusqu'à toujours!"

* * *

Pâle résumé, sans doute, que celui que nous venons de tracer, mais essez fidèle dans ses grandes lignes. Cadre grandiose! où s'esquisse la lutte sans cesse à refaire, par la grâce, contre les tendances mauvaises de la nature des fils déchus de l'humanité.

Mais ce cadre, de combien d'images brillantes la parole ardente du fier dominicain ne le peuple-t-il pas? Les mots et les idées les plus modernes traduisent l'antique vérité: "Jésus s'illumina, j'allais dire qu'il s'alluma, comme un corps électrique. Il leva la vague mystérieuse qui volontairement et immuablement voilait l'océan de gloire qu'il portait en lui. Son corps, c'était le vaisseau ténébreux cachant la lampe éternelle. La lampe éclata. Sans briser le vaisseau, elle le transperça et le transforma et devint le phare lumineux par excellence. Sa chair, sur la montagne sainte, devint ardente, et, sans se brûler, sans se consumer, elle flamba! Son visage fut ensoleillé. Ses vêtements prirent l'éclat de la lumière."

Et ce n'est là, on le comprendra, qu'un exemple — combien affaibli! — de ce style éclatant, qui s'entend mieux qu'il ne se lit.

* * *

Et le geste, et la voix, et l'accent, l'action enfin, cette action magique qui est toute l'éloquence, comment en parler justement? Cet homme grand qui se courbe et se replie, ces bras qui invitent ou menacent, ce costume où l'orateur se drapait si majestueusement, cette voix qui parle, tonne, pleure, chante ou prie! Comment ne pas être fasciné? Et comme l'on comprend qu'une foule de gens, qui ne le peuvent suivre, ne laissent pas d'admirer le Père Plessis!

D'ailleurs ils y trouvent profit quand même. Si l'argumentation générale leur échappe, le savant Père saura les presser quelque part, à la faveur d'une idée secondaire, pour leur faire rendre gorge en quelque manière et les obliger à se reconnaître dans tel portrait, tout vivant de réalisme. Celui, par exemple, où ce matin, il a peint — c'est le mot — l'esclave du préjugé apportant partout avec lui la "bouffée d'air" qu'il a respirée dans les bras de sa mère, au village de ses ancêtres, et voulant obliger tout le monde à l'aimer et à la goûter comme lui.

* * *

Quand le Père Plessis redescendit de chaire, il avait parlé quarante minutes. C'est étonnant comme ce temps avait passé rapidement. Mais, pour être franc, la voix de l'orateur se fatigue plus vite qu'il y a vingt ans. Il fait bien de la ménager un peu. Ce qu'il ne saurait faire évidemment qu'en descendant de chaire, car il est bien trop sincèrement orateur pour se ménager une fois à l'"action".

JEAN CANADIEN.

LES NOUVEAUX EVEQUES FRANÇAIS Deuxième série.

Voici les notes biographiques des nouveaux évêques français, que nous n'avions pu donner dans notre numéro du 20 mars: Mgr Grélier va remplacer à Laval Mgr Geay, qui démissionna à la demande du pape. C'est un Vendéen du Bocage, éner-

gique et droit. Au sortir du séminaire, Mgr Freppel l'avait distingué et l'avait nommé vicaire à la cathédrale d'Angers. A trente ans, il était curé de Cholet, puis, après un court séjour, comme aumônier, à la Retraite, un pensionnat de jeunes filles d'Angers qui est célèbre dans la région, Mgr Freppel le rappelait près de lui comme vicaire général. Il occupait encore ce poste délicat quand le choix de Pie X le plaça à la tête du diocèse de Laval.

Mgr Guillibert, évêque de Fréjus, est issu d'une excellente famille bourgeoise d'Aix, où il était vicaire général jusqu'à la mort de Mgr Gouthé-Soulard. Il venait d'être nommé à l'une des cures de Paris, à la Madeleine. Il a soixante-quatre ans. Il a écrit une "Vie du cardinal Boyer", où il embrassait, sans réserve, les idées politiques si modérées du pape Léon XIII.

Mgr Ollivier, nommé évêque d'Ajaccio, est né en 1843, dans les Bouches-du-Rhône. Il fut, au lycée de Marseille, dont il était l'un des brillants élèves, le condisciple de MM. Rouvier et Etienne. Ordonné prêtre en 1868, il fit presque toute sa carrière dans l'enseignement, comme professeur aux écoles Belsunce et Saint-Ignace. En 1890, il était choisi par Mgr Robert, évêque de Marseille, comme vicaire général, fonctions qu'il occupa jusqu'à son élévation à l'épiscopat.

Mgr Gièvre va gouverner le diocèse de Bayonne, dont le siège était vacant depuis quatre années. Il est né à Castets-des-Landes en 1851, et fut élève du collège de Dax, d'où il passa au séminaire de Saint-Sulpice. Il a été tour à tour vicaire d'une paroisse de Mont-de-Marsan, directeur du petit séminaire d'Aire, aumônier des ursulines de Saint-Sever, puis professeur et enfin directeur du grand séminaire d'Aire.

Mgr de Ligonnès, qui succède, au siège de Rodez, à Mgr de Franqueville, est le neveu de Lamartine. Né en 1845, il a fait ses premières études au collège des jésuites de Vaugirard. Il ne se destinait pas à la prêtrise, et a pris part, comme capitaine des mobiles de la Lozère, à la campagne de 1870. Il toucha plus tard à la politique, fut conseiller général, candidat même à la députation. Ce n'est qu'assez tard qu'il fit ses études théologiques à Rome. Il était, en dernier lieu, supérieur du séminaire de Mende et avait été élevé en 1901 à la dignité de protonotaire apostolique.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 25 mars 1906.

- Mongeon, Dme Bruno, née Fortier, 50 ans.
- Duchesneau, Eugène, 72 ans.
- Patoine, Marie-Anne, 20 ans.
- Prevost, André, 50 ans.
- Chévigny, Alexis, 70 ans.
- Gratton, Alphonsine, 39 ans.
- Fabien, Louis-Frédéric, 23 ans.
- O'Connor, Ellen, 40 ans.
- Contant, Eusèbe, 33 ans.
- Forest, Joseph, 31 ans.
- Payan, Edouard, 93 ans.
- Meunier, Vve Hubert, née Ledoux, 91 ans.
- Sicard, Pierre-Alarie, 72 ans.
- Dorois, Emilie, 17 ans.
- Robichaud, Vve Will., née Morrissette, 42 ans.
- Lagacé, Dme Amédée, née Charette, 44 ans.
- Robert, Flavien, 76 ans.
- Leman, Frank, 48 ans.
- Scullion, James, 73 ans.
- McGurk, Vve Thomas, née Murray, 60 ans.
- Moffatt, Vve Michael, née Tolan, 81 ans.
- Bergeron, Dme Vital, née Lapointe, 37 ans.
- Howard, James, 77 ans.
- Dugal, Rebecca, 25 ans.
- Villeneuve, Dme Ferd., née Laurent, 48 ans.
- Desautels, Alphonse, 57 ans.
- Viger, Dme Denis B., née Lecavalier, 45 ans.
- Granelles, James, 62 ans.
- Gingras, Dme J.-B., née Arteau, 64 ans.
- Paré, Anna, 16 ans.
- Bulger, Dme John-Frs., née Smith, 36 ans.
- Thériault, Cléophas, 82 ans.
- Pietro, Maggio, 29 ans.
- Bushell, James-Patrick, 73 ans.
- Moreau, Dme Elzéar, née Carrière, 50 ans.
- Audet-Lapointe, Philibert, 47 ans.
- Masse, Charles, 18 ans.

Refaites votre santé faites disparaître maux de tête, douleurs aiguës, manque d'appétit; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Rognons ainsi que des troubles féminins par l'usage des

200 doses, \$1.

avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas une guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. Si nous n'en avons pas chez vous, envoyez \$1.00 directement à

TABLETTES RIVAL HERB

The Rival Herb Co., P. O. Dept. 952, Montréal
 Si vous pouvez travailler pour nous pendant quelques heures chaque semaine écrivez-nous, et nous vous enseignerons comment augmenter considérablement vos revenus.

Un bienfait pour le beau sexe!



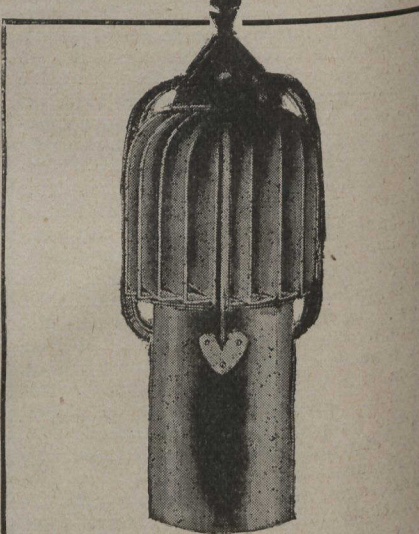
Poitrine parfaite avec les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL.
 Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étales, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD

Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage

191 rue Craig Est, Montréal

En face du Champ-de-Mars

Calmez ces douleurs

Une seule application de **NERVOL**

sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Scliatique, etc.



En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
 8 Blouy, Montréal

Un Livre que chaque ménagère devrait posséder

"LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS"
 Ecrivez aujourd'hui pour une **COPIE** **Gratis**
 Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

A. LECLAIRE
223 RUE ST-LAURENT

Spécial cette semaine
 Etoffe à Robe, Canevas, Voile, Alpaça, nuancée et avec pois, valant 50 et 60c pour **28c**
 Demandez les Timbées d'Escompte

"50" 1905 **DISCOUNT** 1/2 **STAMP** FROM **A. LECLAIRE** MONTREAL REDEMBLABLE ON DEMAND

Le

No 234

Corset

D & A

Les Corsets D & A No 234 sont faits de coutil anglais — devant "taper" garnis de dentelles valenciennes, ruban de satin agraffes brevetées, renforcés partout de baleines souples et incassables, protégées aux bouts de façon qu'elles ne peuvent pas percer l'étoffe. Un corset solide, élégant et confortable.

Parfait comme tout les D & A.

Chez tous les bons marchands.



Prenez courage!!

Si vous vous sentez faible, fatiguée et épuisée, vous pouvez devenir forte, énergique et pleine de santé en employant le

Vin Biquina

Vin généreux de Bourgogne au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude

Prenez un verre à vin de ce tonique apéritif merveilleux avant chaque repas, c'est une garantie de Bon Appétit, Bonne Digestion, Parfaite Assimilation. Avec un résultat semblable plus de maladie, plus de faiblesse, plus de nervosité.



Essayez-le. Commencez aujourd'hui

Le Vin Biquina est en vente chez tous les pharmaciens et épiciers. On peut se le procurer aussi dans les hotels et restaurants de première classe.

Seuls agents au Canada **A. Sabourin & Cie**, 18 Place Jacques-Cartie

Cadeaux pour Paques



Votre Cadeau sera apprécié et conservé précieusement, si c'est un Bijou, une Montre, une Bague, ou une pièce d'orfèvrerie quelconque de la **MAISON H. SCOTT**.

Notre grand assortiment de Bijoux est au complet. C'est le temps de venir faire votre choix.

Quelques suggestions

Montres en or pour dames de	\$6 à \$75
Montres en or, 14 kt. pour messieurs, de	\$45 à 200
Petites Bagues en diamants	\$5.00
Bagues Jumelles, à diamants, de	\$15 à 75
Bagues en diamants pour dames ou messieurs, de	\$10 à 350
Montres en argent	\$2.50
Montres en or double, garanties pour 25 ans, mouvement Waltham	\$15
Bagues en or de Fantaisie de	\$1.75 à 50
Bagues en or solide pour enfants	75c

Nous avons un assortiment complet et varié de Bronzes, Pendules de Fantaisie, Consoles, Ecrins, Articles de Piété, etc., etc.

Grand assortiment d'orfèvreries d'argent massives et somptueuses. Objets ravissants pour cadeaux.

H. SCOTT, Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Anciennement A. SCOTT & CIE.

Le magasin de bijouterie le plus considérable de la partie Est

Songez-y aujourd'hui même!

Avez-vous jamais songé à tout ce qui surviendrait si vous veniez à disparaître un jour, brusquement, à la suite d'une maladie ou d'un accident.

Avez-vous jamais songé quels seraient les moyens d'existence de votre femme et de vos enfants au cas où votre support leur serait enlevé.

Jusqu'à ce jour vous avez peut-être amassé péniblement et vous êtes arrivé à mettre de côté un petit capital, fruit de vos économies et de votre travail.

Est-ce que ce capital est capable de produire un revenu annuel suffisant pour assurer l'existence à ceux qui vous sont chers? De leur permettre de vivre comme ils ont vécu jusqu'à ce jour.

Réfléchissez à cela, calculez les revenus que peut produire votre capital et ensuite venez me voir et je vous enseignerai un plan bien plus avantageux que l'épargne, un plan d'assurance qui assurera l'avenir de votre famille, la sécurité de vos vieux jours et la tranquillité de votre existence même.

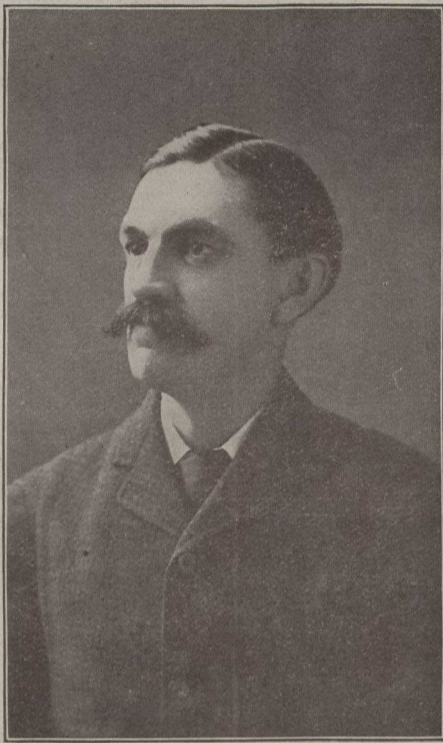
B. F. STEBEN,

Expert en Assurances,

Edifice Liverpool, London & Globe, - MONTREAL

CHAMBRE 60

La fin d'un trust au Canada



M. ERNEST CARON,

Directeur-Gérant de la "Canadian Shoe Machinery Co'y Limited" de
Québec



A la suite d'un procès de trois semaines, qui s'est terminé en Cour Supérieure de Québec, le 23 mars dernier, à l'avantage des défendeurs canadiens Brunet et al, manufacturiers de chaussures, soutenus par M. Ernest Caron, directeur-gérant de la "Canadian Shoe Machinery Coy limited" de Québec, nous pouvons dire que l'industrie canadienne des chaussures, vient de remporter un succès légal de tout premier ordre. Voici brièvement les faits de cette cause. Ils sont d'une importance capitale en ce qui concerne les manufacturiers de ce pays, c'est pourquoi nous tenons à en faire part à nos lecteurs. Il existe au Canada une succursale du puissant "trust" américain "The United Shoe Machinery Coy" de Boston, laquelle compagnie fabriquant des machines pour faire les chaussures, les louait aux manufacturiers canadiens à la condition qu'ils achèteraient de la "United Shoe Machinery Coy": clous, broches, chevilles, etc., en somme, tout ce qui est requis pour la fabrication des chaussures, sauf le cuir. Il est à noter que, en outre de ces conditions, y contenues, un contrat de vingt ans empêchait les locataires des machines de la compagnie américaine d'acheter à autrui, aucune autre machine ou autre matériel de fabrication. Ces clauses étaient absolument tyranniques, injustes et nuisibles à l'industrie canadienne, qui, elle aussi, fabrique des machines à faire les chaussures. Or, le manufacturier de chaussures, M. Michel Brunet de Québec, ayant acheté des machines de la "Canadian Shoe Machinery Coy", dont M. E. Caron est le directeur-gérant, l'achat ayant été fait par M. Brunet, tandis qu'il était engagé par contrat vis-à-vis de la "United Shoe Machinery Coy" de Boston, cette dernière se crut en droit de poursuivre légalement MM. Brunet et al. De là le procès dont nous parlons, et auquel prirent part douze jurés et l'honorable juge Cimon de Québec, comme président du tribunal. M. E. Caron, sus-nommé, tenant une parole donnée, soutenait la cause des défendeurs, cause qui vient d'être terminée en leur faveur.

C'est, on le comprend, la fin du trust de la "United Shoe Machinery Coy" au Canada. Nous en sommes d'autant plus heureux, que l'industrie des chaussures dans ce pays, ne peut que profiter de la nouvelle situation légale et juste qui lui est faite. Nous ne saurions donc trop féliciter M. Ernest Caron du zèle, de l'intelligence et des sacrifices qu'il s'est imposés, pour le bien, somme toute, de l'industrie des chaussures au Canada.

Pour finir, faisons remarquer que MM. G. Stuart, C. R., et I. Belleau, C. R., distingués avocats de Québec, ont plaidé la cause de MM. Brunet et al.